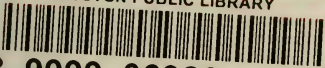
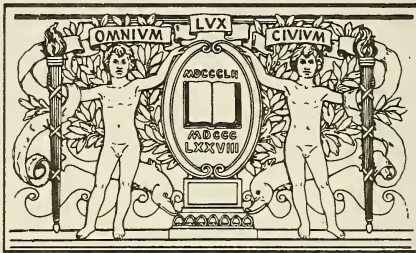


BOSTON PUBLIC LIBRARY

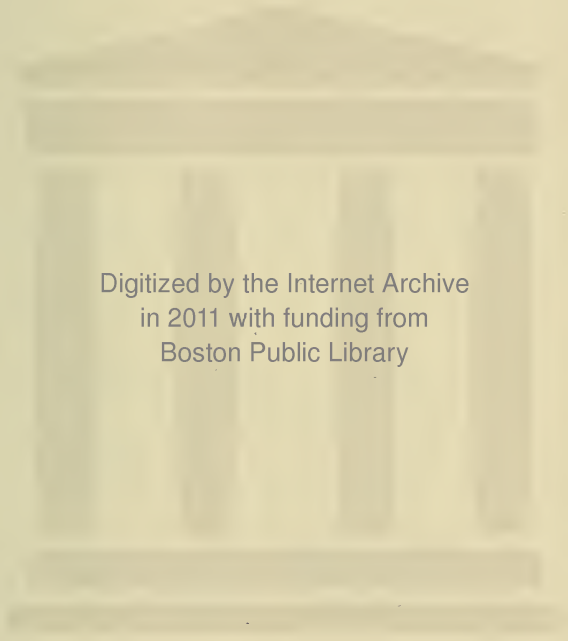


3 9999 06920 087 9



**BOSTON
PUBLIC
LIBRARY**





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Public Library

ALEXANDRE KOUPRINE

**LES
LESTRYGONS**

OU

LES CHARMES DE LA RUSSIE DU SUD

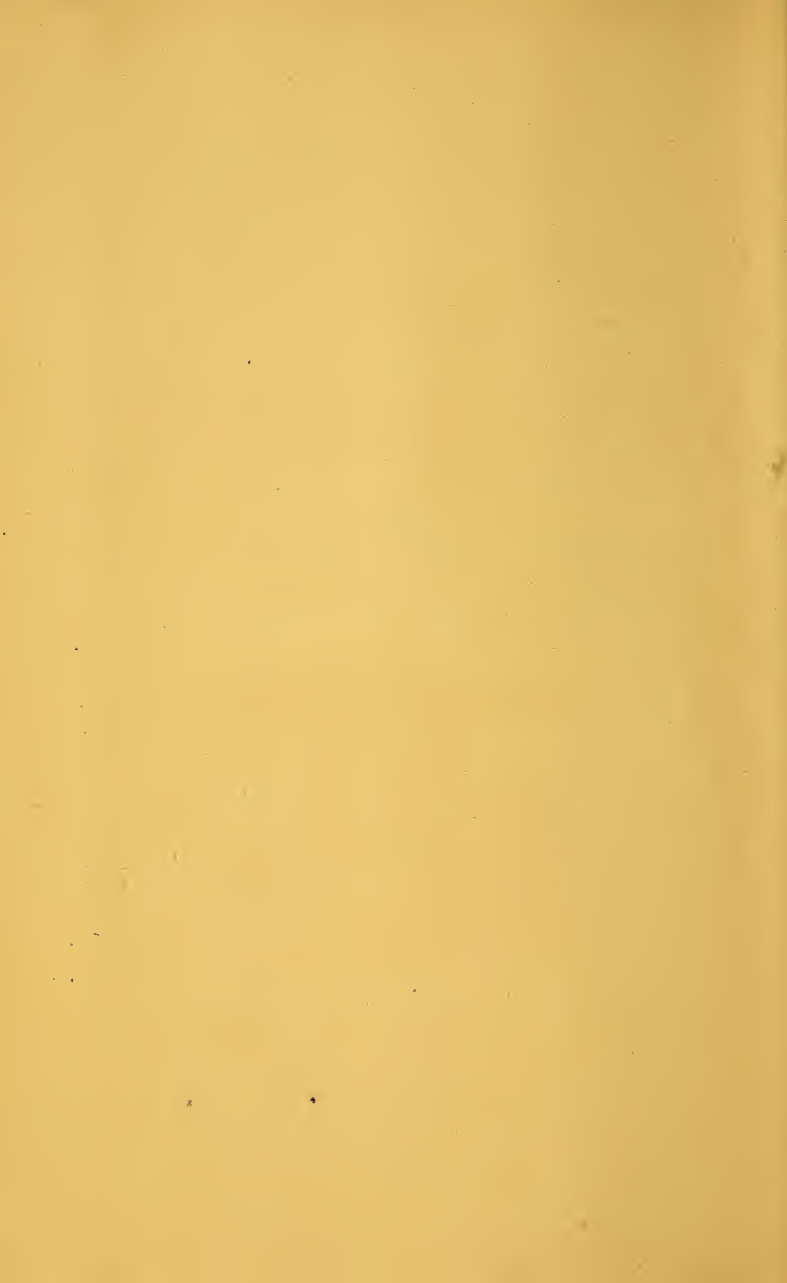
TRADUIT PAR HENRI MONGAULT



89 BOIS DE LÉBÉDEFF

ÉDITIONS DE L'ÉPI

13, RUE DU CROISSANT -- PARIS



LES LESTRYGONS

Reproduction et traduction réservées
by KOUPRINE, 1924.

ALEXANDRE KOUPRINE

LES
LESTRYGONS

OU

LES CHARMES DE LA RUSSIE DU SUD

TRADUIT PAR HENRI MONGAULT

89 BOIS DE LÉBÉDEFF



ÉDITIONS DE L'ÉPI

Éditions et Publications Illustrées

13, RUE DU CROISSANT -- PARIS

PG 3467

.K8 L4

1924x

LES LESTRYGONS

Ἐβδομάτῃ δ'ἰκόμεσθα Λάμου αἰπὺ πτολίεθρον,
Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην...
Ἐνθ' ἔπει εἰς λιμένα κλυτὸν ἤλθομεν, ὃν πέρι πέτρῃ
ἠλίβατος τετύχηκε διαμπερὲς ἀμφοτέρωθεν,
ἄκται δὲ προβλήτες ἐναντίαι ἀλλήλησιν
ἐν στόματι προὔχουσιν· ἀραιὴ δ'εἴσοδος ἐστίν...
... οὐ μὲν γὰρ ποτ' ἀέξετο κῆμα γ' ἐν αὐτῷ
οὔτε μέγ' οὔτ' ὀλίγον· λευκὴ δ' ἦν ἀμφὶ γαλήνη.

Le septième jour, nous arrivâmes en Lestrygonie Télépyle, ville escarpée de Lamos...

Nous entrâmes dans un port magnifique, autour duquel un rocher très élevé forme une enceinte continue resserrée par deux hauts promontoires...

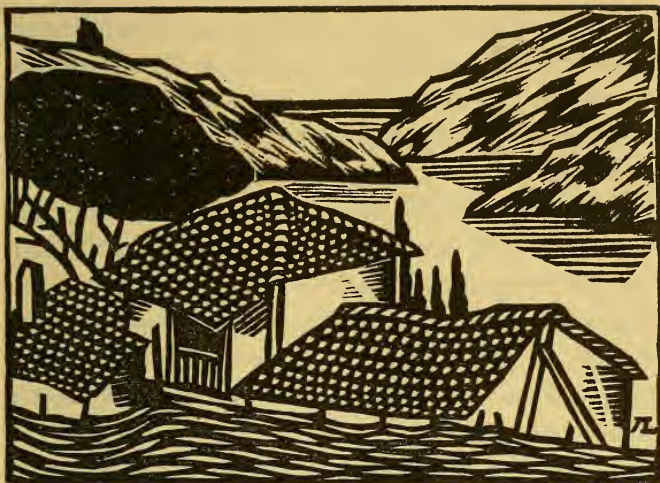
... jamais vague grande ni petite ne s'éleva dans cet asile où régnait une riante sérénité.

HOMÈRE, *Odyssée*, chant X.

PG 3467

.K 8 L4

1924x



I

LE SILENCE



la fin d'octobre, Balaklava, ce petit coin infiniment curieux de notre Russie si diverse, si bigarrée, se met à vivre d'une vie originale. Les journées sont encore chaudes, imprégnées de la douceur automnale, mais, la

nuit, le froid se maintient et la terre résonne fortement sous les pas. Les derniers baigneurs

se sont égrenés vers Sébastopol, emmenant paquets, valises, paniers, ballots, gamins scrofuloux et jeunes filles décadentes. Comme souvenir de ces visiteurs, il n'est demeuré que les grappes de raisin dépouillées*, dont, pour le soin de leur précieuse santé, les malades ont, avec une répugnante profusion, jonché le quai, les rues étroites, tous les alentours, et encore ce fouillis de papier, que, sous forme de journaux, bouts de cigarette, débris de lettres, les villégiateurs laissent toujours après eux.

D'un coup, à Balaklava, on se trouve au large, au frais, à l'aise, et l'on s'affaire aux travaux domestiques, tout comme dans un appartement, après le départ d'hôtes importuns qui vous avaient apporté le tapage, la fumée, le désordre. On voit, petit à petit, paraître dans la rue l'autochtone population des Vieux Grecs, qui, jusque-là, se dissimulait dans quelque crevasse, dans quelque recoin.

Étendus dans toute la largeur du quai les filets paraissent, sur les pavés grossiers, délicats comme une toile d'araignée, et les pêcheurs, qui rampent dessus à quatre pattes, ont l'air de grandes araignées noires occupées à repriser le piège aérien déchiré. D'autres

retordent des cordeaux pour l'esturgeon et la barbue : d'un air sérieux, affairé, ils courent de long en large, le cordeau jeté sur l'épaule et tordant sans arrêt une pelote de fil qu'ils portent devant eux.

Les patrons des barques affilent les hameçons à esturgeons, des engins de cuivre émoussés auxquels, prétendent les pêcheurs, le poisson mord plus volontiers qu'aux modernes hameçons anglais, en acier. De l'autre côté du golfe on calfate, on goudronne, on repeint les barques retournées, la quille en l'air.

Autour des puits de pierre, où coule en murmurant un mince filet d'eau, des femmes grecques discutent des heures entières d'infimes questions de ménage. Maigres, brunes, avec leurs grands yeux et leur long nez, elles rappellent d'une façon étrange, émouvante, l'image de la Vierge sur les vieilles icones byzantines.

La besogne s'accomplit sans hâte, comme en famille, avec l'adresse et la beauté des gestes coutumiers de toute antiquité, sous un tiède soleil, au bord de ce golfe si bleu, si gai, dans la sérénité du ciel clair d'automne, où se dressent les montagnes aux pentes dénudées.

Quant aux baigneurs on n'y pense plus. Il

semble qu'il n'y en ait jamais eu. Deux, trois bonnes averses et voilà les rues lavées de leur dernier souvenir. Tout cet été stupide, les bruyantes sérénades, les longues jupes soulevant la poussière, les flirts piteux, les discussions politiques, ne sont plus qu'un rêve lointain, oublié. L'intérêt de ce petit hameau de pêcheurs est maintenant concentré sans partage sur le poisson.

Dans les cafés, chez Ivan Iouritch et chez Ivan Adamovitch, au bruit des dominos heurtant les tables, les pêcheurs se groupent en confréries; on fait choix du patron. L'entretien roule sur les parts, les demi-parts, les filets, les hameçons, les amorces, le maquereau, le cabot, le mullet, l'éperlan, le rouget, la barbue, l'esturgeon et le coq de mer*. A neuf heures la ville entière est plongée dans un profond sommeil.

Nulle part dans toute la Russie — et je l'ai passablement parcourue en tous sens — je n'ai rencontré un silence aussi profond, aussi parfait qu'à Balaklava.

Vous sortez sur la terrasse et vous êtes totalement englouti par les ténèbres et le silence. Le ciel est noir, noir le golfe, noires les montagnes. L'eau est si dense, si lourde, si calme que les étoiles s'y reflètent sans une ride, sans

un clignotement. Nul son humain ne trouble la paix nocturne ; à de rares intervalles, de minute en minute, c'est à peine si vous percevez le clapotis d'une petite vague sur les pierres du quai. Et ce son isolé, mélodique, fait paraître le silence plus profond, plus angoissant. Vous entendez le sang bruire à petits coups mesurés dans vos oreilles. Un canot grince sur sa corde. Et de nouveau tout est calme. Vous avez la sensation que la nuit et le silence se sont fondus dans un sombre embrassement.

Je regarde à gauche, vers l'endroit où l'étroit goulet du golfe disparaît, resserré entre deux montagnes.

Là-bas s'étend une longue colline aux pentes adoucies couronnées de vieilles ruines. Si vous la considérez attentivement, elle vous apparaîtra pareille à un gigantesque monstre de la fable, qui se serait laissé choir, la poitrine penchée sur le golfe, la gueule sombre enfouie dans l'eau, l'oreille au guet, et s'abreuvant avec avidité sans pouvoir se désaltérer.

A la place même où doit se trouver l'œil du monstre, luit, minuscule tache rouge, le fanal du poste de douane. Je connais ce fanal, j'ai passé cent fois à côté, je l'ai touché de la main. Pourtant, dans l'obscurité et le silence

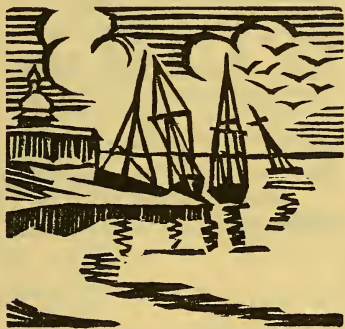
hallucinants de cette nuit automnale, je distingue toujours plus nettement l'échine et la gueule de l'antique monstre, je sens son petit œil ardent, astucieux, me surveiller avec un secret sentiment de haine.

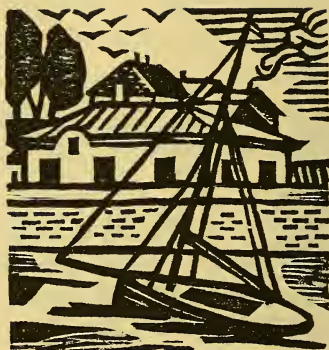
Ma mémoire évoque les vers dans lesquels Homère chante la baie de la mer Noire, au goulet étroit, où Ulysse rencontra les sanguinaires Lestrygons. Je songe aussi à ces entreprenants Génois, souples et beaux, qui élevèrent ici, sur la crête de la montagne, leurs colossales constructions fortifiées. Et le souvenir me revient encore de cette orageuse nuit d'hiver, où vint se briser contre la poitrine du vieux monstre le fier et élégant *Black Prince*, qui à présent repose au fond de la mer, ici tout près de moi, avec des millions en lingots d'or et des centaines d'existences.

Le vieux monstre, dans un demi-sommeil, cligne sur moi son œil rouge perçant. Il m'apparaît à présent comme une vieille, très vieille divinité oubliée, qui, dans ces ténèbres silencieuses, poursuit son rêve millénaire. Un étrange malaise s'empare de moi.

J'entends résonner les pas ralentis, paresseux, du veilleur de nuit ; je distingue chaque coup de ses lourdes bottes ferrées sur les dalles du

trottoir, et aussi son traînement de talons entre deux pas. Ces bruits montent si distincts dans le calme nocturne que je crois marcher auprès de lui ; pourtant je sais que plus d'un kilomètre nous sépare. Mais il a dû tourner dans quelque ruelle dallée ou s'asseoir sur un banc : ses pas ne se font plus entendre. C'est le silence, c'est la nuit.







II

LES MAQUEREAUX



L'AUTOMNE avance. L'eau devient plus froide. On ne pêche encore que le petit poisson au moyen de nasses, ces grands vases faits de filet que, de la barque, on jette directement au fond de l'eau. Mais la nouvelle se répand que Ioura Paratino a armé sa barque et l'a conduite à sa pêcherie, entre le cap Aïa et Laspi.

Évidemment Ioura Paratino ce n'est ni une basse célèbre, ni un écrivain à la mode, ni une divette tzigane, mais lorsque je songe à la considération qui entoure son nom sur tout le littoral de la mer Noire, j'éprouve plaisir et fierté à me rappeler son amitié pour moi.

Ioura Paratino est un Grec d'une quarantaine d'années, trapu, solide, imprégné de sel et de goudron. Il a une encolure de taureau, le teint foncé, des cheveux noirs crépus, des moustaches, un menton carré avec un sillon bestial au milieu, un de ces mentons décelant la volonté terrible et la grande cruauté, des lèvres minces, fermes, aux commissures énergiquement tombantes.

Aucun pêcheur n'est plus adroit, plus rusé, plus fort, plus hardi que Ioura Paratino. On n'a jamais eu raison de lui le verre en main, on ne l'a jamais vu gris. Nul ne peut s'égalier à lui pour ce qui est de la veine, pas même le fameux Théodore d'Oleïse.

Personne ne possède au même degré que Ioura l'indifférence spécifique du marin envers les coups injustes du sort.

Si on lui annonce que la tempête a déchiré ses filets ou coulé bas sa barque pleine à ras de bord d'un poisson de valeur, Ioura bougonne seulement d'un air distrait :

— Eh ! qu'ils aillent donc au diable !

Et aussitôt il paraît avoir tout oublié.

De Ioura les pêcheurs ont coutume de dire :

— Le maquereau ne s'est pas encore résolu à quitter Kertch pour venir par ici, que Ioura sait déjà où il va installer sa pêcherie.

La pêcherie, c'est un piège en filet de vingt mètres de long sur dix de large. Les détails n'offrent guère d'intérêt. Il suffira de dire que le poisson, qui passe la nuit en bandes nombreuses le long de la côte, vient grâce à l'inclinaison des filets tomber dans le piège et n'en peut plus sortir sans l'aide des pêcheurs. Ceux-ci doivent veiller à relever leurs filets au bon moment, c'est-à-dire lorsque l'eau, au-dessus de la pêcherie, commence à bouillonner comme la bouillie de sarrasin dans la marmite. S'ils laissent passer ce moment le poisson perce les filets et s'en va.

Ainsi donc, lorsqu'un mystérieux pressentiment avertit Ioura des intentions du poisson, tout Balaklava vit quelques journées inquiètes, fiévreuses. Du haut de la montagne, les gamins de quart surveillent nuit et jour les pêcheries, les barques sont tenues prêtes à prendre la mer. Les revendeurs de poisson arrivent de

Sébastopol. La fabrique de conserves apprête ses hangars pour d'énormes quantités.

Un beau matin, de très bonne heure, de tous côtés, dans les maisons, les cafés, les rues, la nouvelle se répand, rapide comme l'éclair :

— Le poisson est parti ; le poisson est en route ! Le maquereau est entré aux pêcheries d'Ivan Iégorovitch, de Cota, de Christo, de Spiro, de Capitanaki et, bien entendu, de Ioura Paratino. Toutes les confréries s'aventurent en mer.

Les habitants, jusqu'au dernier, se répandent sur le rivage : vieillards, femmes, enfants, les deux gros aubergistes et le vieux cafetier Ivan Adamovitch, le pharmacien, pourtant si occupé, qui accourt tout essoufflé pour une petite minute, et ce bon gros garçon de Ievsëï Markovitch, l'officier de santé, ainsi que les deux médecins de l'endroit.

Circonstance très importante, la première barque entrée dans le golfe vend sa pêche au prix le plus élevé ; aussi, pour ceux qui attendent sur le rivage, curiosité, attrait sportif, vanité, intérêt pécuniaire sont-ils étroitement liés.

Enfin, à l'endroit où le goulet de la baie se resserre entre les montagnes, paraît, serrant de près la côte, la première barque.

— C'est Ioura !

— Non, c'est Kolia !

— Mais c'est Guénali, bien sûr !

Les pêcheurs ont leur chic particulier. Lorsque la pêche est bonne, il ne faut pas entrer dans le golfe, mais s'y jeter d'une envolée rapide, à force de rames ; trois rameurs en cadence comme un seul homme, tendent l'échine et les muscles de leurs bras, courbent le cou, se renversent en arrière, forcent la barque à coups rapides et brefs à s'élaner sur le miroir calme du golfe. Le patron, face à ses hommes, rame debout : c'est lui qui dirige le mouvement.

— Eh ! bien sûr, c'est Ioura Paratino !

Le bateau est rempli jusqu'aux bords d'un poisson blanc, argenté, que les rameurs, en allongeant leurs jambes, foulent négligemment. En pleine marche, alors que ses aides n'ont encore qu'à peine ralenti l'élan de la barque, Ioura saute sur le plancher de la jetée.

Aussitôt commence le marchandage avec les revendeurs.

— Trente, dit Ioura, en tapant à bras raccourci dans la paume osseuse d'un Grec de haute taille.

Cela signifie qu'il veut céder son poisson à raison de trente roubles le mille.

— Quinze ! crie le Grec qui, à son tour, dégageant sa main par en-dessous, tape dans la main ouverte de Ioura.

— Vingt-huit !

— Dix-huit !

— Vingt-six !

— Vingt !

— Vingt-cinq ! dit Ioura d'une voix rauque. Et j'ai là-bas encore une barque qui s'amène.

A ce moment, à l'entrée du goulet, une autre barque se montre, puis une seconde, une troisième, puis deux autres ensemble. Elles s'efforcent de se distancer mutuellement, parce que le prix du poisson va toujours baissant. Une demi-heure après, on ne paye déjà plus que quinze roubles, une heure après, dix roubles, et en fin de journée, cinq et même trois roubles.

Vers le soir tout Balaklava empeste le poisson. Dans chaque maison on fait frire ou mariner le maquereau. Dans les boulangeries, les larges bouches des fours sont encombrées de poteries, où le poisson cuit dans son jus. Cela s'appelle le " maquereau à la graisse ", le plus fin régal des gastronomes du pays. Une odeur de friture emplit tous les cafés et auberges.

Cependant Ioura Paratino — l'homme le plus large de Balaklava — pénètre dans le café, où

parmi la fumée et la puanteur se sont entassés tous les pêcheurs. Dominant le tapage, il crie au cafetier d'une voix impérative :

— Une tasse de café à tout le monde !

Il y a un moment de silence général, de surprise, de ravissement.

— Avec ou sans sucre ? demande respectueusement le patron, l'énorme Ivan Iouritch au teint basané.

Ioura hésite une demi-seconde : sans sucre la tasse de café coûte trois kopeks, et cinq avec sucre. Mais il est étranger à la mesquinerie. Aujourd'hui, le dernier bénéficiaire de sa barque n'a pas gagné moins de dix roubles.

Et, de haut, il laisse tomber ces mots :

— Avec sucre... Et en avant la musique !

La musique — une clarinette et un tambourin — fait son apparition. Jusque très avant dans la nuit, elle tambourine et siffle des chants tatars monotones, lugubres. Sur les tables se montre le vin nouveau, le vin rosé qui fleure le raisin frais pressé ; à le boire on devient ivre épouvantablement vite et le lendemain on a mal à la tête.

Pendant ce temps-là et jusqu'au petit jour on décharge les dernières barques. Accroupis sur leurs talons dans le canot, deux ou trois Grecs

avec une adresse consommée, saisissent deux poissons de la main droite, trois de la main gauche, et les lancent dans un panier, en tenant un compte exact qui ne s'arrête pas d'une seconde.

Le jour suivant, des barques reviennent encore du large.

Il semble que tout Balaklava se soit empli de poisson.

Indolents, graves, les chats sont couchés, le ventre gonflé, en travers des trottoirs; quand on les heurte du pied, ils entr'ouvrent un œil de mauvaise grâce pour aussitôt se rendormir.

Et les oies domestiques se balancent tout ensommeillées au milieu du golfe; on voit saillir de leur bec des queues de poisson qu'elles ne peuvent finir d'avalier.

Plusieurs jours encore l'odeur forte du poisson frais et la senteur nauséabonde du poisson frit persistent dans l'air. De visqueuses écailles parsèment le plancher des jetées, le pavé des rues, les mains, les vêtements des heureuses ménagères et les eaux bleues du golfe qui clapotent paresseusement sous le soleil d'automne.





III

UN VOL



EST le soir. Nous sommes installés au café d'Ivan Iouritch qu'éclairent deux grosses lampes à pétrole suspendues au plafond.

La salle est pleine de fumée. Toutes les tables sont occupées.

Les uns jouent aux dominos, d'autres aux cartes, d'autres encore prennent du café, enfin certains sont là tout simplement assis au chaud et devisant entre eux. La lassitude du soir,

douce, alanguie, prenante, envahit tout l'estaminet.

Petit à petit nous mettons en train un jeu assez étrange qui emballe tous les pêcheurs, et dont, en dépit de ma modestie, je dois me reconnaître l'inventeur. Voici en quoi il consiste : à tour de rôle chacun des participants a les yeux bandés d'un mouchoir, mais solidement bandés, serrés au nœud marin ; ensuite on lui jette sur la tête une vareuse, après quoi deux autres joueurs le prennent sous les bras, le promènent dans tous les recoins du café, l'obligent à pivoter plusieurs fois sur lui-même, le conduisent dans la cour, le ramènent pour le faire circuler de nouveau parmi les tables, en un mot font tout le possible pour l'embrouiller. Lorsque, de l'avis général, celui qui subit l'épreuve est suffisamment dérouté, on l'arrête et on lui demande :

— Indique où est le nord ?

Chacun est ainsi soumis par trois fois à l'examen et celui qui s'en est le plus mal tiré doit offrir à tout le monde une tasse de café ou bien la quantité équivalente de demi-bouteilles de vin nouveau. Il faut dire que, dans la plupart des cas, c'est moi le perdant, tandis que cet animal de Ioura Paratino indique toujours le nord avec l'exactitude de l'aiguille aimantée.

Mais à un beau moment je me retourne par hasard et je remarque que Christo Ambarsaki m'appelle d'un clignement d'yeux. A son côté est assis Iani, mon maître en halieutique. Je m'approche. Pour se donner contenance, Christo demande des dominos; et pendant que nous faisons semblant de jouer, il me chuchote, en faisant résonner les dominos sur la table :

— Allez prendre vos *diphanes* et venez avec Iani tout doucement sur la jetée. La baie est remplie de mulets comme un pot d'olives. Ce sont les marsouins qui les ont chassés là.

Par *diphanes* on entend des filets très fins, hauts de deux mètres, longs de cent vingt, à trois nappes, les deux extrémités à mailles larges, celles du milieu à mailles étroites. Le petit maquereau passe au travers des cloisons larges mais s'embarrasse dans les cloisons intérieures, tandis qu'au contraire le gros et grand mullet qui se cognerait tout bonnement la tête contre la cloison médiane s'empêtre dans les larges mailles extérieures. Dans tout Balaklava je suis seul à posséder de pareils engins.

Doucement, doucement, évitant toute rencontre, nous allons avec Iani porter les filets sur le rivage. La nuit est si noire que nous avons peine à distinguer Christo, qui déjà nous attend

dans la barque. Une sorte d'ébrouement, de grognement, des soupirs profonds montent du golfe. Ces bruits sont produits par les dauphins, les *pourceaux de mer*, comme les nomment les pêcheurs. Ils ont refoulé dans l'étroite baie un énorme banc de plusieurs milliers de poissons et sillonnent maintenant tout le golfe en les dévorant sans pitié sur leur passage.

Ce que nous nous apprêtons à commettre est, sans contredit, un délit. Suivant l'antique et originale coutume, il n'est permis de pêcher le poisson dans la baie qu'à la ligne ou à la nasse. Une fois par an seulement, et encore trois jours durant, pas davantage, on fait la pêche, tout Balaklava réuni, avec les filets communaux. C'est là une loi non écrite, une sorte de « tabou » historique des pêcheurs.

Mais la nuit est si noire, les grognements des marsouins surexcitent si violemment ma curiosité qu'étouffant un involontaire soupir de contrition, je saute avec précaution dans la barque. Tandis que Christo rame en silence, j'aide Iani à mettre en ordre les filets. Il fait glisser entre ses doigts le bord inférieur chargé de gros poids en plomb, tandis que rapidement, et en me réglant sur lui, je lui passe le bord supérieur garni de flotteurs de liège.

Un spectacle merveilleux vient tout à coup m'enchanter. Tout près de nous, par bâbord, se fait entendre le reniflement d'un dauphin, et je vois soudain autour de la barque et par-dessous filer à une vitesse vertigineuse une quantité de petites stries d'argent, pareilles aux derniers éclats d'un feu d'artifice. C'est la fuite de milliers de poissons épouvantés qui se dérobent aux poursuites du rapace. A ce moment je m'aperçois que la mer est toute embrasée. Sur les crêtes des petites vagues qui rejaillissent à peine scintillent de précieuses pierreries bleues; à la place où les avirons touchent l'eau s'allument de profondes raies étincelantes. Je plonge ma main dans l'onde : quand je la retire il en tombe une poignée de diamants lumineux, et longtemps encore luisent sur mes doigts de petites flammes phosphorescentes d'un bleu tendre. C'est aujourd'hui une de ces nuits féeriques où les pêcheurs disent :

— La mer est en feu !...

Labourant l'eau de courtes fléchettes d'argent, une autre bande de poissons passe sous la barque avec une rapidité effrayante. J'entends soudain tout près de moi l'ébrouement d'un dauphin. Enfin, le voilà lui-même ! il se montre d'un côté de la barque, disparaît une seconde sous

la quille, surgit aussitôt plus loin. Bien qu'il nage à une certaine profondeur, je distingue avec une netteté extraordinaire sa course vigoureuse, son corps puissant, argenté de l'éclat des infusoires, entouré de myriades de paillettes, tout semblable à un squelette de verre resplendissant.

Christo rame sans le moindre bruit, Iani n'a heurté qu'une fois le bord avec les plombs de charge. Nous avons déjà repassé tout le filet et pouvons maintenant commencer.

Nous nous approchons du rivage opposé, Iani s'installe à l'avant, les jambes écartées. Une grande pierre plate, attachée à une corde, glisse doucement entre ses mains, produit un léger clapotis, descend au fond de l'eau. Un grand flotteur de liège surnage à son extrémité, marquant d'une légère tache noire la surface du golfe. Nous décrivons avec la barque un demi-cercle de toute la longueur de notre filet et nous accostons encore une fois pour mettre à l'eau un nouveau flotteur. Nous voilà à l'intérieur du demi-cercle.

Si, au lieu de braconner, nous travaillions au large à découvert, nous commencerions maintenant à faire de l'esbroufe ou plus exactement du chantage, c'est-à-dire qu'à grands cris et coups d'aviron, nous obligerions tout le poisson

que nous avons enfermé dans notre demi-cercle à se jeter dans les filets tendus là pour lui et où il doit s'accrocher de la tête et des ouïes. Mais notre cas exigeant du mystère, nous nous contentons d'effectuer par deux fois la traversée d'un flotteur à l'autre; durant ce trajet Christo, de son aviron, retourne l'eau, la fait bouillonner en gros renflements d'un splendide bleu électrique. Ensuite nous revenons au premier flotteur. Iani ramène avec précaution la pierre qui servait d'ancre et, sans le moindre choc, la dépose au fond de la barque. Après quoi, debout à l'avant, essuyant sa jambe gauche sur laquelle il s'appuie, il lève le filet à mouvements rythmés, tantôt d'une main tantôt de l'autre. En me penchant légèrement pardessus bord, je vois le filet s'élancer hors de l'eau, et chaque maille, chaque fil m'apparaissent à une grande profondeur pareils à un ravissant tissu de feux. Des doigts de Iani tombent des flammèches tremblotantes.

Déjà j'entends les gros poissons se plaquer, lourds, humides, sur le fond de la barque, frétiler, frapper de la queue le bois. Nous approchons progressivement du second flotteur que nous sortons de l'eau avec les mêmes précautions.

C'est à mon tour maintenant de prendre place aux avirons. Christo et Iani font à nouveau courir entre leurs doigts tout le filet et dégagent de ses mailles les mulets. Christo ne peut se contenir ; avec un rire étouffé de satisfaction il lance à mes pieds, par-dessus la tête de Iani, un énorme mulet argenté.

— Eh bien ! que dites-vous de celui-là ? me chuchote-t-il.

Doucement Iani le rappelle à l'ordre.

Lorsque leur travail est terminé, que le filet mouillé repose sur la banquette d'avant, je m'aperçois que tout le fond est garni de poisson frétilant. Mais il faut nous hâter. Nous faisons encore un tour, puis un second, un troisième, bien que la sagesse nous ordonne de rentrer. Nous abordons enfin à l'endroit le plus désert. Iani apporte un panier où, avec des claquements appétissants, nous jetons à brassées les beaux poissons charnus à l'odeur si fraîche, si excitante.

Dix minutes après nous rentrons au café, l'un derrière l'autre. Chacun de nous invente un prétexte pour expliquer son absence. Mais nos vareuses, nos pantalons sont mouillés, Iani porte des écailles emmêlées dans sa moustache, dans sa barbe, nous exhalons une odeur de mer et

de poisson frais. Christo, qui ne peut maîtriser son excitation, laisse échapper des allusions à notre équipée.

— Je viens de passer sur le quai... Ce qu'il en est entré des pourceaux dans la baie!

Et il nous guigne de son œil noir malin qui flambe.

Iani qui, avec son aide, a emporté et caché le panier, s'assied près de moi et marmonne quelques mots dans sa tasse.

— Il y en a bien deux mille et tous des plus gros. Je vous en ai porté trois douzaines.

C'est ma part dans le butin commun. Je lui adresse à la dérobée un signe de tête. Mais à présent je suis un peu confus de mon récent méfait. D'ailleurs, je surprends chez d'autres des regards rapides, malicieux. Il me semble bien que nous n'avons pas été les seuls à braconner cette nuit.







IV

LE BÉLOUGA*



L'HIVER approche. Dernièrement, un soir, la neige s'est mise à tomber et, au milieu de la nuit, tout est devenu blanc : le quai, les barques, les toits, les arbres. Seule l'eau du golfe demeure d'un noir sinistre et s'agite, inquiète, dans ce cadre blanc si calme.

Sur toute la côte de Crimée, à Anapa, à Sou-dak, à Kertch, à Théodosie, à Ialta, à Balaklava, à Sébastopol, les pêcheurs font leurs apprêts pour la pêche au bélouga. On nettoie les bottes

de pêche, ces énormes bottes en peau de cheval montant jusqu'à la hanche, pesant jusqu'à huit kilos chacune, on remet à neuf les imperméables, les pèlerines peintes en jaune au moyen de couleur à huile, les culottes de cuir ; on repasse les voiles, on épisse les cordages.

Longtemps avant la pêche au bélouga, le dévot pêcheur Théodore d'Oleïse fait brûler dans sa cambuse, devant l'image du bienheureux Nicolas le Thaumaturge, évêque de Myre en Lycie, protecteur de tous les marins, des cierges de cire et des lampes garnies de la plus fine huile d'olive. Quand Théodore prendra la mer avec sa compagnie composée de Tatars, le saint patron des marins sera fixé à la poupe comme guide et comme porte-bonheur. Tous les pêcheurs de Crimée le savent, parce que cela se répète d'année en année et que Théodore d'Oleïse s'est acquis la réputation d'un pêcheur très hardi et très chanceux.

Et voilà qu'un beau matin, profitant du premier vent favorable, à l'issue de la nuit, mais dans les ténèbres encore épaisses, des centaines de barques se détachent de la presqu'île de Crimée et gagnent le large à pleines voiles.

Que cet instant du départ est beau ! Les cinq hommes sont assis à l'arrière : « A la garde de

Dieu ! — Dieu nous aide ! A la garde de Dieu ! »
La voile libérée glisse et, après avoir quelques instants flotté, indécise, elle se gonfle tout à coup comme une aile blanche d'oiseau, renflée, aiguë, dressant sa pointe. La barque, toute inclinée d'un côté, franchit, svelte et légère, l'entrée de la baie, affronte la pleine mer. L'eau bruit, écume contre le bordage, jaillit à l'intérieur, tandis qu'un pêcheur, négligemment assis sur le bordage même, trempe par moments dans l'eau les pans de sa vareuse et, avec une nonchalance ostentatrice, allume une cigarette roulée entre ses doigts. Dans le casier de l'arrière on a mis en réserve une petite provision d'eau-de-vie, un peu de pain, une douzaine de poissons fumés, un tonnelet d'eau.

Ils s'en vont au large à quinze milles et plus de la côte. Pendant ce long trajet le patron et son aide ont le temps d'apprêter les engins. Voici en quoi ceux-ci consistent : au fond de la mer, à quelque cent mètres de profondeur, repose une forte corde d'un mille de long ; à cette corde sont attachés, tous les deux ou trois mètres, de courts brins de ficelle, longs de soixante-dix centimètres, terminés par des hameçons sur lesquels sont amorcés de petits poissons. Deux pierres plates aux deux extrémités de la grosse corde

servent d'ancre et la maintiennent immergée, tandis que deux flotteurs surnagent au-dessus de ces ancre pour en indiquer l'emplacement. Ces flotteurs de forme sphérique sont constitués par des centaines de bouchons entourés d'un filet et surmontés de petits drapeaux rouges.

Avec une agilité et une vitesse inconcevables, le second fixe l'appât sur les hameçons tandis que le patron range avec précaution, dans une corbeille ronde, tout l'engin qu'il applique contre les bords en spirales régulières, l'appât en dedans. Dans l'obscurité, presque à tâtons, cette besogne n'est pas, tant s'en faut, aussi facile qu'on pourrait le croire à première vue. Quand l'heure viendra de jeter l'engin à la mer, un seul hameçon mal agencé peut s'accrocher à la corde et embrouiller tout l'appareil.

A l'aube, on arrive sur les lieux. Chaque patron pêcheur a ses endroits préférés, qui lui portent chance et qu'il retrouve en pleine mer, à des dizaines de milles de la côte, aussi aisément que nous retrouvons une boîte de plumes sur notre bureau. Il suffit de se placer de telle façon que l'Étoile polaire apparaisse juste au-dessus du campanile de Saint-Georges, et, sans dévier de cette direction, mettre le cap vers l'est jusqu'à ce que se montre le phare de

Phoros. Chaque patron a ainsi ses points de repère secrets sous forme d'étoiles, de phares, de maisons, de grosses roches côtières, de pins isolés sur la montagne.

L'endroit repéré, on lance à la mer la première pierre attachée à la corde, on reconnaît la profondeur, on fixe le flotteur et, partant de ce point, on avance à l'aviron de toute la longueur de la corde, que le patron dévide hors du panier avec une surprenante rapidité. On immerge la seconde pierre, on met à l'eau le second flotteur et tout est fini. On rentre au port à l'aviron, ou, si le vent permet de tirer des bordées, à la voile. Le lendemain ou le surlendemain, on retourne en mer pour lever l'engin. S'il plaît à Dieu ou à la fortune, on trouvera sur les hameçons un bélouga qui aura avalé l'appât, un énorme poisson à la tête pointue dont le poids atteint de cent cinquante à trois cents kilos et, dans des cas plus rares, cinq cents kilos et davantage.

C'est ainsi qu'une nuit Vania Androutsaki prit le large. A vrai dire, personne n'augurait bien de pareille entreprise. Le vieil Androutsaki était mort le printemps précédent, et de l'avis des pêcheurs expérimentés, Vania, trop jeune, aurait dû faire encore un stage de trois années :

deux comme simple matelot, une supplémentaire comme second.

Mais, sans rien entendre, Vania recruta sa compagnie parmi les gars les plus décidés, les plus aventureux, rabroua sa vieille mère qui avait voulu témoigner ses alarmes, invectiva dans les termes les plus exécrables contre ses vieux voisins grondeurs, et prit la mer avec un équipage ivre, ivre lui-même, debout à l'avant de la barque, portant crânement rejeté sur la nuque son bonnet de peau de mouton d'où s'échappaient en tumulte sur son front hâlé ses cheveux bouclés, noirs comme la toison d'un caniche.

Cette nuit-là soufflait en mer un vent violent de côte, accompagné de bourrasques de neige. Certaines barques à peine sorties de la baie étaient rentrées : en dépit d'une expérience multiséculaire, les pêcheurs grecs se distinguent par leur excessive prudence, pour ne pas dire leur couardise. « Le temps ne permet pas de sortir », disent-ils en manière d'excuse.

Mais Vania Androutsaki rentra vers midi au port avec sa barque pleine des plus gras bélougas, et ramenant en outre à la remorque un énorme poisson monstre pesant dans les trois cents kilos, que son équipage avait dû pénible-

ment achever à coups de massue et d'aviron.

Ce géant leur avait donné bien du fil à retordre. Les pêcheurs disent qu'il suffit d'ordinaire d'amener la tête du bélouga à ras de bord pour que le poisson saute de lui-même dans la barque. Il est vrai que parfois, d'un coup puissant de sa queue, il précipite à la mer le pêcheur imprudent. Cependant la pêche au bélouga peut exposer les marins à de véritables dangers. Et Vania Androutsaki avait justement fait connaissance avec un de ces graves moments.

Debout à la proue qui tantôt s'élançait sur les bourrelets écumeux des grosses vagues, tantôt s'effondrait précipitamment au creux vert et uni des eaux, Vania, à mouvements rythmés des bras et de l'échine, tirait la corde hors de l'eau.

Cinq petits bélougas qu'on avait pris dès le début presque coup sur coup gisaient déjà immobiles au fond de la barque; la pêche avait ensuite moins bien marché : cent ou cent cinquante hameçons à la file furent trouvés vides avec l'appât intact.

L'équipage ramait en silence, sans perdre de vue deux points de la côte désignés par le patron. Le second, assis aux pieds de Vania, dégarnissait les hameçons de leurs appâts,

rangeait la corde dans la corbeille en tours réguliers. Tout à coup un des poissons attrapés eut un soubresaut convulsif.

— Il tape de la queue, c'est signe qu'il en attend un autre ! dit le jeune pêcheur Paul, répétant un vieux dicton.

A cette même seconde Vania Androutsaki sentit qu'une masse énorme, vivante, tressillante, résistante était accrochée à la corde tendue de travers au fond de la mer. S'étant penché hors du bordage, il aperçut sous l'eau le corps entier d'un monstre long, argenté, frissonnant, miroitant ; il ne put alors se contenir, se retourna vers ses compagnons et murmura, les yeux rayonnants d'enthousiasme :

— Il est solide celui-là ! un vrai bœuf ! Il pèse au moins six cents !

Grave imprudence ! Dieu nous préserve, étant en mer, de devancer les événements ou de nous réjouir du succès avant d'avoir atteint le rivage ! L'antique et mystérieux présage se vérifia aussitôt pour Vania Androutsaki. Il voyait déjà à un demi-mètre au plus de la surface de l'eau, le museau pointu, effilé, osseux, et, contenant les palpitations tumultueuses de son cœur, il s'apprêtait à l'amener au bord, lorsque tout à coup... la queue puissante rejaillit au-dessus

des vagues, et le bélouga s'élança vers le fond en entraînant à sa suite corde et hameçons.

Vania ne perdit pas la tête. Il cria à ses hommes : *Avant partout !* proféra d'affreux jurons, et se mit à filer la corde à la suite du poisson qui s'enfuyait. Les hameçons ne faisaient que paraître en l'air au sortir de ses mains et se plaquaient aussitôt dans l'eau. Son aide le secondait, dévidait l'engin hors de la corbeille. Les rameurs se courbaient sur les avirons, s'efforçant de devancer par l'élan de la barque les mouvements du poisson sous l'eau. Cette besogne exige beaucoup de rapidité, de précision et ne se termine pas toujours sans anicroche. Quelques hameçons s'emmêlèrent aux mains du second. Il cria à Vania : *Halte à larguer !* et s'occupa de démêler l'engin avec cette dextérité qui, dans les minutes de danger, n'appartient qu'aux seuls gens de mer. Dans ces quelques secondes la corde, entre les mains de Vania, se tendit comme un fil d'archal, tandis que la barque, entraînée par la course terrible du poisson et lancée violemment à sa suite par les efforts des rameurs, bondissait comme folle de vague en vague.

Largue !, cria enfin le second. Aussitôt, la corde se remit à filer aux mains adroites du

patron, mais soudain la barque reçut une secousse, et Vania, avec un sourd gémissement, lança un fort juron ; un hameçon de cuivre, à toute volée, lui était entré dans le gras de la paume, sous le petit doigt, et s'y était logé de toute la longueur de sa spire. C'est alors que Vania se montra un vrai loup de mer. Enroulant la corde autour des doigts de sa main blessée, il en arrêta pour une seconde la course, tandis que de l'autre main il sortait son couteau et tranchait la ficelle. L'hameçon tenait fortement à la main par sa pointe, mais Vania l'arracha avec un lambeau de chair et le lança à la mer. Bien que ses deux mains et la corde fussent ensanglantées, bien que le bordage et l'eau au fond de la barque fussent rougis de son sang, il mena quand même son travail à bonne fin, assena lui-même le premier coup de maillet sur la tête de l'opiniâtre animal.

Sa pêche ayant été la première de l'automne, la confrérie vendit son poisson à un prix très élevé : la part de chacun des associés se monta à une quarantaine de roubles. A cette occasion on but une effroyable quantité de vin nouveau, et vers le soir tout l'équipage du *Saint-Georges-Nicéphore* — ainsi s'appelle la barque de Vania — s'installa dans un phaéton à deux chevaux et

partit avec accompagnement de musique pour Sébastopol. Là-bas les braves pêcheurs balaklaviens, de compagnie avec les matelots de la flotte, réduisirent en miettes le piano, les portes, les chaises, les lits, les fenêtres d'une maison publique, après quoi ils se battirent entre eux et ne rentrèrent qu'au petit jour, ivres, couverts de bleus, mais la chanson aux lèvres. A peine descendus de voiture, ils se jetèrent tout droit dans leur barque, hissèrent la voile, s'en allèrent en mer poser lignes et hameçons.

De ce jour-là fut établie la réputation de Vania Androutsaki, fin patron et vrai loup de mer.







V

LE POISSON DE NOTRE-SEIGNEUR



ETTE antique, charmante légende me fut contée à Balaklava par le patron d'une barque de pêche, Kolia Kostandi, un vrai « Grec salé », excellent marin et pochard insigne.

Il m'initiait dans ce temps-là aux étranges arcanes de l'halieutique. Il m'enseignait à nouer le nœud marin, à remmailler les filets déchirés, à amorcer les hameçons pour la pêche à l'esturgeon, à poser et rincer les nasses, à lancer les araignées à éperlans, à sortir le

mulet des trémails, à faire frire le chabot, à détacher au couteau les bigorneaux incrustés sur les rochers, à manger toutes crues les crevettes, à connaître d'après le ressac de jour le temps qu'il fera la nuit, à hisser la voile, à relever l'ancre, à mesurer la profondeur du fond.

Patiemment il m'expliquait les différences de caractère et de direction des vents : le *sirocco*, le levant, la tramontane, le *bora*, le bienveillant vent du large et le capricieux vent de terre.

C'est à lui que je dois de connaître les coutumes et les superstitions des pêcheurs en temps de pêche. Il ne faut pas siffler ; il n'est permis de cracher que dans l'eau. On ne doit pas nommer le diable, bien qu'on puisse en cas d'insuccès maudire sa foi, sa tombe, son cercueil, son âme, ses aïeux, ses yeux, sa rate, etc., etc. Il est bon de laisser sur les engins, comme par inadvertance, quelques petits poissons oubliés, cela porte bonheur. Dieu nous préserve, quand la barque est encore en mer, de jeter par-dessus bord rien qui puisse se manger ! Mais la pire gaffe, la chose la plus impardonnable, la plus malfaisante, c'est de demander au pêcheur : « Où vas-tu ? » Qui pose cette question risque fort d'être battu.

C'est aussi Kolia qui m'a parlé de la manière

dont on retire de l'hameçon le *dracus*, poisson venimeux qui ressemble à un petit maquereau, des abcès que provoque la perche par la piquêre de ses nageoires, de la terrible double queue de la torpille électrique, de l'art avec lequel le crabe dévore l'huître après avoir introduit entre ses valves un petit caillou.

Mais combien de récits étranges, mystérieux n'ai-je pas encore entendu conter par Kolia, pendant ces heures calmes de la nuit, au début de l'automne, alors que notre canot ballottait doucement au milieu de la mer, loin des côtes perdues de vue, et qu'à deux ou trois, sous la jaune lumière des falots, nous humions sans hâte le jeune vin rosé du pays.

— Au milieu de l'Océan vit un serpent long d'un mille. Rarement, une fois tous les dix ans au plus, il monte du fond à la surface pour respirer. Autrefois ils étaient nombreux, mâles et femelles, mais ils firent tant de mal aux pauvres petits poissons que le Bon Dieu les condamna à la destruction. A présent il ne reste plus qu'un vieux mâle, âgé de mille ans, qui termine dans la solitude ses derniers jours. Les marins de jadis l'ont vu, tantôt ici, tantôt là, dans toutes les contrées du monde et sur tous les océans.

» Quelque part, au milieu des mers, vit encore,

sur une île déserte, dans une profonde grotte sous-marine, le roi des Homards. Quand il frappe ses pinces l'une contre l'autre, une violente agitation fait bouillonner la surface de l'eau.

» Les poissons ont leur langage, nul marin ne l'ignore. Ils se font part des divers dangers, des pièges humains, et un pêcheur novice, maladroit, peut gâter pour longtemps une place heureuse s'il laisse échapper un poisson de ses filets. »

J'ai ouï parler aussi à Kolia du Vaisseau Fantôme aux voiles noires et à l'équipage de trépassés. D'ailleurs, sur toutes les côtes de l'Europe, on connaît cette terrible légende et l'on y ajoute foi.

Mais de toutes les histoires qu'il m'a contées voici celle dont la naïveté m'a le plus touché.

Une fois à l'aurore, quand le soleil n'était pas encore levé, que le ciel était couleur d'orange et que sur la mer erraient des brumes rosées, nous étions, Kolia et moi, occupés à relever les filets posés la veille au soir en travers de la côte pour prendre le maquereau. La pêche était tout à fait mauvaise. Dans les mailles s'étaient entortillés une centaine de maquereaux, cinq ou six perches, quelques dizaines de gros carassins

dorés et une grande quantité de méduses gélatineuses, aux tons de moire, pareilles à d'énormes chapeaux de champignons incolores avec une multitude de pédoncules.

Cependant je découvris encore un poisson, fort bizarre, que jusqu'alors je n'avais jamais vu. Ovale, plat, frangé de poils serrés, menus, transparents, il aurait aisément tenu dans la paume d'une main de femme. La tête, petite, portait des yeux noirs, cerclés d'or, extraordinairement mobiles, qui ne ressemblaient guère à des yeux de poisson. De chaque côté du corps à la belle couleur dorée, uniforme, s'étaient deux taches noires, chacune de la grandeur d'une pièce d'argent, mais de forme irrégulière et d'une superbe nuance bleu de ciel comme aucun peintre n'en possède à sa disposition.

— Regardez, me dit Kolia, voilà le *poisson de Notre-Seigneur*. Il ne se fait pas prendre souvent.

Nous le mîmes d'abord dans l'écope du bateau et, plus tard, en rentrant à la maison, je versai de l'eau de mer dans une grande cuvette émaillée et j'y lâchai le *poisson de Notre-Seigneur*. Il se mit à nager rapidement tout autour de la cuvette dont il frôlait les bords et toujours dans la même direction. Quand on le touchait il

émettait un petit son à peine perceptible, et précipitait sa course interrompue. Ses yeux noirs tournoyaient, ses innombrables petits poils scintillaient, faisaient rapidement frissonner, ondoyer l'eau.

Je voulais le garder pour le porter à l'Aquarium de Sébastopol, mais Kolia me dit avec un geste découragé :

— Inutile ! Il ne survivra pas. C'est un poisson comme cela : si on le sort de la mer, ne fût-ce qu'une seconde, il meurt tout de suite. C'est le *poisson de Notre-Seigneur*.

Vers le soir il mourut en effet. La nuit suivante, assis dans la barque, le souvenir m'en revint et je demandai :

— Kolia, pourquoi nomme-t-on ce poisson le *poisson de Notre-Seigneur* ?

— Voici pourquoi, me répondit avec conviction Kolia. Écoutez ce que racontent les vieux Grecs de chez nous. Lorsque Jésus-Christ, Notre-Seigneur, ressuscita le troisième jour, personne ne voulait croire en Lui. On Lui avait vu faire en sa vie beaucoup de miracles, mais ce miracle-là, on ne pouvait l'admettre.

» Il fut renié par les disciples, renié par les apôtres, renié par les saintes femmes. Alors Il vint chez sa Mère. Or à ce moment, elle se

tenait près du foyer, faisait frire un poisson destiné à son souper et à celui de ses proches. Le Seigneur lui dit :

» — Salut ! Me voici, Moi ton Fils, ressuscité comme il a été prédit dans l'Écriture. La paix soit avec toi.

» Mais elle se mit à trembler et s'écria pleine d'effroi :

» — Si Tu es vraiment Jésus, mon Fils, accomplis un miracle afin que je croie en Toi.

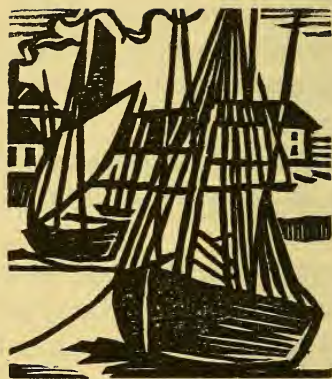
» Notre-Seigneur sourit de ce qu'elle n'avait pas foi en Lui et dit :

» — Voilà : je vais prendre ce poisson qui est là sur le feu et Je lui rendrai la vie. Croiras-tu en Moi alors ?

» A peine avait-Il effleuré de ses doigts le poisson, que celui-ci se mit à frétiller et revint à la vie.

» Alors la Mère du Seigneur eut foi dans le miracle, salua avec joie son Fils ressuscité. Et depuis lors ce poisson garde deux taches azurées, traces des doigts de Notre-Seigneur. »

C'est en ces termes que me fut contée l'antique légende par un brave pêcheur qui n'était pas grand clerc. Quelques jours après j'appris que le *poisson de Notre-Seigneur* s'appelait encore le *poisson de Zeus**. Qui trouvera dans la nuit des âges l'origine de ce mythe ?





VI

LE BORA



H! les aimables et bonnes gens! Cœurs virils, âmes primitives, corps robustes, affinés par le vent salé de la mer, mains calleuses, yeux perçants qui tant de fois ont regardé la mort en face!

Voilà trois jours pleins que souffle le *bora*. Le *bora*, autrement dit le vent du nord-est, est un furieux vent de mystère, qui prend naissance quelque part dans les montagnes chaudes, dénudées, auprès de

Novorossiïsk, dévale dans le cirque de la rade, répand sur toute la mer Noire une terrible agitation. Sa force est si grande qu'il fait dérailler les wagons chargés de marchandises, renverse les poteaux télégraphiques, détruit les murs de brique à peine maçonnés, terrasse les passants isolés. Au milieu du siècle dernier, plusieurs navires de guerre surpris par le Nord-Est luttèrent contre lui dans la rade de Novorossiïsk. Ils avaient fait donner toute la vapeur et marchaient à allure forcée debout au vent, sans avancer même d'un centimètre; ils mouillèrent alors contre le vent leurs ancres doubles et furent néanmoins entraînés à l'intérieur de la rade, lancés comme des épaves sur les rochers de la côte.

Ce vent, si redoutable par sa soudaineté, est impossible à prévoir; c'est le vent le plus capricieux sur la plus capricieuse des mers.

Les vieux pêcheurs prétendent que le seul moyen de lui échapper, c'est de fuir vers le large. Et il y a des cas où le *bora* entraîne à travers la mer Noire, vers les côtes d'Anatolie, à cent cinquante milles de distance, quelque barque à quatre rameurs ou quelque felouque turque, à la coque bleue décorée d'étoiles d'argent.

Voilà trois jours pleins que souffle le *bora*.

C'est la nouvelle lune. La naissance de l'astre est, comme toujours, accompagnée de grandes souffrances et difficultés. Les pêcheurs expérimentés ne songent guère à se risquer en mer et tirent même leurs barques le plus loin possible sur le rivage.

Seul l'intrépide Théodore d'Oleïse, qui depuis plusieurs jours déjà faisait brûler un cierge devant l'image de saint Nicolas le Thaumaturge, s'est décidé à sortir pour aller relever ses engins à bélougas. Trois fois avec son équipe composée exclusivement de Tatars, il a quitté la côte et trois fois il a dû rentrer à l'aviron au prix de grands efforts, jurons, blasphèmes, sans faire plus d'un dixième de nœud marin à l'heure. Dans une fureur que seul un marin peut comprendre il arrachait l'image de l'évêque de Myre qu'il avait fixée à l'avant de sa barque, la flanquait sur le plancher, trépi-gnait et proférait d'ignobles injures, cependant que son équipage, s'aidant des bonnets et du creux des mains, épuisait l'eau qui avait giclé par-dessus bord.

Durant ces jours, les vieux, les malins Les-trygons de Balaklava s'installaient dans les cabarets, roulaient des cigarettes, buvaient un fort café de fèves chargé de marc, jouaient aux

dominos, se plaignaient que le temps ne permît pas de sortir et, confortablement assis au chaud sous la lumière des lampes, se remémo-raient les antiques légendes contées par les an-ciens, évoquaient telle et telle année où le ressac atteignit une centaine de mètres en hau-teur, où les embruns volèrent jusqu'au pied même de la forteresse génoise à demi ruinée.

Une barque de Phoros se perdit corps et biens ; elle était montée par une compagnie de « terriens », nouveaux venus, huit espèces d' « Ivans » aux cheveux filasse, arrivés on ne sait d'où, du lac Ilmène ou de la Volga sans doute, pour chercher fortune sur la mer Noire. Dans les cafés il n'y eut personne pour les plain-dre ou s'en faire du souci. On claqua de la langue, on sourit, on murmura dédaigneusement : « Ts, ts, ts ! Oh ! bien sûr, des niais ! Est-il possible par un temps pareil?... Ah ! ces Russes ! » Une heure avant l'aube, par cette nuit noire et pleine de mugissements, ils coulèrent tous à pic, tous, comme des pierres, avec leurs hautes bottes en peau de cheval, leurs vareuses de cuir, leurs capes imperméables peintes en jaune.

Ce fut une autre affaire lorsque, sous la me-nace d'un coup de *bora*, Vania Androutsaki mit à la mer, narguant les avertissements, les

exhortations des vieilles gens. Dieu sait vraiment pourquoi il agit ainsi ! Par bravade juvénile sans doute, par vanité impétueuse, sous l'effet d'un coup de vin peut-être. Et peut-être aussi parce qu'à cette minute quelque Grecque aux yeux noirs, aux lèvres rouges, le regardait avec complaisance.

A peine avait-il hissé la voile — le vent à ce moment était déjà très frais — qu'il avait disparu ! Avec la rapidité d'un bon trotteur de course la barque s'échappa hors de la baie. Pendant cinq minutes la voile blanche trancha sur le bleu de la mer ; puis il ne fut plus possible de démêler si le point qu'on apercevait là-bas, au loin, était une voile ou les moutons blancs sautant de vague en vague.

Il ne rentra au port qu'au bout de trois jours...

Trois jours entiers sans dormir, sans manger, sans boire, dans une minuscule coquille, au milieu de la mer démontée, et tout autour, pas une voile, pas un feu de phare, pas une fumée de navire ! Eh bien, une fois rentré, Vania Androutsaki parut avoir tout oublié, comme si rien ne lui était arrivé, comme s'il avait fait une simple course à Sébastopol pour acheter un paquet de cigarettes !

Je réussis cependant à lui arracher certains détails.

A la fin du second jour, Ioura Lipiadi, pris d'une crise d'hystérie, s'était mis tout à coup à pleurer, à rire aux éclats ; il eût sauté par-dessus bord si Vania Androutsaki ne lui avait assené à temps un coup d'aviron sur la tête. Il y eut un moment où l'équipage, effrayé par la vitesse folle de la barque, voulut carguer la voile ; Vania ne put qu'au prix de grands efforts parvenir à dominer la volonté de ces cinq hommes et à les obliger, sous le souffle de la mort, à se plier à la sienne. J'appris aussi que le sang suintait sous les ongles des rameurs excédés de fatigue. Mais tout cela me fut conté par échappées, de mauvaise grâce. Eh ! oui, très certainement, durant ces trois journées de lutte intense, trépidante avec la mort, il y eut bien des incidents dont jamais l'équipage du *Saint-Georges-Nicéphore* ne fera pour rien au monde le récit à personne, et cela jusqu'à la fin de ses ans.

Pendant ces trois jours aucun habitant de Balaklava ne ferma l'œil à l'exception du gros Pétalidi, le patron de l'*Hôtel de Paris*. Tous erraient avec inquiétude sur le quai, grimpaient sur les falaises, se hissaient sur la forteresse

génoise, dont les antiques créneaux dominant la ville, tous, les vieux, les jeunes, les femmes, les enfants. On lança partout des télégrammes : au directeur des ports de la mer Noire, à l'évêque du diocèse, aux gardiens de phares, aux stations de sauvetage, au ministre de la marine, à Ialta, à Sébastopol, à Constantinople, à Odessa, au patriarche grec, au gouverneur de la province et jusqu'au consul de Russie à Damas, ami d'un aristocrate de Balaklava, gros négociant en farine et en ciment.

On vit se réveiller l'antique solidarité, le sentiment inné de camaraderie si peu perceptible parmi les mesquins intérêts quotidiens. On entendit surgir du fond des âmes les voix millénaires des arrière-ancêtres, de ceux-là qui, longtemps avant l'époque d'Ulysse, luttèrent contre le *bora* dans des jours et des nuits tout pareils à ceux-ci.

Personne ne dormait. La nuit on allumait un énorme bûcher au sommet de la falaise et tout le monde circulait sur le rivage avec des lumières, comme la veille de Pâques. Mais personne ne riait, ne chantait; tous les cafés étaient vides.

Ah! quel moment ravissant ce fut, quand, un matin aux environs de huit heures, Ioura

Paratino perché sur la falaise, au-dessus des Roches Blanches, cligna des yeux, se pencha en avant, scruta l'horizon et soudain s'écria :

— Les voilà ! ils arrivent !

Nul, à part Ioura Paratino, n'eût pu distinguer la barque dans ces lointains bleus noirs de la mer, qui s'agitait encore pesante et coléreuse, s'apaisant lentement de ses fureurs récentes. Mais au bout de dix minutes le premier gamin venu pouvait se convaincre que le *Saint-Georges* arrivait en tirant des bordées pour gagner la baie. Et une grande joie fit d'une centaine de gens un seul corps et une seule âme.

Devant la baie ils amenèrent la voile et sautèrent sur les rames. Ils entrèrent comme une flèche en déployant joyeusement leurs efforts, comme après une brillante pêche de bélougas. A l'entour on pleurait de joie, les mères, les femmes, les fiancées, les petits frères. Vous pensez peut-être qu'un seul pêcheur du *Saint-Georges* s'attendrit, fondit en larmes, se jeta dans les bras de quelqu'un pour pleurer dans son sein ? Rien de pareil ! Tous les six, encore trempés, enroués, éventés, s'engouffrèrent au café de Ioura, commandèrent du vin, hurlèrent des chansons, réclamèrent la musique,

dansèrent comme des fous, en faisant sur le plancher de grandes flaques d'eau. Tard dans la soirée, les camarades les ramenèrent chez eux, ivres, éreintés, mais se souciant peu de leur aventure : ils semblaient rentrer tout tranquillement d'une bamboche à Sébastopol.







VII

LES PLONGEURS



DANS la baie de Balaklava, étroite à son goulet, longue, sinueuse, aucun vapeur n'était, semble-t-il, entré depuis la guerre de Crimée, à l'exception peut-être de torpilleurs en manœuvres. A vrai dire, qu'auraient à faire les vapeurs dans ce trou de pêcheurs moitié village et moitié bourg ? L'unique fret — le poisson — des revendeurs l'achètent sur place pour le débiter, à treize kilomètres de là, à Sébastopol ; de ce même Sébastopol la diligence amène de

rare baigneurs pour la modique somme de cinquante kopeks. Le petit canot à vapeur *Héros*, minuscule, mais d'un courage désespéré, qui court journellement entre Ialta et Aloupka, secoué à la moindre houle comme en pleine tempête, avait bien essayé d'établir aussi un service de passagers avec Balaklava. Mais cette tentative, renouvelée trois ou quatre fois, ne donna rien qui vaille : l'entrepreneur y perdit son temps et son charbon. A chaque voyage le *Héros* arrivait vide et vide il repartait. Et les Grecs de Balaklava, descendants éloignés des sanguinaires Lestrygons homériques, rangés sur le port, les mains dans les poches, ne lui ménageaient ni les propos narquois, ni les souhaits sarcastiques.

Cependant, lors du siège de Sébastopol, la charmante baie azurée de Balaklava abrita presque le quart de la flotte alliée. De cette époque héroïque se sont conservés quelques vestiges authentiques : la route escarpée, tracée par les sapeurs anglais dans le ravin de Képhalo-Vrici, le cimetière italien parmi les vignobles de la montagne de Balaklava. Quand on défonce le sol pour planter la vigne, on déterre encore de temps en temps quelques courtes pipes d'argile ou d'os, que culottaient, il

y a plus d'un demi-siècle, les soldats alliés.

Mais la légende fleurit plus pompeuse. Jusqu'à présent les Grecs de Balaklava sont convaincus que la seule fermeté de leur bataillon permit à Sébastopol de résister si longtemps. Eh oui, dans le vieux temps, Balaklava était peuplé de fiers gaillards, d'hommes de fer. La tradition verbale a retenu, de leur fierté, un épisode remarquable.

Je ne sais si feu l'empereur Nicolas I^{er} est jamais venu à Balaklava. Je crois bien que pendant la campagne de Crimée il n'eut guère le loisir d'aller faire un tour par là. Cependant l'histoire vivante nous raconte avec assurance que, passant en revue le glorieux bataillon de Balaklava, le terrible autocrate, surpris de l'aspect guerrier, des regards de feu, des grosses moustaches noires des Balaklaviens, s'écria gaie-ment de sa voix de tonnerre :

— Salut, les gars !

Mais le bataillon ne répondit rien.

Le tsar répéta plusieurs fois la bienvenue d'un ton de plus en plus irrité. Même silence.

Enfin, hors de lui, l'empereur, fonçant au galop de son cheval blanc sur le commandant du bataillon, hurla d'une voix terrifiante :

— Pourquoi vos hommes — que le diable

les emporte ! — ne me répondent-ils pas ? Il me semble avoir pourtant dit en bon russe : « Salut, les gars ! »

— Y a pas de gars ici, répondit avec douceur le commandant. Ici, c'est tous des capitaines !

Alors Nicolas I^{er} se mit à rire — que lui restait-il d'autre à faire ? — et cria de nouveau :

— Bonjour, capitaines !

Et les braves Lestrygons, tout joyeux, brailèrent en réponse : — *Kal'iméra* (bonjour), Votre Majesté !

A défaut de données historiques probantes, il est difficile de savoir ce qu'il y a de vrai dans ce récit. En tout cas, à l'heure actuelle, un bon tiers des hardis habitants de Balaklava portent le nom de *Capitanaki*, et si jamais vous rencontrez un Grec du nom de *Capitanaki*, soyez assuré que lui-même ou ses proches ascendants sont nés à Balaklava.

*
* *

Mais le naufrage de l'escadre anglaise près de Balaklava est, sans contredit, l'épisode paré des couleurs les plus vives. Par une sombre nuit d'hiver, plusieurs vaisseaux anglais se

dirigeaient vers la baie de Balaklava pour y chercher un refuge contre la tempête. Parmi eux se trouvait la belle frégate à trois mâts *Black Prince* qui portait l'argent destiné à la solde des troupes alliées. Soixante millions de roubles en monnaie sonnante anglaise ! Les anciens connaissent jusqu'à la somme exacte.

Ces mêmes anciens disent aussi qu'on ne voit plus maintenant d'ouragans comme celui qui fit rage dans cette nuit effroyable.

Des vagues énormes se brisaient aux falaises abruptes, rejaillissaient par-dessus jusqu'au pied de la Tour génoise, — à quarante mètres de hauteur — en lavaient les vieilles murailles grises. L'escadre ne sut pas trouver l'étroite entrée de la baie, ou peut-être n'y put pénétrer. Elle se brisa tout entière sur les récifs et, avec le magnifique *Black Prince* et l'or anglais, coula bas près des Roches Blanches, qui maintenant émergent imposantes au-dessus des flots à l'endroit où le goulet étranglé de la baie s'évase vers la mer, du côté droit quand vous sortez de Balaklava.

Les vapeurs d'aujourd'hui tiennent leur route au large, à une dizaine de milles. De la forteresse génoise, c'est à peine si vous distinguez la coque sombre du vapeur immobile en

apparence, la longue traînée d'une légère fumée grise qui va se diluant, et deux mâts dont la ligne svelte s'incline en arrière. Pourtant l'œil puissant du pêcheur reconnaît presque infailliblement ces navires à quelques indices imperceptibles pour nous. Voilà le cargo qui vient d'Eupatoria... Celui-ci est de la *Société Russe*, celui-là de la *Société Kochkine*... Et celui-là que fait rouler la houle morte, c'est le *Pouchkine* ; il roule toujours, même par temps calme.

*
* *

Et voilà qu'un jour, tout à fait à l'improviste, entra dans la baie le vapeur italien *Genova*, énorme, démodé, affreusement sale. Cela se passait à la tombée de la nuit, à cette époque tardive de l'automne où la mer est encore si chaude que la véritable pêche n'a pas encore commencé, où les pêcheurs réparent sans hâte filets et hameçons, jouent aux dominos dans les cafés, boivent du vin nouveau et s'abandonnent momentanément aux douceurs du *kief*.

La soirée était calme, obscure, avec de grandes, placides étoiles au ciel et sur l'eau dormante du golfe. Le long du quai s'allumaient les taches jaunes d'une ligne de lanternes. Les

rectangles lumineux des magasins se voilaient. Par les rues, et sur les trottoirs, les gens se mouvaient lentement, légères silhouettes noires.

Et puis tout à coup, je ne sais qui, des gamins, il me semble, qui jouaient là-haut près de la Tour génoise, apportèrent la nouvelle qu'un bateau avait viré du large et venait sur la baie.

En quelques minutes toute la population masculine était sur le quai. Nul n'ignore qu'un Grec est toujours un Grec, c'est-à-dire avant tout curieux. Chez les Grecs de Balaklava, il est vrai, outre le mélange plus récent du sang génois, on sent encore la présence d'on ne sait quel autre sang mystérieux, antique, scythe peut-être, le sang des habitants primitifs de ce nid de pirates et de pêcheurs. On trouve parmi eux beaucoup de gaillards grands, forts, décidés. On rencontre des visages réguliers, de nobles traits, des têtes blondes et même des yeux bleus. Les gens de Balaklava ne sont ni avides ni obséquieux, ils ont un maintien digne ; hardis à la mer, ils dédaignent les vaines bravades ; bons camarades, ils observent fidèlement la parole donnée. C'est là une race de Grecs particulière, exceptionnelle, qui s'est perpétuée principalement parce que leurs ancêtres, pendant des centaines de générations peut-être, sont nés, ont

vécu, sont morts, dans leur trou de ville, ne contractant d'unions qu'entre voisins. Il faut reconnaître néanmoins que les Grecs colonisateurs leur ont légué le trait le plus typique, celui qui les distinguait déjà au temps de Périclès : la curiosité, la passion de la nouveauté.

Lentement, ne laissant d'abord apercevoir derrière le brusque saillant de la baie que son minuscule feu d'avant, le vapeur s'engageait sur les eaux du golfe. A distance, dans l'ombre épaisse et chaude, on n'apercevait pas ses lignes, mais les feux au sommet des mâts, les signaux lumineux sur la passerelle, la rangée éclairée des sabords permettaient de conjecturer ses dimensions, ses formes. A la vue de centaines de barques rangées le long du quai, il s'avavançait vers le rivage, avec la prudence attentive, pesante d'un homme grand et fort traversant une chambre d'enfants, toute encombrée de jouets fragiles.

Les pêcheurs exprimaient leurs suppositions. Maints d'entre eux avaient navigué naguère sur des bateaux de commerce ou de guerre.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Suis-je donc aveugle ? Certainement, c'est un cargo de la *Société Russe*.

— Non, ce n'est pas un vapeur russe.

— Bien sûr, il a quelque avarie à sa machine, il entre se faire réparer ?

— C'est peut-être bien un vaisseau de guerre ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Seul Kolia Kostandi, qui avait longtemps navigué sur une canonnière en mer Noire et en Méditerranée, devina juste, déclara que c'était un vapeur italien. Encore s'en avisa-t-il seulement lorsque le vapeur fut à vingt mètres du rivage et que l'on put distinguer son bordage déteint, écaillé, avec les bavures malpropres de ses écouteilles et, sur le pont, son équipage de gars de tous poils.

Du vapeur un bout de câble s'élança en spirale, se déroula en l'air comme un serpent, vola par-dessus la tête des spectateurs. Chacun sait que lancer et attraper adroitement un bout de filin constitue un chic spécial du marin. Le jeune Apostolidi, sans lâcher la cigarette qu'il avait aux lèvres, se donnant l'air de répéter le coup pour la centième fois dans sa journée, saisit au vol le bout, et aussitôt, avec une nonchalante assurance, il l'enroula autour de l'un des canons de fonte qui, depuis des temps immémoriaux, demeurent là sur le quai, enfoncés tout droits en terre.

Un canot se détacha du vapeur. Trois Italiens

s'élançèrent sur le rivage, se démenèrent autour des câbles. L'un d'eux était coiffé d'un béret de drap, un autre d'une casquette à visière droite le troisième d'une sorte de bonnet tricoté : c'étaient tous de petits bonshommes râblés, lestes, adroits, agiles comme des singes. Sans cérémonie ils bousculaient des épaules la foule, baragouinaient on ne sait quoi dans leur dialecte génois, doux, rapide, chantant, échangeaient avec le navire des appels à plein gosier. Tout le temps, sur leurs faces hâlées, leurs grands yeux noirs riaient, affables, familiers, leurs jeunes dents blanches étincelaient.

— *Buona sera, italiano marinaro!* dit Kolia d'un ton d'approbation.

— *Oh! buona sera, signore!* répondirent gaiement ensemble les Italiens.

Avec un bruit strident la chaîne d'ancre secoua sa ferraille. A l'intérieur du navire il se fit un furieux bouillonnement. La lumière s'éteignit aux hublots. Une demi-heure après, on vit descendre à terre les matelots italiens, tous jeunes, trapus, noirauds, à croire qu'on les avait triés sur le volet. Ils se montrèrent des gars sociables et gais. Avec une désinvolture légère, captivante, ils provoquèrent à rire les pêcheurs, dans les salles des brasseries et les caveaux

des marchands de vins. Mais les gens de Bala-klava les accueillirent avec réserve. Peut-être voulaient-ils donner à entendre à ces marins venus d'ailleurs que l'arrivée d'un bateau étranger dans la baie était pour eux un événement quotidien, et, partant, qu'il n'y avait guère de quoi s'étonner ou se réjouir. Peut-être aussi obéissaient-ils à un mesquin patriotisme local.

Et vraiment ce fut un bien mauvais tour qu'ils jouèrent ce soir-là à ces braves et joyeux Italiens, lorsque ceux-ci, avec leur aimable confiance internationale, désignaient du doigt le pain, le vin, le fromage, d'autres objets encore, et s'informaient des appellations russes en découvrant dans un amical sourire leurs dents merveilleuses. Les amphitryons enseignèrent de tels mots à leurs hôtes que chaque fois ensuite, lorsque les Génois tentaient dans un magasin ou sur le marché de s'expliquer en russe, les commis s'écroulaient derrière sur leur comptoir, tandis que les femmes se mettaient à courir tête baissée à l'aventure, honteuses, en se couvrant le visage avec leur fichu.

Et le même soir, Dieu sait par quelles voies, se répandit d'une envolée par toute la ville, comme transmise par d'invisibles fils électriques, la nouvelle que les Italiens étaient venus exprès

pour relever la frégate engloutie — le *Black Prince* — et que leur travail se poursuivrait tout l'hiver.

*
* *

Personne à Balaklava n'avait foi dans le succès d'une pareille entreprise. Tout d'abord ce trésor sous-marin était évidemment chargé d'une mystérieuse malédiction. Les vieux basanés, les têtes blanches, les ancêtres courbés par l'âge racontaient que jadis aussi on avait fait des tentatives pour amener du fond l'or anglais ; il était venu des Anglais eux-mêmes et certains Américains fantasques qui, après avoir dépensé un argent fou, étaient partis de Balaklava les mains vides. Et que pouvaient faire ces Anglais et ces Américains quelconques, si les gars de Balaklava, ceux de la légende, ceux d'autrefois, les héros, avaient échoué ? Il va sans dire que, dans le passé, le temps était tout autre et aussi la pêche, les barques, les voiles, et que les hommes même ne ressemblaient pas au fretin d'aujourd'hui. A cette époque mythique vivait un certain Spiro. Il pouvait plonger à la profondeur qu'on voulait et rester dans l'eau un quart d'heure. Eh bien, ce même Spiro, tenant serrée

entre ses pieds une pierre pesant une cinquantaine de kilos, était descendu près des Roches Blanches à quatre-vingts mètres, jusqu'au fond, là où gisent les restes de l'escadre engloutie. Et Spiro avait tout vu, le navire, l'or, sans pouvoir rien emporter... La mer ne lâche pas sa proie.

— C'est Sachka le Commissionnaire qui devrait essayer, observait malicieusement un des auditeurs. N'est-il pas notre premier plongeur ?

Et tous à la ronde éclataient de rire et, plus fort que personne, riait de sa bouche fière, superbe, Sachka Argiridi, surnommé Sachka le Commissionnaire.

Ce jouvenceau, beau gars aux yeux bleus, au ferme profil antique, est, en réalité, le premier des paresseux, des vaniteux, des farceurs de la côte. On l'a surnommé le *Commissionnaire* parce que, parfois, quand la saison bat son plein, la fantaisie lui prend de coudre autour de sa casquette une paire de galons d'or et de s'installer de sa propre autorité, sur une chaise, bien en vue, aux abords d'un hôtel. Il advient que des touristes malavisés lui posent des questions, et alors plus moyen de se dépêtrer du Sachka ! Il les traîne par les pentes, les cours, les vignobles, les cimetières et, avec une audace incroyable, leur en conte de toutes les couleurs ! Il fait une

subite incursion dans quelque clos, brise à la hâte un tesson de vieille poterie, persuade ses voyageurs éperdus d'acheter d'occasion ces débris, vestiges d'un vase grec datant de plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Ou bien il leur fourre sous le nez un de ces galets communs, menus, ovales, percés d'un trou au sommet, de ceux que les pêcheurs emploient pour lester leurs filets, assure qu'il n'y a pas un marin grec qui prendrait la mer sans un pareil talisman béni sur la châsse de saint Nicolas et préservant de la tempête.

Mais son truc le meilleur c'est le coup du plongeon. Lorsqu'il promène ses clients ingénus sur le golfe et qu'il s'est rassasié de les entendre chanter : *Sauvage est notre mer*, ou : *En descendant la Volga*, il amène habilement l'entretien sur l'escadre engloutie, sur le légendaire Spiro, sur les plongeurs en général. Mais un quart d'heure sous l'eau, les voyageurs les plus crédules eux-mêmes tiennent cela pour une galéjade, et encore pour une galéjade spécifiquement grecque. Deux ou trois minutes, passe encore, on peut à la rigueur l'admettre, mais quinze minutes !...

Voilà Sachka piqué au vif, Sachka humilié dans son amour-propre national. Sachka se

renfrogne... Enfin du moment qu'on ne le croit pas sur parole, il peut en personne prouver et même tout de suite, que lui, Sachka, plongera et restera sous l'eau dix minutes exactement.

— C'est difficile, il est vrai, dit-il non sans mélancolie, le soir le sang me sortira des oreilles et des yeux, mais je ne permettrai à personne de traiter de vantard Sachka Argiridi!...

On cherche à le dissuader, on le retient, mais tout est inutile puisque notre homme est offensé dans ses sentiments les plus chers. Rapidement, d'un air fâché, il met bas veste et culotte, oblige les dames à se retourner, à s'abriter derrière leurs ombrelles, et puis — pouf — au milieu du bruit et des éclabousses, le voilà qui pique une tête sans oublier toutefois de mesurer du coin de l'œil la distance qui le sépare de l'établissement de bains tout proche.

Sachka en effet nage et plonge admirablement. Il gagne tout de suite en profondeur, et passe sous la quille, en rasant le fond et en se dirigeant droit vers les bains. Tandis que la barque est en émoi, que les reproches, les gémissements s'entre-croisent, Sachka, assis sur une marche de l'établissement, se hâte de tirer les dernières bouffées d'une cigarette abandonnée là. Et par la même route, il réapparaît

à l'improviste tout contre la barque, affecte d'écarquiller les yeux et de rattraper son souffle au soulagement et à l'enthousiasme de tout le monde.

Sans doute ses tours lui valent-ils quelques bribes par-ci, par-là. Mais, il faut le reconnaître, ce qui inspire à Sachka ses fourberies, ce n'est nullement l'âpreté au gain, mais bien une espièglerie gamine, joyeuse, insensée.

*
* *

Les Italiens ne dissimulaient à personne les motifs de leur arrivée ; ils se proposaient, en effet, d'explorer le lieu du naufrage et, si les circonstances le permettaient, de ramener du fond tout ce qui avait le plus de valeur, à commencer, bien entendu, par le fameux or légendaire. L'expédition était dirigée par l'ingénieur Giuseppe Restucci, inventeur d'un appareil sous-marin spécial, homme de haute taille, d'âge mûr, taciturne, toujours de gris vêtu, avec un assez long visage terne, des cheveux presque blancs, une taie sur l'œil droit, ressemblant beaucoup plus à un Anglais qu'à un Italien. Il se logea à l'hôtel, sur le quai, et le soir, lorsque quelqu'un venait lui tenir compagnie, il le régala

généreusement de Chianti et de vers de son poète favori, Stecchetti :

« L'amour de la femme est comme le charbon : lorsqu'il s'enflamme, il vous brûle, et lorsqu'il est froid, il vous salit ! »

Et bien qu'il dît tout cela en italien avec son doux et chantant accent génois, le sens des vers était clair sans qu'il fût besoin de traduction, grâce à ses gestes extraordinairement expressifs : tel était l'air de souffrance subite dont il retirait, dans une secousse, sa main brûlée par l'imaginaire flamme, et telle la grimace de répulsion dégoûtée avec laquelle il rejetait loin de lui le charbon refroidi.

Il y avait encore sur le navire le capitaine et ses deux seconds. Mais le personnage le plus remarquable de tout l'équipage était évidemment le plongeur, *il palombaro*, un brave Génois appelé Salvatore Trama.

Sur sa large figure ronde, fortement bronzée, parsemée de petits points noirs semblables à des traces de poudre, les veines tendues faisaient saillie, tels des serpentins bleus. Grâce à la largeur inaccoutumée de ses épaules et de son thorax, à la massivité de son cou puissant, il produisait, bien que petit, l'impression d'un homme gros outre mesure. Lorsque, de sa

démarche paresseuse, les mains enfouies aux poches du pantalon, ses courtes jambes largement écartées, il déambulait au beau milieu du quai, on lui aurait donné de loin des dimensions parfaitement identiques tant en hauteur qu'en largeur.

Salvatore Trama était un homme accueillant, confiant, d'une indolente gaieté, avec une propension à l'apoplexie. Il racontait parfois d'étranges, de merveilleuses choses sur ses impressions sous-marines.

Une fois, au cours de travaux dans le golfe de Biscaye, il lui arriva de plonger à une profondeur de quatre-vingts mètres. Tout à coup il vit descendre vers lui à travers la glauque pénombre une masse énorme qui flottait lentement, et soudain s'arrêta. A travers la glace ronde de son heaume, Salvatore aperçut à moins d'un mètre au-dessus de lui, remorquant d'un mouvement onduleux les bords de son corps rond, aplati comme celui de la barbue, une gigantesque torpille qui mesurait bien deux mètres de diamètre, « tenez, grande comme cette chambre », affirmait-il. Un seul attouchement de sa double queue contre le corps du plongeur eût suffi à faire périr le courageux Trama sous une décharge électrique d'une puissance effrayante.

Et les deux minutes d'attente au bout desquelles le monstre, comme s'il se fût ravisé, s'éloigna de sa nage lente, en agitant sinueusement les feuilles minces de ses flancs, Trama les tenait pour les plus angoissantes de sa rude et périlleuse existence.

Il contait aussi ses rencontres sous-marines de matelots morts jetés par-dessus bord. En dépit du poids attaché à leurs pieds, ils parviennent inévitablement, par suite de la décomposition du corps, dans une zone d'une densité telle qu'ils cessent d'aller au fond, sans remonter non plus à la surface : dressés tout droit ils pérégrinent dans l'eau, entraînés, boulet aux pieds, par un faible courant.

Trama rapportait encore une mystérieuse aventure survenue à un autre plongeur, son parent et son maître, homme âgé, solide, calme, hardi, qui avait fouillé le fond des mers sur les côtes de tout le globe ou à peu près. En véritable plongeur, il aimait de toute son âme son périlleux métier. Un beau jour, travaillant à poser un câble électrique, il avait dû descendre à une profondeur relativement faible. Mais à peine avait-il touché des pieds le fond et l'avait-il signalé en haut au moyen de sa corde, que tout de suite après on perçut dans le canot son

nouveau signal, d'alarme cette fois : « Remontez, je suis en danger ! » On le remonta précipitamment, on dévissa en hâte le heaume du scaphandre, et tous furent frappés de l'expression terrifiée qui défigurait son visage blême et avait rendu ses yeux tout blancs. On le déshabilla ; on lui fit boire du cognac, on essaya de le calmer ; il fut longtemps sans pouvoir prononcer une parole, tellement ses mâchoires claquaient. Enfin, revenant à lui, il dit :

— *Basta!* Je ne descendrai plus jamais. J'ai vu...

Mais — et cela jusqu'à la fin de ses jours — il ne dit jamais à personne quelle vision, ou quelle hallucination l'avait si fortement secoué. Quand on y faisait allusion, il se taisait, fâché, et quittait aussitôt la compagnie. Et de fait il ne plongea plus jamais.

*
* *

Le *Genova* comptait une quinzaine de matelots, qui vivaient tous sur le vapeur et ne descendaient à terre qu'assez rarement. Avec les pêcheurs de Balaklava leurs rapports restaient distants, froidement polis. De loin en loin, Kolia Kostandi leur lançait son salut bon enfant :

— *Bona giorno, signori. Vino rosso...*

Sans doute ne se trouvaient-ils pas à la fête à Balaklava, ces gars du Midi, jeunes et gais, qui naguère avaient fait escale à Rio de Janeiro, à Madagascar, en Irlande, sur les côtes d'Afrique, dans maints ports tumultueux du continent européen.

En mer, le danger permanent et la tension de toutes les forces ; à terre, le vin, les femmes, les chansons, les danses et quelque bonne rixe, — voilà l'existence du véritable marin. Or Balaklava n'est, en tout et pour tout, qu'un petit coin bien tranquille, une étroite fissure du golfe bleu parmi les falaises dénudées auxquelles sont accrochées quelques dizaines de maisonnettes. Le vin y est âpre, le brave matelot n'y trouve point de femmes pour s'y distraire. Les épouses et les filles des Balaklaviens mènent une vie recluse, austère, ne se permettant qu'une innocente distraction : bavarder avec les voisines à la fontaine pendant que les cruches se remplissent. Les hommes eux-mêmes semblent éviter de faire visite aux familles de connaissance, préférant se rencontrer au café ou sur la jetée.

Une fois pourtant les pêcheurs rendirent aux Italiens un léger service. Le *Genova* était pourvu d'une chaloupe à vapeur avec un vieux petit

moteur très faible. Plusieurs matelots, sous les ordres du second, firent un jour sur cette chaloupe une sortie au large. Mais, comme il arrive souvent en mer Noire, un coup de vent déchaîné Dieu sait d'où se mit à souffler soudain de terre, entraînant la chaloupe vers le large avec une rapidité croissante. Longtemps les Italiens ne voulurent pas se rendre ; pendant une heure environ ils luttèrent contre le vent et le flot, et vraiment l'angoisse vous prenait à regarder de la falaise la petite coquille fumante, qui tantôt se montrait sur les crêtes blanches, tantôt disparaissait au creux des vagues.

La chaloupe ne put avoir raison du vent, elle allait toujours à la dérive, s'éloignait de plus en plus du rivage. Enfin, de la forteresse génoise, on remarqua un chiffon blanc hissé sur la cheminée du vapeur et signalant : « Suis en détresse. » Aussitôt les deux meilleures barques de Balaklava, *Gloire-de-la-Russie* et *Sviétlana*, partirent au secours de la chaloupe. Deux heures après elles la ramenèrent à la remorque. Les Italiens cachaient mal leur confusion sous des plaisanteries forcées. Les pêcheurs aussi plaisantaient, mais d'un air protecteur.

Parfois en pêchant la barbue ou le bélouga, il arrivait aux Balaklaviens de trouver sur leurs

hameçons un « chat de mer », sorte de torpille électrique. Auparavant le pêcheur, observant toutes les règles de la prudence, décrochait le monstre et le lançait par-dessus bord. Mais quelqu'un, sans doute ce connaisseur en langue italienne qu'était Kolia, répandit le bruit que le « chat de mer » était la friandise préférée des Italiens. Depuis lors, souvent quelque pêcheur, rentrant du large, criait en passant près du vapeur :

— *Italiano signoro!* Voilà pour votre dîner !...

Et la torpille, ronde, plate volait, disque sombre, à travers l'air, et venait toute gluante s'aplatir sur le pont. Les Italiens riaient en montrant leurs dents superbes, secouaient la tête avec bonhomie, baragouinaient quelque chose en leur langage. Qui sait, peut-être pensaient-ils eux-mêmes que le « chat de mer » était considéré comme la plus fine friandise locale, et ne voulaient-ils pas, par leur refus, faire affront aux bonnes gens de Balaklava ?

*
* *

Une quinzaine après leur arrivée, les Italiens rassemblèrent et mirent à l'eau un grand radeau sur lequel ils installèrent une machine à vapeur

et un compresseur d'air... La longue chèvre du palan, pareille à une gigantesque canne à pêche, se dressait, un peu inclinée, au-dessus du radeau.

Un beau dimanche, Salvatore Trama effectua sa première plongée. Il portait le traditionnel costume en caoutchouc gris, qui le rendait encore plus large que d'habitude, des chaussures à semelles de plomb aux pieds, une collerette de fer sur la poitrine, un globe de cuivre sur le visage. Pendant une demi-heure environ il parcourut le fond de la baie, en marquant sa route par une masse de petites bulles d'air qui bouillonnaient à la surface de l'eau.

Une semaine plus tard, tout Balaklava apprit que, le lendemain, le plongeur allait descendre, cette fois près des Roches Blanches elles-mêmes, à une profondeur de quatre-vingts mètres. Et lorsque le jour suivant, la petite chaloupe conduisit le radeau à la sortie de la baie, presque toutes les barques de pêche qui avaient Balaklava pour port d'attache attendaient déjà près des Roches Blanches.

La découverte de M. Restucci permettait au plongeur de descendre à une profondeur telle qu'un homme, revêtu du scaphandre ordinaire, eût été aplati comme une galette par l'effrayante

pression de l'eau. Et il faut rendre cette justice aux gens de Balaklava, ce ne fut pas sans émotion ni sans un mâle respect qu'ils suivirent du regard les préparatifs de descente qui s'accomplissaient sous leurs yeux.

Tout d'abord le treuil à vapeur souleva et mit debout une étrange gaine en forte tôle de cuivre rouge recouverte à l'extérieur d'émail bleu et rappelant de loin une silhouette humaine sans tête et sans bras. Puis on ouvrit cette gaine, comme on eût ouvert un porte-cigares gigantesque dans lequel il faudrait faire entrer en guise de cigare le corps d'un homme. Salvatore Trama contemplait ces préparatifs, fumait, souriait paresseusement, lançait de nonchalantes remarques. Ensuite il envoya par-dessus bord son bout de cigarette, s'approcha, en se dandinant, de la gaine, et s'y inséra de biais. On se démena assez longtemps autour du plongeur, on mit en place toutes sortes d'appareils, et il faut avouer qu'une fois cette opération terminée, Salvatore présentait un aspect assez effrayant. Seules ses mains demeuraient libres ; le corps entier, avec les jambes immobilisées, était enfermé dans un cercueil d'émail bleu d'un poids considérable ; l'énorme globe avec ses trois glaces — l'une au centre et deux sur les

côtés — et sa lanterne électrique au front, lui cachait la tête; le câble de manœuvre, le tuyau de caoutchouc pour l'air, la corde à signaux, le fil téléphonique, la conduite d'éclairage paraissaient empêtrer tout l'appareil, rendaient encore plus insolite, plus angoissante, cette momie inerte, bleue, massive, aux mains douées de mouvements...

Le signal de la machine à vapeur retentit; on entend le fracas des chaînes. L'étrange objet bleu se détache du pont du radeau, s'enroule avec aisance sur son axe vertical, flotte dans l'air et lentement, terriblement lentement, se met à descendre le long du bordage. Il touche à la surface de l'eau... il enfonce jusqu'aux genoux, jusqu'à la ceinture, jusqu'aux épaules... La tête disparaît, on ne distingue plus qu'un câble d'acier qui glisse de haut en bas. Les pêcheurs de Balaklava se regardent entre eux, hochent la tête sans mot dire.

L'ingénieur Restucci est à l'appareil téléphonique. De temps en temps il lance des ordres brefs aux mécaniciens qui dirigent la marche du câble. A l'entour dans les barques, le silence est profond : on n'entend que le sifflement de la machine qui refoule l'air, le tressautement des engrenages, le grincement du câble d'acier sur

la poulie, les paroles entrecoupées de l'ingénieur. Tous les yeux sont tournés vers l'endroit où vient de disparaître la tête monstrueuse, sphérique, épouvantable.

La descente se prolonge avec une lenteur supplicante. Plus d'une heure s'écoule. Mais voilà que Restucci s'anime, réitère à plusieurs reprises certaines questions dans le cornet téléphonique, lance soudain un commandement bref.

— Stop!...

A présent tous les spectateurs, comprenant que le plongeur est parvenu au fond, poussent un soupir de soulagement. Le plus effrayant a pris fin!...

Étroitement serré dans sa gaine de métal, n'ayant de libres que les mains, Trama ne pouvait pas se mouvoir par ses propres moyens. Pour se faire déplacer, relever, redescendre, il avait recours au téléphone. Suspendu au cornet, Restucci répétait ces ordres avec calme et autorité. Il semblait que le radeau, le palan, toutes les machines fussent mises en action par un être sous-marin invisible, mystérieux. Au bout de vingt minutes, Salvatore Trama donna le signal de remonter. Avec la même lenteur on le ramena à la surface et, quand il fut de nouveau

suspendu en l'air, il produisit l'étrange impression d'une sorte d'animal bleu, redoutable mais impuissant, tiré par quelque prodige des abîmes de la mer.

On dressa l'appareil sur le pont. A mouvements rapides, coutumiers, les matelots enlevèrent le heaume, déballèrent la gaine. Trama en sortit, suant, suffoquant, le visage presque noir par afflux de sang. Il s'efforçait de sourire, mais ne réussit qu'une grimace douloureuse, accablée. Sur les barques les pêcheurs, gardant un silence respectueux, se contentaient en signe d'admiration de hocher la tête, de faire claquer la langue à la mode grecque.

Une heure après, tout Balaklava savait ce que le plongeur avait vu au fond de la mer près des Roches Blanches. Les navires étaient tellement couverts de vase et d'ordures qu'on ne pouvait songer à les renflouer; la frégate chargée d'or, enlisée maintenant dans le fond ne laissait plus apparaître qu'un petit bout de sa proue avec les vestiges d'une inscription en cuivre verdi... *ck Pr...*

Trama racontait aussi avoir vu autour de l'escadre engloutie une quantité d'ancres rompues; cette nouvelle émut les pêcheurs, chacun d'eux ayant dû, une fois au moins dans sa

vie, abandonner là son ancre en pâture aux pierres et aux débris.

*
* *

Cependant les pêcheurs de Balaklava réussirent à leur tour à étonner les Italiens par un spectacle extraordinaire, admirable en son genre. Ce fut le six janvier, jour de l'Épiphanie*, fête qui se célèbre à Balaklava de façon toute particulière.

A ce moment les plongeurs italiens s'étaient déjà définitivement convaincus de la stérilité de nouvelles tentatives pour le renflouement de l'escadre. Devant bientôt reprendre la mer pour rentrer chez eux, dans leur aimable et joyeuse Gênes natale, ils se hâtaient de mettre en ordre le vapeur, grattaient, lavaient le pont, démontraient les machines.

Le spectacle de la procession, le clergé en chasubles d'or, les bannières, la croix, les images saintes, les chants d'église, tout cela attira leur attention. Ils se tenaient le long du bordage, accoudés aux parapets.

Le clergé monta sur le tablier de bois de la jetée. Par derrière se pressait une foule compacte, femmes, vieillards, enfants, tandis que la

jeunesse en barques sur le golfe ceignait la jetée d'un demi-cercle étroit.

Il faisait une journée ensoleillée, transparente, froide. La neige, tombée dans la nuit, jonchait mollement les rues, les toits, les montagnes chauves, l'eau du golfe prenait des teintes d'améthyste, le ciel, d'un bleu de fête, souriait. Les jeunes pêcheurs, sur les barques, n'étaient vêtus, et seulement par convenance, que de leur linge de corps ; certains même étaient nus jusqu'à la ceinture. Tous tremblaient, se recroquevillaient, frottaient leurs mains, leurs poitrines engourdies. Avec une douceur et un ensemble étonnants, les chants du chœur planaient sur le miroir immobile des eaux.

Dans les eaux lustrales du Jourdain... entonna le prêtre sur un ton aigu et faux. Le blanc métal de sa croix haut levée brilla dans ses mains. On était arrivé au moment le plus grave. Les jeunes pêcheurs, debout chacun à la proue de sa barque, se penchaient dans une attente impatiente.

Pour la seconde fois le prêtre entonna son cantique et le chœur reprit avec un ensemble joyeux : *Dans les eaux lustrales du Jourdain...* Enfin, pour la troisième fois, la croix s'éleva au-dessus de la foule et, tout à coup,

lancée par la main du prêtre, elle prit son vol, décrivit un arc brillant dans le ciel, tomba avec bruit dans la mer. A ce même instant, de toutes les barques, avec des éclaboussements et des cris, se précipitèrent à l'eau, tête la première, des dizaines de corps solides, musclés. Trois ou quatre secondes s'écoulèrent. Les barques vides se balançaient. L'eau, mise en émoi, allait et venait d'avant en arrière... Ensuite, l'une après l'autre, émergèrent, se secouant, s'ébrouant, des têtes aux cheveux plaqués sur les yeux. Le jeune Iani Lipiadi apparut le dernier, tenant en main la croix.

A la vue de ce rite insolite, mi-sportif, mi-religieux, consacré par une antiquité séculaire, les joyeux Italiens ne purent garder le sérieux voulu. Ils accueillirent le vainqueur par des applaudissements si nourris, que le bonhomme de prêtre hocha la tête d'un air de reproche.

— Ce n'est pas bien... Pas bien du tout... Se croient-ils donc au théâtre ?...

La neige brillait, éblouissante ; l'eau céruleenne s'étalait pleine de caresses ; le soleil inondait d'or le golfe, les montagnes, les gens. Forte, épaisse, puissante, s'exhalait l'odeur de la mer... Ah ! qu'il faisait bon vivre !...







VIII

LE VIN ENRAGÉ



Balaklava, la fin d'octobre est tout simplement enchantée. L'eau du golfe est devenue plus froide, les journées se maintiennent claires, calmes, avec, le matin, une fraîcheur merveilleuse et une forte odeur marine, avec un ciel bleu sans nuages qui va se perdre Dieu sait à quelle hauteur, avec de l'or et de la pourpre sur les arbres, et d'obscurcs nuits silencieuses.

La saison du raisin a pris fin. C'est à ce

moment-là que vient à point le vin enragé. Chacun des braves capitaines lestrygons possède au moins un minuscule lopin de vigne, là-bas, dans la montagne, aux environs du cimetière italien, où d'humbles monuments blancs couronnent les tombes de quelques centaines de héros inconnus.

Les vignes sont à l'abandon, retournées à l'état sauvage, les grains sont dégénérés, abâtardis. Cinq à six propriétaires, il est vrai, cultivent et maintiennent les espèces chères, dans le genre du *chasselas* ou du *Napoléon*, et les vendent comme *raisin de cure*, aux baigneurs. D'ailleurs, en Crimée, dans les saisons d'été et d'automne, tout est *produit de cure* : raisin, poulets, babouches, cannes de cornouiller et coquillages vendus par d'astucieux Tatars à la face ridée, par de graves Persans bronzés, malpropres. Les autres propriétaires vont à leur vigne, ou, comme on dit ici, à *leur jardin*, deux fois l'an seulement : au début de l'automne pour la cueillette du raisin, à la fin, pour la taille pratiquée de la façon la plus barbare.

Aujourd'hui les temps sont changés, les mœurs en décadence, les gens appauvris ; le poisson s'en est allé quelque part vers Trébizonde et la nature s'est faite plus indigente. A présent les descendants des aventureux Lestrygons, des

légendaires pêcheurs pirates, promènent en barque sur le golfe, pour une menue pièce de cinq kopeks, les enfants et les bonnes, vivent de la location de leur maisonnette aux étrangers. Autrefois les grappes pesaient une quinzaine de kilos chacune, les grains atteignaient la grosseur d'un poing d'enfant, tandis que maintenant, rabougris comme du cassis, ils n'ont plus en eux la force d'antan.

Ainsi raisonnent entre eux les anciens, assis dans le calme crépuscule automnal contre leurs murs blanchis, sur les bancs de pierre implantés dans le sol au cours des siècles. Cependant la vieille coutume s'est conservée jusqu'à nos jours. Et tous, soit individuellement, soit en association, pressent, écrasent le raisin par les mêmes procédés primitifs auxquels recourait sans doute notre arrière-ancêtre Noé ou l'astucieux Ulysse qui enivra si bien ce rude gaillard de Polyphème. Ils le pressent tout simplement avec leurs pieds, et lorsque le presseur sort de la cuve, ses jambes nues semblent jusqu'au-dessus du genou enduites, éclaboussées de sang frais. Cela se pratique à ciel ouvert, dans la montagne, au milieu de l'antique vignoble, complanté d'amandiers et de noyers trois fois centenaires.

Souvent, quand je contemple ce spectacle, un rêve insolite, troublant, s'empare de mon âme. C'est que, dans ces mêmes montagnes, il y a de cela quatre, peut-être cinq mille ans, sous ce même ciel bleu si haut, sous ce même aimable soleil rouge, un peuple unanime célébrait la splendide fête de Bacchus, et à l'endroit où maintenant le ténorino nasillard de quelque baigneur poitrinaire gémit :

*Et sur ma tombe apporte-moi
Trois fois par jour des chrysanthèmes,*

à cet endroit retentissaient les cris follement joyeux, divinement ivres :

Évohé ! Évan ! Évohé !

Car à sept milles seulement de Balaklava surgissent, menaçants, sur la mer, les débris pointus, couleur rouge marron, du cap Fiolent, sur lequel jadis s'élevait le temple de la cruelle déesse, dont le culte exigeait des victimes humaines. Ah ! quel étrange, puissant et doux empire exercent sur notre imagination ces lieux dévastés, où jadis des êtres gais, allègres, libres, sages, de vrais animaux, ont mené une existence si joyeuse, si légère.

Mais on ne donne plus au vin nouveau le temps, non seulement de s'étendre, mais même de se reposer.

Et puis d'ailleurs on en récolte si peu, qu'il ne mérite pas de soins véritables. Il n'est pas depuis un mois dans le fût qu'on le met déjà en bouteilles pour le porter à la ville. Il fermente encore, il n'a pas eu le temps de « se reconnaître », pour employer l'expression caractéristique des vignerons, il est trouble, un peu sale, avec une faible teinte rosée ou pommée, mais se boit pourtant avec facilité, avec agrément. Il fleure le raisin fraîchement pressé et laisse aux dents un agacement acerbe, acidulé.

En revanche ses effets sont remarquables. Bu en grande quantité, le vin nouveau ne veut pas « se reconnaître », même dans l'estomac, et poursuit là le mystérieux travail de fermentation commencé dans le fût. Il oblige les gens à danser, à sauter, à bavarder sans retenue, à se rouler par terre, à essayer leur force, à soulever des poids invraisemblables, à s'embrasser, à pleurer, à rire, à raconter des blagues monstrueuses. Il a encore, ce vin, une propriété étonnante, qu'il partage avec l'eau-de-vie chinoise appelée

handjine. Si, au lendemain d'une beuverie, on avale dans la matinée un verre de simple eau froide, le vin nouveau se remet à fermenter, à pétiller dans l'estomac, dans le sang, et ses effets extravagants se renouvellent avec leur première force. C'est pour cela qu'on lui a donné le nom de « vin enragé ».

Les Balaklaviens, gens malins et de plus instruits par une expérience millénaire, remplacent le matin l'eau froide par ce même « vin enragé ». Et toute la population masculine sédentaire de Balaklava se balade deux semaines à la file, ivre, chancelante, mais placide et la chanson aux lèvres. Qui blâmera la conduite de ces braves pêcheurs ? Derrière eux ils ont l'ennuyeux été, avec les baigneurs criards, querelleurs, exigeants ; devant eux, le rude hiver, les vents furieux du nord-est, la pêche des bélougas à quinze, vingt milles de la côte, tantôt dans un brouillard impénétrable, tantôt dans la tempête, lorsque la mort est suspendue à chaque minute sur leur tête et que nul ne sait où les entraînent le vent, le courant, la houle.

Dans cette Balaklava conservatrice, on ne fait guère de visites, on se rencontre dans les cafés, les auberges et en plein air, hors de la ville, là où, plate et bigarrée, commence la

luxuriante vallée de Baïdar. Chacun est heureux de vanter son vin nouveau et s'il vient à manquer, on a tôt fait de dépêcher à la maison quelque gamin pour chercher une nouvelle provision. La femme se fâchera bien un peu, mais elle enverra tout de même deux ou trois quarterons de vin demi-transparent, d'un jaune ou d'un rose trouble.

Quand les réserves sont épuisées, ils s'en vont, où leurs pieds les entraînent, à la ferme voisine, au village, à la boutique du limonadier, au kilomètre 9 ou 10 sur la route de Balaklava. Ils s'assoient en cercle au milieu des piquantes balles de maïs, et le patron apporte du vin dans un grand seau émaillé, évasé du haut avec une anse de fer le long de laquelle se meut un manchon de bois. Le seau est plein jusqu'aux bords.

Ils boivent à la tasse, échangent — infailliblement tous ensemble — des souhaits courtois. L'un d'eux lève sa tasse et dit « *Stani-ïasso* » et les autres répondent « *Si-ïïaï* ».

Ils entonnent ensuite les chants habituels des pêcheurs russes méridionaux. De chansons grecques personne n'en connaît : peut-être sont-elles depuis longtemps oubliées, peut-être la paisible baie de Balaklava n'a-t-elle jamais prédisposé les gens à la mélodie. Ils chantent à

l'unisson de leurs terribles voix de pierre, de bois, de fer, dont chacune s'efforce de couvrir celle du voisin. Les visages s'empourprent, les bouches s'ouvrent toutes grandes, les veines se gonflent sur les fronts en sueur.

*Sur la mer l'écume bouillonne,
Frères, on va voir du changement,
Du changement, frères...
Le flot court après le flot,
Va faire sombrer mon bateau.
Il va sombrer, frères.
Le capitaine est sur la dunette,
Le vieux maître au passavant
Au passavant, frères...*

Ils inventent toujours de nouveaux prétextes pour une nouvelle beuverie. L'un d'eux, ces jours-ci, s'est acheté des bottes, d'affreuses bottes de pêcheur en cuir de cheval, pesant bien huit kilos chacune et montant jusqu'à la hanche. Comment se dispenser d'arroser pareille étrenne? De nouveau reparaît sur la scène le seau bleu émaillé, de nouveau ils entonnent leurs chansons pareilles aux mugissements de l'ouragan, l'hiver, en pleine mer.

Puis tout à coup, pris d'attendrissement, le

propriétaire des bottes s'exclame avec des larmes dans la voix :

— Camarades ! qu'ai-je besoin de ces bottes ? L'hiver est encore loin... Rien ne presse... Mieux vaut les boire.....

Ensuite les voilà qui fixent à un bout de fil une boulette de cire et la font descendre dans le trou rond, comme fait à l'outil, où gîte une tarentule. Ils taquinent l'insecte jusqu'à ce qu'il entre en fureur et s'accroche à la cire où ses pattes s'engluent. Alors d'un geste adroit, rapide, ils tirent l'animal dehors, sur l'herbe. Ils attrapent ainsi deux grosses tarentules et les affrontent au fond de quelque flacon brisé. Il n'est pas de spectacle plus palpitant que celui du combat qui s'engage entre ces deux araignées venimeuses, multiples, énormes. Les pattes arrachées volent au loin, un épais liquide blanc suinte en gouttes de leurs flasques troncs ovoïdes percés de coups. Les deux araignées se dressent sur leurs pattes de derrière, s'étreignent de leurs pattes de devant, s'efforcent de mordre leur adversaire aux yeux ou à la tête avec les petites cisailles de leurs mandibules. Et ce qui rend ce duel particulièrement angoissant, c'est qu'il doit se terminer par la mise à mort d'un des adversaires que l'autre vide en un clin d'œil

pour ne laisser sur le sol qu'une lamentable gaine ridée. Cependant les descendants des sanguinaires Lestrygons, couchés en étoile, à plat ventre, les mentons appuyés sur leurs paumes, observent le combat en silence, à moins toutefois qu'ils ne misent des enjeux. A combien d'années, mon Dieu, remonte cette horrible distraction, le plus cruel de tous les spectacles humains ?

Et puis, le soir, nous voici de nouveau au café. Sur le golfe voguent des canots portant des musiques tatars : tambourins et clarinette. Nasillard, monotone, infiniment triste, sanglote le motif asiatique, si peu compliqué et pourtant impossible à décrire. Comme un enragé le tambourin résonne et palpite. L'obscurité ne permet pas de voir les canots. Ce sont les vieux qui festoient, fidèles aux antiques usages. Par contre ici, au café, les lampes « Éclair » répandent la lumière, tandis que deux musiciens, un Italien sur l'accordéon, une Italienne sur la mandoline, jouent et chantent de leurs douces voix un peu enrouées :

O! Nino, Nino, Marianino!

Je reste là, étourdi par la fumée, les cris, les chants, le vin nouveau dont on me régale de

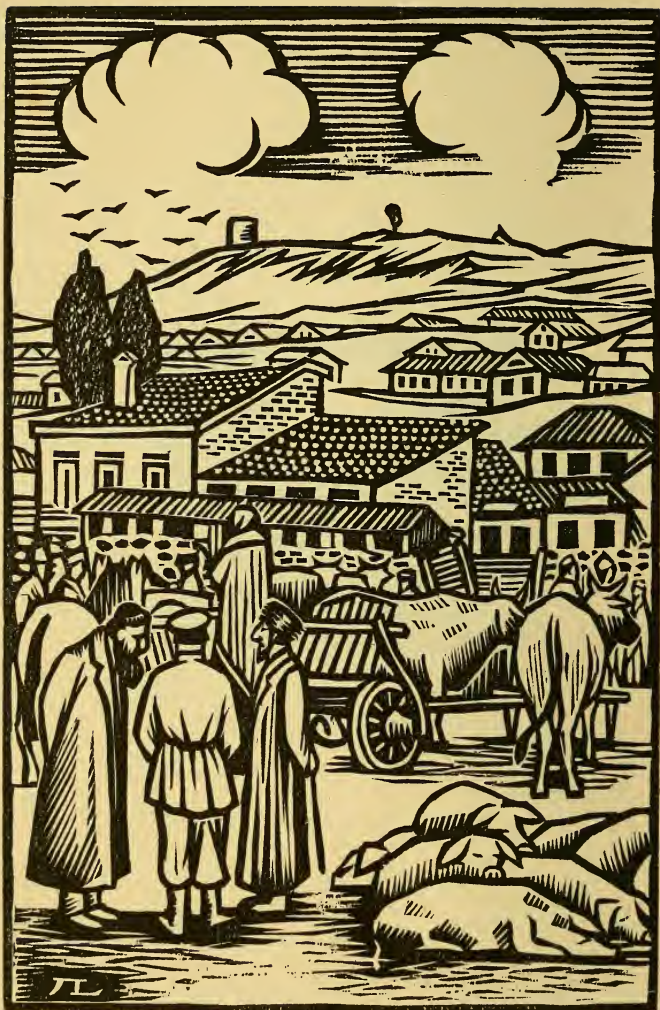
toutes parts. Ma tête brûlante paraît prête à se gonfler, à bourdonner, mais un tendre émoi berce mon cœur, de douces larmes perlent à mes yeux et je me prends à répéter mentalement les mots que, sous forme de tatouage, j'ai si souvent remarqués sur la poitrine et sur les bras des pêcheurs :

Dieu, protège le marin !





LA NOCE





I



LE n^{me} d'infanterie tient garnison en Podolie, dans un misérable chef-lieu de district. Un de ses quatre bataillons est détaché à tour de rôle à soixante verstes de là dans une localité juive à la frontière, que l'on chercherait en vain sur la carte : il y passe l'hiver, le printemps, jusqu'au moment d'aller au camp. Les capitaines changent chaque année avec le bataillon, mais les officiers subalternes sont presque inamovibles. Aucun inspecteur ne se

risquant dans ce trou, le sévère colonel y expédie la lie du régiment : joueurs, faiseurs d'esclandre, buveurs, incapables, fainéants, comme aussi les officiers qui ne savent pas danser, ou ceux à l'extérieur ingrat. Depuis bien des hivers les bataillons exilés sont commandés par le lieutenant-colonel Okiche, une vieille baderne, ivrogne et bavard, mais inoffensif.

On est aux vacances de Noël. Après maintes bourrasques le temps se maintient magnifique. Une neige fraîche, odorante, à peine entamée par les traîneaux, couvre les rues. Les journées ensoleillées ont un radieux éclat. La nuit, la pleine lune donne à la neige une teinte rose bleutée. Vers minuit il gèle un peu : alors, d'un bout à l'autre de la localité, on entend résonner les pas du veilleur.

Depuis trois jours les compagnies sont au repos. La plupart des officiers ont obtenu une permission pour la ville, d'autres ont filé en douceur. On s'amuse maintenant là-bas : au mess il y a bal et spectacle d'amateurs, bal masqué au cercle. Une troupe de passage joue alternativement des opérettes, des mélodrames, des comédies petites-russiennes. Les officiers mariés organisent à tour de rôle des sauteries, avec promenades en voiture, parties de cartes, soupers.

De tout le quatrième bataillon il ne reste que trois officiers : le capitaine Boutvilovitch, commandant la seizième compagnie, le valétudinaire lieutenant Stein, et l'adjutant Sliozkine.

Le soir tombe. L'adjutant est assis sur son lit, dos courbé, jambes croisées, guitare en main, une cigarette éteinte au coin de ses lèvres charnues. Une angoissante obscurité envahit la chambre, mais Sliozkine a la paresse d'appeler l'ordonnance pour qu'elle allume la lampe. Par la fenêtre on distingue de vagues branches noires chargées de neige, à travers lesquelles apparaissent au loin, tels des capuchons blancs, les toits des maisonnettes bleues ; plus loin encore, par delà le pont du chemin de fer, la bande étroite du couchant rougeois entre la blancheur de la neige et la noirceur du ciel.

Les fêtes avaient dérangé l'adjutant dans ses habitudes, imprégné son cerveau de leur mélancolie sereine et pensive. Ce matin-là il s'était contraint à dormir jusqu'à onze heures, en compensation des levers matinaux passés et futurs ; il avait dormi jusqu'à en avoir la tête lourde, la gorge desséchée, les paupières rouges et gonflées. Malgré tous ses efforts, il ne pouvait se rappeler un certain rêve, fait, lui semblait-il, pour la première fois.

Après le thé il enfila ses bottes vernies, s'en alla à l'aventure, les mains dans les poches. Il entra à l'église catholique, s'assit quelques instants dans l'édifice vide, spacieux, froid et sonore. L'orgue reproduisait longuement les mêmes trois notes basses, comme s'il n'arrivait pas à achever le final de la mélodie. Cinq ou six vieillards, une dizaine de vieilles, à l'air misérable, plongés dans leurs paroissiens, psalmodiaient à l'unisson un cantique interminable, dont le refrain : *Panna Maria, Panna Maria, Krolewa!* * provoquait le sourire dédaigneux de l'adjudant. Tout vocable étranger lui paraissait absurde, ridicule, prononcé par manière de plaisanterie, à l'instar des enfants de sept ans qui imaginent parfois de bizarres consonances. L'aménagement du sanctuaire — l'autel découvert avec ses rideaux de mousseline, la chaire en chêne sculpté, les bancs, l'orgue, les statues coloriées, le prêtre glabre, la sonnette, le confessionnal — tout cela ne lui inspirait aucun respect ; il avait l'impression de se trouver dans un vaste hangar en pierre. « Ils prient assis ! songeait-il avec dédain. Canailles ! »

Il méprisait tout ce qui ne rentrait pas dans le cercle de sa vie étroite, tout ce qu'il ne comprenait pas : l'art, la science, les lettres. Il méprisait

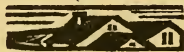
— bien qu'il n'en eût aucune idée — les grandes villes, davantage encore l'étranger, et tous les pékins irrévocablement. Il méprisait les lieutenants de réserve à l'instruction supérieure, la garde et l'état-major, les allogènes et leurs religions. Il méprisait la bonne éducation, la simple propreté même, la tempérance, la politesse, la chasteté. Sorti du séminaire avant la fin de ses études, et faute d'avoir pu obtenir une place de chantre dans une grande paroisse, il s'était engagé, pour péniblement parvenir au grade d'adjudant. Agé maintenant de vingt-six ans, c'était un grand gaillard, chauve, yeux bleus, visage bourgeonné, longues moustaches d'un blond clair.

De l'église il se rendit chez le lieutenant Stein, joua avec lui aux échecs, but de la *vodka*. Stein était tout défiguré par une maladie ancienne négligée. Les plaies cicatrisées avaient laissé des taches blanches luisantes, les récentes étaient recouvertes par les ronds noirs d'un emplâtre au mercure ; aucun des jeunes officiers n'était surpris ni choqué, lorsque le possesseur de ces ornements les désignait par des appellations mythologiques : baisers de Vénus, coup d'éperon de Mars, pantoufle de Diane, etc. Naguère, au sortir de l'École militaire, ce joli garçon, blond

et rose, étalait l'harmonieuse beauté d'un fils de famille adulé. Maintenant encore il se croyait bel homme : la destruction continue de son visage lui échappait, ainsi qu'à des époux épris les atteintes graduelles de la vieillesse l'un chez l'autre.

Stein se regardait à chaque instant dans la glace, arrangeait son emplâtre et chargeait d'imprécations le colonel, qui lui avait conseillé ces jours derniers de se soigner sérieusement ou de quitter le régiment. Stein voyait là une bassesse, une injustice. Tout le régiment était atteint de cette maladie. Était-ce sa faute si elle s'était portée au visage, et non aux jambes ou au cerveau, comme chez d'autres ? Quelle vile-
nie ! Chacun sait qu'à la période tertiaire il n'y a pas à craindre de contagion. Et il s'acquittait de son service aussi bien que n'importe qui.

Il s'étendit longuement là-dessus, avec des redites. Ensuite ce fut au tour de Sliozkine à se plaindre : sa solde était misérable, on l'appelait en jugement pour avoir brisé le tympan du soldat Gretchenka, depuis quatre ans il moisissait dans son grade, le capitaine Boutvilovitch lui cherchait chicane. Tout en causant ils cassaient la croûte : du lard grillé, transparent, arrosé de *vodka*.





II



deux heures l'adjudant regagna ses pénates. L'ordonnance lui apporta le dîner de la compagnie : une grasse soupe aux choux, fortement assaisonnée de laurier et de poivre rouge, et du millet dans une écuelle en bois. En

servant, il laissa tomber le pain : Sliozkine le frappa deux fois au visage. Fixant son maître de ses grands yeux ternes, le soldat s'efforçait de recevoir les coups sans broncher. Du sang coulait de son nez.

— Va te laver, butor ! hurla l'adjudant.

A dîner Sliozkine absorba force *vodka* et, déjà rassasié, se contraignit à manger, avec opiniâtreté, ne fût-ce que pour tuer ainsi le temps. Après le repas il se coucha avec la sensation d'avoir le ventre ballonné, empli jusqu'à la gorge de lourd sable mouillé. Il dormit jusqu'au crépuscule.

Maintenant encore il ressent un léger frisson, une vague courbature, à chaque instant il bâille convulsivement.

Il entonne une vieille chanson de séminaire, en s'accompagnant en sourdine de la guitare empruntée pour les fêtes à l'adjudant-major parti en permission.

*Le sage Aristote
Fameux philosophe,
Étant en ribote
Vendit sa culotte.*

Un morne ennui l'enveloppe. Aucune idée ne lui vient à l'esprit, il ne sait où aller, comment remplir le vide des heures. Il regrette ces fêtes passées sans profit, auxquelles succédera de nouveau le rebutant service.

Sliozkine n'aime pas la lecture. Tout ce qu'on écrit dans les livres est faux, la vie n'offre

jamais rien de pareil. L'amour, tel qu'on le dépeint, lui paraît un naïf et doucereux mensonge, digne des plus basses railleries. D'ailleurs il ne se rappelle rien de ce qu'il a essayé de lire, ni les titres ni le sujet ; il conserve tout au plus un vague souvenir de banaux récits militaires, de plates anecdotes sur les Arméniens et les Juifs. Dans ses loisirs il préfère relire le *Règlement sur le service en campagne* et les *Principes de l'enseignement du tir*.

« J'ai eu tort de me coucher après dîner — songe en bâillant Sliozkine. — Il aurait mieux valu aller faire un tour et me mettre au lit maintenant, le temps eût passé inaperçu. Mon Dieu, que les nuits sont longues ! Il fait bon à présent en ville, au mess. Le billard... les cartes... les lumières... On boit de la bière, il y a toujours quelqu'un pour vous inviter... Artchakovski raconte des anecdotes, imite les youpins... Ah ! si je faisais une visite », se dit l'adjudant qui bâille de nouveau en regardant la fenêtre encadrée de neige, la tête et les épaules secouées d'un frisson. Mais il n'y a personne à aller voir, il ne l'ignore pas. En fait de société — à part les officiers — il n'y a que le curé, les deux prêtres de l'église russe, le *stanovoï pristav*^{*}, et quelques employés des postes. Mais Sliozkine ne

fréquente aucun d'eux : il estime les fonctionnaires fort au-dessous de lui, et chez le *pristav* il a fait un esclandre l'année dernière à Pâques. A vrai dire il y a trois ans l'adjudant Oukhov l'avait persuadé de faire des visites aux popes et aux propriétaires des environs, mais cela tourna mal tout de suite. Ils arrivèrent dans une maison polonaise inconnue, recouverte de neige, et tombèrent droit au salon, où ils se mirent en devoir de retirer leurs bachlyks, en faisant des flaques autour d'eux. Puis ils allèrent se présenter successivement à chacun des assistants, en tendant d'énormes mains humides, bleues de froid. A la fin Oukhov toussota, loucha vers le piano, proféra :

— Nous allons surtout, savez-vous, là où il y a un piano...

Nouveau silence général et prolongé. Soudain Sliozkine, sans savoir pourquoi, lâcha :

— Moi, je suis névrosé ! — et se tut.

Alors le maître de céans, Polonais de race, haute taille, nez aquilin, épaisses moustaches grises, leur demanda avec une amabilité exagérée :

— Ces messieurs désirent sans doute prendre quelque chose ?

Il les mena chez son régisseur, gaillard trapu,

fort comme un taureau, au front étroit. Une demi-heure plus tard les deux adjudants ivres morts étaient ramenés avec sollicitude dans la voiture du propriétaire.

Pour Sliozkine c'est un supplice de se trouver en nombreuse compagnie et d'attendre en silence le moment de passer à table. Il est tout à fait incapable de comprendre comment les gens peuvent parler durant une heure entière, passer si facilement d'un sujet à l'autre. Si Sliozkine vient à parler, c'est seulement de lui : des obstacles à son avancement, du nouvel uniforme qu'il s'est commandé, des vilénies du capitaine à son égard ; encore ne tient-il cette conversation qu'en dégustant la *vodka*. Loin de le divertir, le rire d'autrui le dépite, il soupçonne toujours qu'on se moque de lui. Lui-même comprend que son silence morne et dédaigneux en société pèse aux assistants, leur porte sur les nerfs ; aussi, vu sa bizarre timidité, son amour-propre, la lâcheté intime cachée sous sa grossièreté extérieure, il se tient à l'écart, ne fait pas de visites, fréquente seulement deux ou trois officiers célibataires et buveurs.

*César, ce grand esprit,
Et le brave Pompée,
Et le brave Pompée,*

*Vendirent leur épée
Pour le même prix,
Pour le même prix.*

Dans le vestibule la porte claque, on entend le fracas d'une chute. L'ordonnance entre avec la lampe. La lumière lui fait détourner la tête et cligner des yeux.

— Tu as laissé tomber quelque chose ? interroge Sliozkine avec colère.

L'ordonnance effrayée rectifie la position.

— C'est le t**ı**bouret qui est tombé.

— Que faut-il ajouter ? rappelle l'adjudant menaçant.

— Pardon, Votre Noblesse... C'est le t**ı**bouret qui est tombé, Votre Noblesse.

Le visage de l'ordonnance exprime l'effroi bestial, l'attente d'une raclée. Par suite du coup reçu au dîner et de l'hémorragie, il a le nez bleu, enflé. Sliozkine le contemple avec une haine froide.

— Le t**ı**bouret ! fait-il d'une voix rauque en le contrefaisant. — Canaille ! Apporte le samovar, emplâtre !

Dans sa détresse il voudrait frapper le soldat par derrière, à la nuque, mais il a la paresse de se lever. Et il reprend sans aucun plaisir le même motif fastidieux :

*Vendirent leur épée
Pour le même prix.*

L'ordonnance apporte le samovar. L'adjudant boit le thé en suçant le sucre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans la théière que de l'eau tiède et claire. Il met alors le thé et le sucre sous clef, dit au soldat :

— Tu peux boire ce qui reste.

Pas de réponse.

— Goujat ! vocifère Sliozkine. Que faut-il dire ?

— Je remercie bien, Votre Noblesse ! — bredouille le soldat en aidant son maître à mettre son manteau.

— Tu as oublié ? Salaud ! Je te dresserai. Relève ce gant, manant !

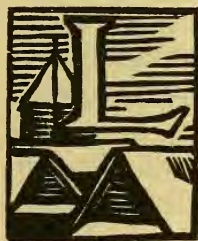
D'après son grade, il conviendrait de lui dire seulement : « Monsieur l'adjudant », mais il a enjoint une fois pour toutes à l'ordonnance de l'appeler « Votre Noblesse ». Et cet hommage qu'il se rend à lui-même cause à Sliozkine une satisfaction intime.







III



LE voilà dans la rue. Il fait un clair de lune superbe. Les chiens aboient derrière les haies sombres. Des grelots tintent au loin. On voit le factionnaire se promener sur le viaduc.

« Que pourrais-je bien faire ? » songe Sliozkine. Il se rappelle que trois ans auparavant le lieutenant Titkine, étant ivre, parvint par le gué jusqu'au poteau frontière sur lequel est écrit d'un côté : *Russie*, de l'autre *Oesterreich*, biffa à la craie, malgré les protestations de la sentinelle, l'inscription allemande, et mit par-dessus : *Russie*. Oui, c'était un coup de maître —

Sliozkine a un sourire de satisfaction. — D'un trait de plume il a conquis tout un État. Ça lui a valu vingt jours d'arrêts à Kiev. Un fameux lapin ! Le commandant de la division riait aux éclats. Ce ne serait pas mal non plus de se présenter à la compagnie, et de commander : « Aux armes ! Mes amis, votre adjudant a été insulté par les youpins, ces mêmes youpins qui ont crucifié le Christ et communient à Pâques avec le sang d'enfants chrétiens. Supporterez-vous, soldats russes, un pareil outrage à l'honneur de l'uniforme ? Suivez-moi ! Nous ne laisserons pas pierre sur pierre de la maudite *Kahal* juive ! »

« Ah ! — Sliozkine pousse un soupir de regret — si seulement il éclatait une émeute... suivie de répression... »

Il se dirige vers la grand'rue. Une foule compacte, avec des cris joyeux et des rires, s'avance à sa rencontre. « Encore ces coquins de Juifs », songe l'adjudant haineux. On entend les sons d'une musique discordante et les coups sourds d'un tambourin. Une sorte de dais oscille au-dessus de la foule, en se rapprochant peu à peu. En avant du cortège, serrés par les badauds, marchent les musiciens. La clarinette a pris si drôlement à la bouche le bec de l'instrument,

qu'il a l'air de le sucer, ses grosses joues se gonflent et s'affaissent alternativement, la tête est raide, mais les yeux regardent à gauche et à droite avec dignité. Le violoniste, une vraie perche, penchant de côté son cou maigre enveloppé d'une écharpe, serre le violon contre son menton et donne de grands coups d'archet. Le tambourin tient son instrument en l'air, danse, se démène, fait des grimaces grotesques aux spectateurs amusés.

L'adjudant s'arrête. Devant lui défilent rapidement, éclairés un instant par le réverbère, hommes et femmes, enfants et vieillards. Les jeunes femmes sont toutes jolies, rieuses, et souvent Sliozkine voit se tourner vers lui, au passage, un charmant visage aux dents éclatantes de blancheur, aux yeux rayonnants, comme si ce doux sourire de femme lui était personnellement destiné.

— Ah! et vous aussi, *panie*^{*}, êtes venu regarder la noce? — profère une voix familière.

C'est Drizner, un soumissionnaire qui fournit au bataillon la viande et le bois, petit vieux obèse, à la vue faible, mais très vif. Il sort de la foule, s'avance vers Sliozkine, le salue. Mais l'adjudant fait semblant de ne pas remarquer la

main tendue de Drizner. Pour un militaire qui peut bientôt monter en grade, c'est humiliant de serrer la main d'un Juif.

— Quel joyeux *chlioub*, n'est-ce pas ? dit le soumissionnaire un peu confus, mais enthousiaste. *Chlioub*, dans notre langue, ça veut dire une noce. Le jeune Friedmann — vous connaissez la boutique de mercerie et de vaisselle — épouse la seconde fille d'Epstein. Six cents roubles de dot ! Ma parole, six cents roubles comptant.

L'adjudant a une moue dédaigneuse. Six cents roubles ! Au régiment un officier jusqu'à vingt-huit ans ne peut se marier qu'en versant un cautionnement de cinq mille roubles. S'il en a envie, lui, Sliozkine, prendra dix mille roubles, une fois sous-lieutenant. Un officier est toujours bien accueilli.

Le cortège de la noce traverse la place, vient former auprès d'une maison un cercle qui se dessine en noir sur la neige bleuâtre. Sliozkine et le soumissionnaire suivent machinalement à une assez grande distance. — *Pan* serait peut-être curieux d'assister au *chlioub* ? — insinue Drizner qui examine l'adjudant à la dérobée.

La fierté lutte avec l'ennui dans l'âme de Sliozkine. Il demande, indécis :

— Est-ce possible ?

— Mais certainement. Vous leur ferez plaisir. Allons. Je vous conduirai.

— C'est gênant, je ne les connais pas... marmotte Sliozkine.

— Je vous en prie. Pas de cérémonies. Epstein est un parent de mon frère. Vous n'avez qu'à me suivre. Attendez-moi ici. J'entre pour une minute dans la maison et reviens à l'instant.

Peu après il sort de la foule en compagnie du père de la mariée, vieillard corpulent, teint vermeil, barbe grise, qui salue Sliozkine avec affabilité.

— Je vous en prie, monsieur l'officier. Vous ne sauriez croire le plaisir et l'honneur que vous nous faites. En pareil cas un hôte comme il faut est le bienvenu. Permettez-moi de prendre les devants.

Il fend obliquement la foule qu'il interpelle dans sa langue, tout en souriant parfois de loin avec des gestes engageants à l'adresse de Sliozkine.

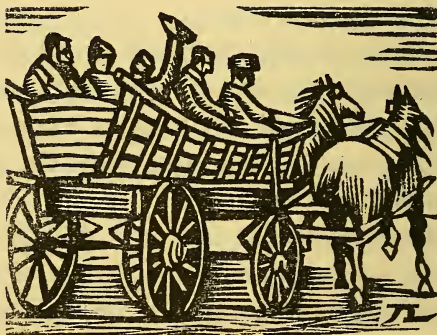
Drizner, enchanté d'aller à la noce en compagnie d'un personnage aussi en vue que l'adjudant, presque un officier, tire Sliozkine par la manche, lui chuchote à l'oreille :

— Est-ce que *pan* a de l'argent ?

Sliozkine fronce le sourcil.

— Il faut payer pour entrer ?

— Oh, *panie*, il ne s'agit pas de cela. Mais, savez-vous, on vous offrira du vin sur un plateau... Puis il y a les musiciens... et autre chose encore. Voici trois roubles, vous permettez ? Nous compterons ensuite. Je vous donne à dessein de la monnaie. Que faire, si nous avons un usage aussi absurde ? Passez devant, *panie*.





IV



LE bal avait lieu dans un grand hangar vide — ancien dépôt d'œufs destinés à l'exportation — que partageait une cloison. Des bancs le long des murs peints en bleu à la chaux, quelques chaises et une table dans

le vestibule pour les musiciens, au fond une dizaine de tables alignées pour le souper constituaient tout le mobilier. La terre nue était soigneusement nivelée. Des lampes brûlaient aux murs. Il faisait très chaud, les vitres sombres suintaient.

Drizner courut aux musiciens, chuchota quel-

ques mots. Leur chef se leva, la flûte en main, cria : « Cha ! » Les musiciens s'apprêtèrent, attentifs au signal. « Eins, zwei, drei ! » — commanda-t-il. Et, portant la flûte à sa bouche, il remua simultanément la tête et la flûte. La musique attaqua une polka primitive. Après quelques accords les musiciens, déposant leurs instruments, entonnèrent en chœur le même motif, avec de fausses notes, comme eux seuls en sont capables :

PAN *Sliozkine est un bon PAN*
Qui n'oublie pas les musiciens.

— Eh bien, donnez-leur quelque chose, *panie*, — chuchota Drizner, avec un coup d'œil rusé.

— Combien ? fit Sliozkine, maussade.

— Cinquante... ou trente kopeks... Combien vous voudrez.

L'adjudant aligna généreusement trois pièces de dix kopeks.

Les invités, déjà nombreux, ne cessaient d'arriver. Les hôtes de marque étaient accueillis en musique comme Sliozkine. Il vint entre autres un personnage que celui-ci connaissait de vue, l'employé des postes Mitkévitich, habitué de

toutes les noces, sauteries, soirées des environs, adorant la danse et le flirt. Il portait un bonnet d'astrakan roux posé de guingois, un raglan à col de chien, un pince-nez noir.

Après avoir écouté la musique en son honneur, il remit un rouble au chef et aborda aussitôt l'adjutant.

— Comme il n'y a que nous ici en fait de gens cultivés, permettez-moi de me présenter : Ivan Maximovitch Mitkévitch, fonctionnaire des postes.

Magnanime, Sliozkine lui tendit la main.

— Nous nous mettrons ensemble au souper, poursuivit Mitkévitch.

— Ah ! Il y aura un souper ?

— Comment donc ! Et quel souper ! Un poisson farci, le *fisch*, comme ils disent, une oie rôtie à la graisse. Oh ! ce sera quelque chose de *chpécial* !

La musique se mit à jouer des valses. Aucun ordre ne présidait aux danses. Chaque invité faisait exécuter par les musiciens ce qui lui plaisait, en payant vingt kopeks pour une simple valse, trente pour un quadrille, et conviait gracieusement ses amis à y prendre part. Parfois plusieurs personnes se cotisaient.

— Regardez, *panie*, fit Drizner, là-bas dans

l'encoignure se tient la mariée. Approchez-vous et dites-lui : *Mazeltof*.

— Comment ?

— *Ma-zel-tof*. Faites comme je vous dis.

— Pourquoi donc ?

— Fiez-vous à moi. C'est le plus gracieux compliment chez nous autres Juifs. Dites seulement : *mazeltof*. Vous verrez le plaisir que ça lui fera.

Tenant son sabre de la main gauche, l'adjudant se faufila parmi les spectateurs vers la mariée. Elle était charmante dans sa robe blanche, les cheveux d'un roux doré, les joues veloutées, une légère rougeur le long de ses noirs sourcils.

— *Mazeltof*, dit l'adjudant d'une voix de basse en joignant les talons.

— *Mazeltof, mazeltof*, chuchotèrent ceux qui les entouraient avec des sourires approbateurs et une surprise amicale. Elle se leva, rougissante, s'épanouit dans un sourire, répondit les yeux baissés :

— *Mazeltof*.

Quelques minutes plus tard, elle rechercha l'adjudant dans la foule, lui présenta sur un plateau des biscuits et du cognac dans un gobelet d'argent.

— Je vous en prie, dit-elle, gracieuse.

Sliozkine but, fit claquer sa langue. Le cognac était extrêmement fort et aromatique.

— Mettez quelque chose sur le plateau, chuchota derrière lui Drizner. C'est l'usage.

L'adjudant déposa vingt kopeks.

— Je vous remercie, dit doucement la mariée avec un radieux regard. « C'est dégoûtant, songeait l'adjudant avec dédain : inviter les gens et les faire payer ! » Bien que décidé à ne pas rendre à Drizner ses trois roubles, il regrettait l'argent.

Onze heures sonnèrent. Dans l'autre pièce, réservée au souper, on s'était mis aussi à danser, mais seulement des gens âgés. Les trois musiciens qui précédaient la noce — la clarinette, le violon, le tambourin — jouaient la *maioufès*, vieille danse nuptiale juive. De respectables matrones, engoncées dans des robes de soie blanches et jaunes qui montaient jusqu'à la nuque, laissant à découvert les oreilles écarquillées, de sérieux commerçants à barbe grise, formaient un cercle et accompagnaient le motif entraînant, en battant des mains en cadence. Deux hommes mûrs dansaient au milieu. Les mains à l'aisselle, la paume en dehors, le pouce et l'index réunis en forme de craquelin, bombant

leur bedaine, ils évoluaient prudemment, avec une gravité comique et affectée, s'avançaient l'un vers l'autre puis reculaient comme perplexes. Leurs grimaces outrées, leurs allures maniérées rappelaient vaguement les chats cheminant sur la glace. La jeunesse massée par derrière riait de tout son cœur, mais sans l'ombre de raillerie. « Quelle indécence ! » se dit l'adjudant.

A minuit on mit le couvert. On servit, comme l'avait prédit Mitkévitch, un brochet farci, une oie rôtie, grasse, vermeille, avec une sauce aux pruneaux et aux raisins secs. Sliozkine, qui arrosait chaque bouchée de forte eau-de-vie, se trouva complètement ivre vers la fin du souper. Il éructait et roulait, hébété, des yeux troubles, humides, d'une méchanceté concentrée. Un petit vieillard grisonnant, aux yeux caresants couleur tabac, enclin à philosopher, lui disait, en se penchant par-dessus la table : — Un homme instruit comme vous le comprend : il n'y a qu'un Dieu pour tous. Pourquoi se quereller, si Dieu est unique ? Les religions diffèrent ; mais Dieu est unique.

— Votre Dieu est un singe ! fit soudain Sliozkine avec un morne sérieux.

Le bonhomme, ne sachant comment se tirer

d'embarras, eut un petit rire complaisant, feignit de n'avoir pas entendu le propos de l'ivrogne.

— Hé, hé... nous avons la même Bible... Moïse, Abraham, le roi David... C'est pareil chez nous et chez vous.

— Va-t'en au diable... Pourquoi avez-vous crucifié le Christ? s'écria l'adjudant.

Le vieillard se tut, effrayé, ses paupières battirent.

Une rage aveugle affluait au cerveau de Sliozkine. Il était sourdement agacé de cette gaieté étrangère, cordiale, harmonieuse, cette gaieté presque enfantine à laquelle seuls les Juifs savent se livrer dans leurs fêtes. Un instinct envieux et hostile lui révélait une armature séculaire, consacrée par l'usage et la religion, odieuse à sa nature détraquée et mesquine de pope raté. La beauté éclatante des femmes juives, inaccessible et incompréhensible pour lui, l'irritait, ainsi que l'attitude indépendante des hommes — eux qu'il voyait d'habitude humbles et obséquieux, dans la rue, aux marchés, dans les boutiques. A mesure que l'ivresse le gagnait, ses narines se gonflaient, il serrait les dents, les poings.

Après qu'on eut desservi, un individu grimpa sur la table et entonna d'un ton traînard un chant en yddisch. Ensuite Epstein, beau vieillard

au teint enluminé par la bonne chère, déposa un vase et un chandelier d'argent à sept branches. On applaudit autour de lui. Le même personnage chanta de nouveau. Alors le père du marié étala quelques objets en argent ainsi qu'une liasse de billets de banque. Tous les convives l'imitèrent, en commençant par les plus proches parents et les invités de marque. Ainsi se constituait la dot des jeunes mariés. Un alerte adolescent enregistrait les cadeaux dans un carnet.

Sliozkine se fraya un passage, toucha l'épaule du jeune homme, demanda d'une voix rauque, en désignant la table :

— Quelle cochonnerie est-ce encore ?

Il maintenait avec peine son équilibre, oscillait des pointes aux talons ; tantôt il bombait le ventre, tantôt penchait tout le buste. Ses paupières alourdies dissimulaient à moitié des yeux troubles.

On se tut un instant, tous se tournèrent avec inquiétude vers Sliozkine. Ce silence gênant eut le don de l'exaspérer. Il vit rouge, une bouffée de chaleur lui monta à la tête, brouilla tous les objets devant lui.

— Vous ouvrez boutique ? Hein ? Maudits Juifs ! Pourquoi avez-vous crucifié Notre Seigneur Jésus-Christ ? Attendez, canailles, prenez

patience, nous vous apprendrons à célébrer la pâque avec du sang chrétien. Maintenant ce n'est pas le duvet de vos édredons, c'est vos tripes que nous éparpillerons. Tas de vampires ! Vous avez sucé tout le sang de la Russie ! Vous l'avez vendue !

— Comment osez-vous parler ainsi ? cria par derrière une jeune voix mal assurée.

— On vous reçoit dans une maison étrangère, et vous faites du scandale.

— Un bel officier, vraiment ! appuya un autre.

Le fonctionnaire des postes le tira par la manche.

— Monsieur Sliozkine... Au nom du ciel... je vous en supplie... Laissez donc ; ça ne vaut pas la peine de se faire du mauvais sang.

— Fiche-moi la paix... avorton ! hurla Sliozkine. Je te casserai la gueule !

Il voulut assener un coup de poing, mais Mitkévitich l'esquiva, et l'adjutant faillit s'étaler, emporté par son élan.

— Vous dites ? De quoi ? Judas ! Je vais appeler une escouade qui vous mettra en pièces. Je vous assommerai ! vociféra-t-il soudain et, dégainant, il donna un coup de sabre sur la table.

Les femmes poussèrent des cris, se précipitèrent dans la pièce voisine. Mais alors le soumissionnaire Drizner se pendit au bras de Sliozkine, en murmurant d'humbles supplications, tandis que le loueur de voitures Ioska Chapiro, doué d'une force peu commune, le ceinturait par derrière. L'adjudant se débattit, déchira son uniforme et sa chemise. Quelqu'un lui enleva son sabre et le brisa ; un autre lui arracha ses épaulettes.

Il avait déjà perdu connaissance lorsque le capitaine Boutvilovitch — réveillé en sursaut — se présenta en compagnie de deux soldats et le fit ramener chez lui. Après l'avoir déshabillé, l'ordonnance le contempla longtemps avec un visage convulsé de haine accumulée, sans pourtant oser frapper.

Le lendemain, après une verte semonce de son capitaine (effrayé, lui aussi, de sa responsabilité), Sliozkine courut trouver Epstein, Friedmann, Drizner, Mitkévitich, les supplia de garder le silence sur ce qui s'était passé. Il dut s'humilier beaucoup avant de recouvrer les épaulettes et les tronçons du sabre, — ces symboles de l'honneur militaire.

Ensuite il se terra chez lui jusqu'au soir, craignant de regarder en face même son

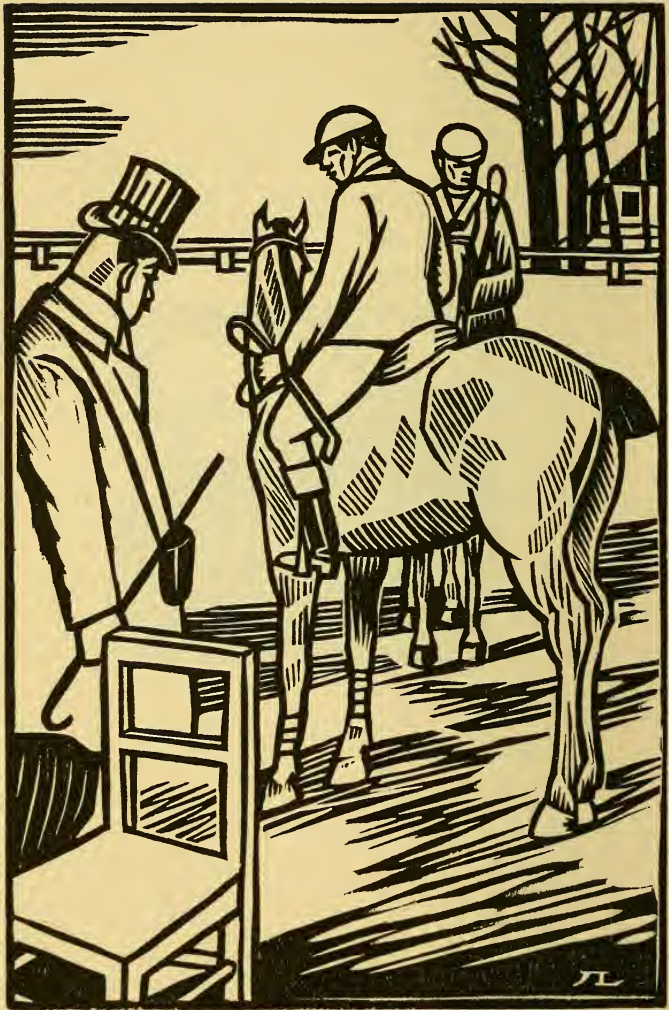
ordonnance. Tard dans la nuit, la tête encore lourde, déprimé par la peur et l'humiliation subie, il pria devant l'image de Notre-Dame de Tchernigov, suspendue à son chevet par un ruban rose, se signa avec ferveur, pleura en remuant tout attendri sa tête penchée de côté.

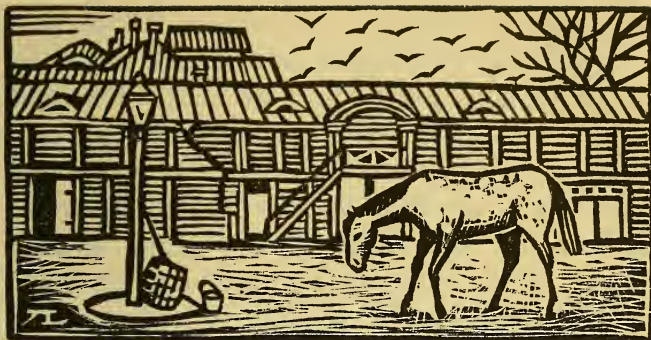




A very faint, light-colored illustration serves as a background for the page. It depicts a figure, possibly a woman, standing in a landscape. The figure is positioned on the right side of the frame, facing left. The background shows some architectural or natural structures, but they are too light to be clearly defined. The overall tone of the illustration is pale and blends into the page's color.

ÉMERAUDE





I



MERAUDE, beau, jeune trotteur de type américain, d'une robe grise régulière entre l'acier et l'argent, s'éveilla comme de coutume, dans son box, vers minuit. A gauche, à droite, en face, de l'autre côté du couloir, les chevaux, à petits coups rythmés, fréquents, tous en mesure eût-on dit, mâchaient leur foin, le faisaient savoureusement craquer sous leurs dents, s'ébrouaient par intervalles pour chasser la poussière. Dans un coin, sur un tas

de paille, ronflait le palefrenier de service.

Émeraude savait, par l'alternance des jours et par les sons particuliers du ronflement, que c'était Vassili, un jeune gars détesté des chevaux, parce qu'il fumait à l'écurie un tabac puant, entraît souvent dans les box en état d'ivresse, donnait des bourrades de son genou dans le ventre, levait les poings en plein dans les yeux, tirait brutalement sur le licol, gourmandait les chevaux de sa voix de basse forcée, éraillée, menaçante.

Émeraude s'approcha des barreaux de clôture. En face de lui, porte à porte, se tenait dans sa stalle Coquette, jeune pouliche morelle, pas encore formée. Dans l'obscurité son corps demeurait invisible, mais chaque fois que, délaissant le foin, elle tournait la tête en arrière, son grand œil s'éclairait, pour quelques secondes, d'une jolie petite flamme violette. Émeraude élargit ses naseaux délicats, huma l'air à longs traits, flaira l'odeur à peine distincte, mais forte, troublante, hennit brièvement. La pouliche tourna le col, répondit par un petit hennissement tremblant, caressant, enjoué.

Aussitôt, à sa droite, Émeraude entendit une respiration jalouse, courroucée, celle d'Oniéguine, cheval brun, vieux et rétif, qui, de loin en

loin, disputait encore les prix, dans les courses d'attelage. Séparés par une légère cloison, les deux chevaux ne pouvaient se voir entre eux, mais en appuyant son chanfrein au côté droit de la grille, Émeraude perçut nettement l'exhalaison chaude de foin remâché qui provenait des naseaux haletants d'Oniéguine. Quelque temps, dans l'obscurité, les deux rivaux, col tendu, oreilles collées aux tempes, se flairèrent. Puis subitement, tous deux ensemble tapèrent du sabot, poussèrent un cri de fureur.

— Attends un peu, canaille ! — cria d'une voix endormie le palefrenier, répétant sa menace coutumière.

D'un bond les chevaux quittèrent la grille, se mirent sur leurs gardes. Depuis longtemps ils ne pouvaient se souffrir, et comme, trois jours auparavant, on avait placé dans leur écurie la gracieuse pouliche morelle, — dérogation aux usages motivée par le manque de place et la bousculade des courses — il ne se passait pas de jour où ne s'élevât entre eux quelque grosse querelle. A l'écurie, à l'hippodrome, à l'abreuvoir, ils se provoquaient au combat. Toutefois Émeraude éprouvait une certaine crainte devant ce grand cheval, si plein d'assurance, devant son âpre odeur de bête méchante, son jabot saillant

comme celui des chameaux, son œil sombre enfoncé dans l'orbite, surtout devant sa rude carcasse qui semblait de pierre, trempée qu'elle était par les ans, les courses répétées, les anciennes batailles.

Feignant de croire qu'il ne s'était rien passé tout à l'heure, Émeraude, avec une assurance affectée, se retourna, plongea la tête dans le râtelier, fouilla le foin de ses lèvres tendres, mobiles, élastiques. Il commença par mordiller capricieusement quelques brins d'herbe, mais bientôt le goût de l'aliment ruminé qui lui venait à la bouche l'entraîna : il s'attela pour de bon à la pâture. Cependant de lentes pensées indifférentes lui passaient par la tête, s'enchaînaient les unes aux autres par des souvenirs de formes, de sons, d'odeurs, disparaissaient pour l'éternité dans le sombre abîme qui bordait, en avant, en arrière, la minute actuelle.

« Foin », pensa-t-il, et il se rappela le palefrenier chef, Nazaire, qui, vers le soir, distribuait le foin.

Un bon vieux, ce Nazaire ; il exhale toujours une bonne odeur de pain noir, mêlée à un imperceptible relent d'eau-de-vie ; nulle hâte, nulle brusquerie dans ses mouvements ; quand il est de service, l'avoine et le foin semblent avoir

meilleur goût ; tandis qu'il panse un cheval, on prend plaisir à l'écouter causer à mi-voix, bougonner, faire d'affectueuses réprimandes. Mais il lui manque ce je ne sais quoi, qui fait l'homme de cheval, et, à l'essai, on sent bien, à travers les guides, que ses mains ne sont ni assurées, ni précises.

Vassili n'a pas non plus cette maîtrise ; il a beau crier, bousculer, les chevaux, connaissant sa couardise, ne le craignent point. Et puis il ne sait pas conduire, il vous tiraille, il s'agite en vain. Le troisième palefrenier, le Borgne, meilleur que ces deux-là, mais cruel, impatient, n'aime pas les animaux ; ses mains n'ont pas de souplesse, on les croirait de bois. Quant au quatrième, Andriachka, ce gamin joue avec les chevaux, comme un poulain à la mamelle ; à la dérobee, il vous embrasse sur la lèvre supérieure, entre les naseaux, sensation qui n'a rien de particulièrement agréable.

Par contre, le grand maigre, voûté, à la face glabre, aux lunettes d'or, on pourrait le prendre pour quelque cheval extraordinaire, sage, fort, intrépide. Jamais il ne se fâche, jamais il ne frappe du fouet, jamais il ne profère une menace ; cependant quand il est assis sur le sulky, quelle joie, quelle fierté, quelle crainte

charmante on éprouve à obéir au moindre signe de ses doigts puissants, intelligents ! Lui seul sait amener Émeraude à ce ravissant état d'harmonie, où toutes les forces du corps se tendent dans la rapidité de la course...

Aussitôt, Émeraude vit en imagination le court chemin conduisant au champ de courses, le sable de l'hippodrome, la tribune, les chevaux, l'herbe verte, la piste jaune. Il se rappela tout à coup le trois ans bai qui, les jours précédents, s'était foulé la jambe à l'entraînement, essaya lui-même en pensée de boiter un peu.

Une poignée de foin se distinguait par une saveur particulière, délicieuse. Longuement Émeraude la remâcha et, quand il l'eut avalée il sentit encore quelque temps en sa bouche l'arome délicat, parfumé des fleurs fanées, de l'herbe sèche. Un souvenir lointain, confus, traversa la pensée du cheval. Ainsi, pour certains fumeurs, une bouffée de cigarette aspirée par hasard dans la rue ressuscite, pendant une fugace minute, tel corridor à demi obscur, tapissé de tentures anciennes, avec une bougie solitaire sur un buffet, ou bien quelque voyage nocturne, dans une langoureuse somnolence, au son rythmé des grelots, ou encore un bois bleuâtre tout proche, la neige qui aveugle

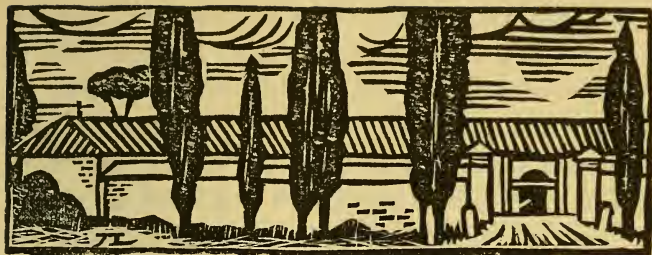
les yeux, le tapage des rabatteurs en marche, l'impatience passionnée qui fait trembler les genoux. L'espace d'un clin d'œil vous sentez passer en votre âme l'émotion vague, caressante, mélancolique, de troublantes sensations oubliées et qui, de nouveau, vous échappent.

Entre temps la lucarne sombre, au-dessus du râtelier, qu'on ne distinguait pas jusqu'alors, commença à se colorer de gris, à se détacher sur l'ombre. Les chevaux mâchonnaient plus paresseusement, exhalaient, l'un après l'autre, des soupirs pesants et doux. Dans la cour, un coq poussa son cri familier, vigilant, aigu comme le son du clairon. Et, longtemps, à l'entour, d'autres coqs se renvoyèrent leur appel.

La tête enfouie au râtelier, Émeraude s'efforçait de garder en sa bouche, de ranimer le goût étrange, qui avait éveillé en lui cet écho ténu, presque physique, d'une incompréhensible réminiscence. Impuissant à lui rendre la vie, insensiblement il s'endormit.







II



OMME il avait le corps et les jambes irréprochables, de formes accomplies, Émeraude dormait toujours debout, dans un imperceptible balancement. Parfois un frisson muait pour quelques secondes son ferme

sommeil en une légère, subtile somnolence, mais les courts instants de somme étaient si profonds que pendant ce temps tous ses muscles, ses nerfs, sa peau, se reposaient, se rafraîchissaient.

A pointe d'aube, il vit en songe un matinal crépuscule de printemps, une prairie basse

embaumée d'aromes. Sous les feux de l'aurore, l'herbe drue, au vert éclatant, féerique, où la rosée étincelle en petits feux tremblotants, se teinte de rose tendre. Dans l'air léger, toutes les senteurs possibles se propagent avec une étonnante subtilité. A travers la fraîcheur du matin on perçoit l'odeur de la fumée, qui déroule ses volutes bleues, transparentes, au-dessus des cheminées du village ; chaque fleur exhale son parfum particulier ; derrière la haie, sur la route humide, sillonnée d'ornières, c'est une confusion d'odeurs sans nombre : cela sent l'homme, le goudron, le crottin, la poussière ; le troupeau qui passe fleure le lait fraîchement traité, les perches de la palissade embaument la résine de pin.

Émeraude, petit poulain de sept mois, à la crinière fraîchement tondue, galope sans but à travers champs, en ruant et en penchant la tête. Tout son corps paraît aérien ; on dirait qu'il n'en sent pas le poids. Les blanches marguerites odorantes courent sous ses pieds, loin, toujours plus loin derrière lui. Il fonce à perdre haleine droit au soleil. L'herbe humide lui fouette les pâturons, les canons, les refroidit, les rembrunit. Ah ! ce ciel bleu, cette herbe verte, ce soleil d'or, cet air merveilleux, et l'enivrant enthousiasme.

siasme de la jeunesse, de la force, de la course éperdue !

Mais soudain il s'entend appeler par un hennissement bref, inquiet, caressant, si familier qu'il le reconnaît toujours, de loin, entre mille autres sons. Il s'arrête au milieu de sa course folle, dresse la tête ; ses fines oreilles s'agitent, sa courte queue, bien fournie, s'écarte en balai ; puis il répond d'un long cri modulé, qui fait tressaillir son corps élégant, grêle, haut perché, et s'élançe enfin vers sa mère.

Celle-ci, vieille jument paisible, toute en os, relève la tête de dessus l'herbe mouillée, flaire avec une rapide attention le petit poulain et se remet aussitôt à brouter, comme si elle se hâtait à quelque tâche urgente. Le poulain incline sa souple encolure sous le ventre de la mère, redresse de côté la tête, fouille des lèvres entre les jambes de derrière, trouve le tétin chaud, élastique, rempli d'un lait sucré, aigrelet, qui lui gicle dans la bouche en minces filets tout chauds, et s'attarde longuement à boire. Mais la poulinière, retirant sa croupe, fait mine de le vouloir mordre à l'aine...

Cependant, à l'écurie, le jour était venu. Un vieux bouc barbu, puant, qui vivait là parmi les

chevaux, s'approcha de la porte fermée intérieurement par une barre de bois et se mit à bêler en regardant en arrière vers le palefrenier. Vassili, pieds nus, grattant sa tête ébouriffée, s'en alla lui ouvrir. Il faisait une matinée d'automne, fraîche, bleue, robuste. Le rectangle régulier de la porte ouverte s'embua aussitôt d'une vapeur chaude, qui s'échappait de l'écurie. Un arôme de givre, de feuilles tombées, s'épandit sur les stalles.

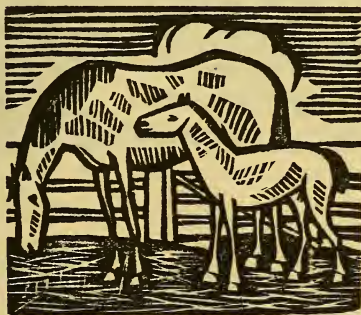
Les chevaux savaient qu'on allait venir verser l'avoine, et, d'impatience, geignaient sourdement, le nez aux grilles. L'avidé, capricieux Oniéguine frappait du sabot sur le plancher de bois, mordillait, par mauvaise habitude, le bord déchiqueté de la mangeoire, que protégeait une bande de fer, s'étirait le cou, avalait l'air, éructait. Émeraude se grattait la tête à la grille.

Les autres palefreniers arrivèrent, se mirent à distribuer dans les stalles l'avoine, contenue dans des mesures en tôle. Tandis que Nazaire répandait dans la mangeoire d'Émeraude la lourde avoine murmurante, le cheval, avide de nourriture, s'agitait, passait tantôt par-dessus l'épaule, tantôt entre les mains du vieillard ses naseaux chauds, palpitants. Le palefrenier, à qui plaisait cette impatience du doux animal,

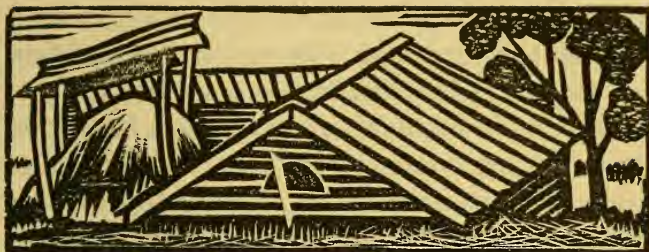
faisait exprès de ne pas se hâter, barrait la mangeoire de ses coudes, marmonnait avec une débonnaire rudesse :

— Eh bien, eh bien, espèce de glouton... Là, là, tu as le temps... Attends un peu... Essaie de me bourrer encore avec ta tête. Tu verras comme je t'en donnerai tout à l'heure.

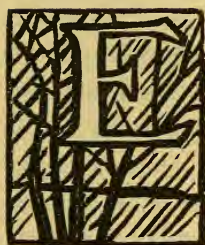
Par la lucarne, au-dessus des râteliers, pénétrait de biais un joyeux prisme de lumière solaire, au sein duquel tourbillonnaient des milliers de grains dorés de poussière, coupés par l'ombre allongée de la traverse.







III



EMERAUDE avait à peine achevé de manger son avoine qu'on vint le chercher pour la promenade. Il faisait plus chaud, la terre s'était légèrement amollie, mais les murs de l'écurie étaient encore blancs de givre.

Les tas de fumier, qu'on venait seulement d'enlever, dégageaient une vapeur épaisse ; les moineaux grouillaient sur le crottin, piaillant avec animation et paraissant se quereller entre eux. Émeraude courba le cou sous la porte, franchit avec précaution le seuil, prit plaisir à

aspirer l'air piquant, se secoua de l'encolure, puis de tout le corps, s'ébroua à grand bruit. « A vos souhaits », dit sérieusement Nazaire.

Émeraude ne tenait plus en place. Il avait le désir des mouvements violents, du chatouillement de l'air dans les yeux, les naseaux, des battements chauds du cœur, de la respiration profonde. Attaché à la barre, il hennissait, gambadait des jambes de derrière, courbait de côté le cou, coulait de son grand œil à fleur de tête, au blanc sillonné de petites veines rouges, des regards en arrière vers la pouliche morelle.

S'essoufflant à l'effort de son geste, Nazaire leva bien haut par-dessus la tête, un seau d'eau, qu'il répandit sur l'échine du cheval, du garrot à la queue. Cette sensation, alerte, agréable, bien connue d'Émeraude, le saisit pourtant par sa brusquerie. Nazaire apporta encore de l'eau, lui en cingla les côtes, la poitrine, les jambes, la croupe sous le tronçon de la queue. Et à chaque fois, il passait sa main calleuse, en l'appliquant avec force, dans le sens du poil, pour faire égoutter l'eau. D'un coup d'œil en arrière, Émeraude aperçut sa croupe élevée, un peu inclinée vers le bas, qui, devenue tout à coup plus foncée, brillait au soleil.

C'était jour de course. Émeraude le devinait

à la hâte nerveuse avec laquelle les palefreniers s'affairaient autour des chevaux : à quelques-uns d'entre eux qui, par suite de leurs formes ramassées, avaient l'habitude de se couper avec leurs fers, on bouclait sur les paturons des guêtres de cuir ; à d'autres on entourait les jambes de bandelettes en toile depuis le boulet jusqu'au genou, ou bien on leur attachait sous le poitrail, entre les jambes de devant, de larges plastrons garnis de peau de mouton. On sortait des remises les légers sulkys à deux roues, au siège élevé ; leurs rayons de métal étincelaient gaiement en tournant, les jantes rouges, les brancards rouges, larges, recourbés, luisaient sous le vernis neuf.

Émeraude était déjà tout à fait sec, pansé à la brosse, essuyé au chiffon de laine, quand arriva le jockey chef, un Anglais de haute taille, maigre, un peu voûté, à longs bras, également respecté, redouté des hommes et des chevaux. Il avait le visage rasé, rosé, hâlé, les lèvres fermes, minces, un peu tordues, d'un dessin ironique. Il portait des lunettes d'or, au travers desquelles ses yeux bleu clair regardaient avec fermeté, tranquillité, obstination. Il surveillait le pansage, ses longues jambes écartées dans les hautes bottes, ses mains enfoncées dans les poches du

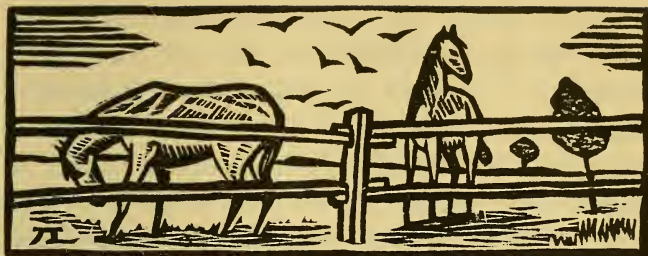
pantalon, et mâchonnait un cigare tantôt d'un coin de la bouche, tantôt de l'autre. Vêtu d'une vareuse grise à col de fourrure, coiffé d'une casquette noire à bords étroits, à longue visière carrée, il laissait parfois tomber d'un ton saccadé, négligent, de brèves observations ; les palefreniers, les aides tournaient la tête vers lui, tandis que les chevaux tendaient l'oreille dans sa direction.

Il surveillait particulièrement la façon dont était attelé Émeraude, examinait tout le corps du cheval, du garrot aux sabots. Sentant sur lui ce regard exact, attentif, Émeraude levait fièrement la tête, tournait à demi son cou flexible, dressait toutes droites ses fines oreilles transparentes. Le jockey essaya lui-même la solidité de la sangle, en passant le doigt entre celle-ci et le ventre. Ensuite on caparaçonna les chevaux de housses grises à lisérés rouges, avec des ronds rouges autour des yeux, des initiales rouges près des jambes de derrière. Deux palefreniers, Nazaire et le Borgne, prenant Émeraude chacun d'un côté par la bride, le menèrent vers l'hippodrome distant de trois cents mètres au plus — le long de la route coutumière entre deux rangées de hautes bâtisses espacées.

Sur le paddock on promenait à la main les chevaux déjà nombreux en leur faisant suivre à tous la même direction, inverse à la marche des aiguilles d'une montre, celle même qu'ils tiennent sur la piste de course. A l'intérieur du cercle, on menait les chevaux d'entraînement, petits, forts de jambes, la queue taillée court. Émeraude reconnut aussitôt le cheval blanc qui galopait toujours à son côté ; en signe de reconnaissance, les deux chevaux poussèrent un hennissement faible, caressant.







IV



LA cloche retentit sur l'hippodrome. Les palefreniers débarassèrent Émeraude de sa housse. L'Anglais, clignant des yeux sous ses lunettes à cause du soleil, montrant ses longues dents jaunes, chevalines, bou-

tonnant en route ses gants, s'approcha, la cravache sous le bras. Un des palefreniers retroussa la queue d'Émeraude, cette queue si bien fournie qui lui descendait jusqu'aux paturons, et la disposa avec précaution sur le siège du sulky, de façon que l'extrémité plus claire retombât.

Sous le poids du corps, les souples brancards fléchirent. Émeraude, lançant un regard en arrière, aperçut le jockey assis presque à bloc derrière sa croupe, les jambes étendues, allongées sur les brancards. Sans se hâter, le jockey prit les guides et jeta un cri bref aux palefreniers qui, d'un mouvement unique, retirèrent leurs mains. Réjoui de la course prochaine, Émeraude voulut bondir, mais retenu par des bras robustes, il ne put que se dresser un peu sur ses jambes de derrière, secouer l'encolure, franchir au petit trot le portail de l'hippodrome.

Le long d'une palissade se déroulait en ellipse une large piste d'un kilomètre couverte d'un sable jaune, humide, ferme, élastique. Les empreintes nettes des sabots, les traces unies, droites, laissées par le caoutchouc des bandages la sillonnaient.

Tout contre s'étendait la tribune, haut édifice de bois, mesurant deux cents longueurs de chevaux, où du sol à la toiture soutenue par de fines colonnes, s'entassait une foule noire agitée, bruisante. A un léger mouvement, presque imperceptible, des guides, Émeraude comprit qu'il lui était permis de forcer un peu l'allure ; en signe de reconnaissance il s'ébroua.

Il marchait d'un trot égal, de large envergure, sans déplacer presque l'échine, le col tendu en avant, légèrement tourné vers le brancard de gauche, la tête dressée droit devant lui. Par suite des battues rares, bien qu'extraordinairement allongées de son trot, son allure, à distance, ne donnait pas l'impression de la rapidité ; le trotteur semblait arpenter sans hâte la piste de ses jambes de devant droites comme un compas, effleurer à peine le sol de la pointe du sabot. C'était le véritable dressage américain, consistant à faciliter au cheval la respiration, à réduire au dernier degré la résistance de l'air ; tous mouvements inutiles à la course, toutes dépenses improductives de force en sont éliminés ; la beauté extérieure des formes est sacrifiée à la légèreté, à la sécheresse, à la respiration profonde, à l'énergie de l'allure ; le cheval est ainsi transformé en une impeccable machine vivante.

On profita d'un entr'acte entre deux courses pour entraîner les chevaux, pratique destinée à préparer la respiration des trotteurs. Ils étaient nombreux à courir, les uns sur la piste extérieure, dans la même direction qu'Émeraude, les autres sur la piste intérieure, en sens contraire. Un solide trotteur, à tête blanche, gris

pommelé de noir, de pure race orlof, à l'encolure courte, ramassée, à la queue en trompette, tout semblable à quelque cheval de foire, dépassa Émeraude. Dans sa course il secouait son large poitrail, chargé de graisse, tout foncé sous la sueur, agitait les plis humides de ses aines, déjetait de côté ses jambes de devant, en saillie hors de la ligne des genoux ; à chaque battue sa rate hoquetait bruyamment.

Émeraude fut ensuite rejoint par une longue jument métis, à la robe noire, à la sombre cri-nière rare, admirablement entraînée, elle aussi, d'après la méthode américaine. Son poil court, soigné, brillait, miroitait au mouvement des muscles sous la peau. Tandis que les jockeys échangeaient quelques paroles, les deux chevaux marchèrent un moment côte à côte. Émeraude flairait la jument, s'apprêtait, tout en courant, à folâtrer ; mais l'Anglais ne le permit pas : il se soumit.

Un énorme cheval moreau enveloppé de bandellettes, de genouillères, d'aisselières, se précipita à plein trot à leur rencontre. Son brancard gauche dépassait le droit de trente centimètres ; à travers l'anneau fixé sur sa tête passait la courroie de la martingale d'acier, qui maîtrisait cruellement par en haut et par les côtés son

chanfrein nerveux. Simultanément Émeraude et la jument lui lancèrent un regard : tous deux aussitôt apprécièrent en lui un trotteur d'une puissance, d'une vitesse, d'une endurance extraordinaires, mais d'un caractère têtue, méchant, orgueilleux, susceptible. Derrière le cheval morreau, passa en vitesse un étalon gris clair, élégant de formes, mais petit à faire rire. A distance on eût pu croire qu'il courait à une allure invraisemblable, tant il frappait fréquemment le sol de ses sabots, tant haut il les déjetait hors de la ligne des genoux, tant son encolure cambrée, coiffée d'une jolie tête minuscule, prenait une expression appliquée, affairée. Émeraude se contenta de lui décocher un regard dédaigneux, de tourner dans sa direction une de ses oreilles.

L'autre jockey termina l'entretien, poussa un bref, bruyant éclat de rire, semblable à un hennissement, et lança à plein trot sa jument, qui, sans le moindre effort, dans un calme parfait, comme si la rapidité de sa course n'eût en rien dépendu d'elle, s'élança, déploya avec aisance son échine lisse, brillante, le long de laquelle passait, à peine visible, une petite courroie sombre.

Mais aussitôt Émeraude et elle furent rejoints, rapidement dépassés par un trotteur, d'un roux

flamboyant, à large tache blanche sur le chanfrein. Il galopait à grands bonds allongés, fréquents, tantôt s'étirait, se plaquait contre le sol, tantôt joignait presque en l'air son membre postérieur à l'antérieur, tandis que le jockey rejetait tout le corps en arrière, se couchait sur le siège, s'accrochait aux guides tendues. Émeraude s'énerva, se lança de côté, mais l'Anglais, insensiblement, retint les guides, et ses mains si souples, si sensibles à chaque mouvement du cheval, devinrent tout à coup rigides comme le fer. Auprès de la tribune, le cheval roux, qui avait eu le temps de franchir encore un tour de piste, dépassa de nouveau Émeraude. Il galopait toujours, mais son corps se couvrait d'écume, ses yeux s'injectaient de sang, sa respiration s'enrouait. De toutes ses forces, le jockey, penché en avant, le frappait à coups de cravache le long de l'échine. Enfin les palefreniers réussirent à lui barrer la route, à le saisir par la bride, près de la bouche. On l'entraîna hors de l'hippodrome, tout trempé de sueur, tremblant, maigri en une minute.

Émeraude fit encore à plein trot un demi-tour de piste, tourna sur le sentier, qui coupait par le travers le champ de courses, franchit le portail, rentra dans le paddock.



V



A cloche sonna plusieurs fois sur l'hippodrome. Devant le portail ouvert, à longs intervalles, passaient comme l'éclair les trotteurs en course; le public, aux tribunes, se mettait subitement à crier, à applaudir.

Émeraude, en ligne avec d'autres trotteurs, marchait à pas rapides, auprès de Nazaire, balançait sa tête pendante, remuait ses oreilles coiffées de manchons en toile. Après l'exercice le sang courait, joyeux et chaud, dans ses veines; sa respiration devenait toujours plus profonde,

plus libre, à mesure que se reposait, se rafraîchissait son corps ; dans tous ses muscles se faisait sentir le désir impatient de courir encore.

Une demi-heure, environ, passa. Un nouveau coup de cloche retentit. Le jockey s'assit sur le sulky, sans mettre de gants, cette fois. Il avait des mains blanches, larges, des mains magiques qui inspiraient à Émeraude l'attachement, la crainte.

L'Anglais amena sans hâte le sulky sur l'hippodrome, qu'abandonnaient successivement les chevaux après avoir terminé l'exercice. Seuls demeuraient sur la piste Émeraude et cet énorme cheval moréau qui s'était rencontré avec lui à l'essai. Du haut en bas les tribunes étaient noires d'une foule dense, masse sombre où les visages, les mains innombrables mettaient des taches claires, gaies, désordonnées ; les ombrelles et les chapeaux des dames jetaient des notes bariolées, les feuillets blancs des programmes se balançaient, légers comme l'air. Émeraude augmenta progressivement son allure, fila le long des tribunes, sentit qu'un millier d'yeux l'accompagnaient sans relâche : il comprenait clairement que ces yeux attendaient de lui des mouvements rapides, un emploi complet de ses forces, de puissantes

pulsations de son cœur, — et cette intuition communiquait à ses muscles une heureuse légèreté, une coquette tension. Son ami le petit cheval blanc, monté par un lad, galopait à foulées raccourcies, auprès de lui, à droite.

D'un trot égal, mesuré, le corps à peine incliné à gauche, Émeraude décrivit un tournant très raide, approcha du poteau à disque rouge. Sur l'hippodrome un bref coup de cloche retentit.

Presque imperceptiblement l'Anglais se redressa sur son siège, tandis que ses mains se faisaient plus fermes. « Marche à présent, mais ménage tes forces » — comprit Émeraude qui, en signe d'intelligence, tourna en arrière pour une seconde ses fines oreilles sensibles. Le petit cheval blanc galopait en mesure à ses côtés; Émeraude sentit sur lui, à hauteur du garrot, son haleine fraîche, rythmée.

Le poteau rouge est dépassé, encore un tournant raide, la piste se redresse; la seconde tribune se dessine à distance, sombre, bigarrée sous la foule bruissante, puis grandit rapidement à chaque battue. « Force, autorise le jockey, encore, encore ! » Émeraude s'échauffe un peu et veut, d'un coup, bander toutes ses forces à la course. « Le puis-je? pense-t-il. — Non, c'est

encore trop tôt, ne t'agite pas », répondent, en le calmant, les mains magiques. « Tout à l'heure. »

Les deux chevaux franchissent les poteaux de course à la même seconde, mais aux deux extrémités opposées du diamètre qui va d'une tribune à l'autre. La légère résistance du fil tendu raide et sa brusque rupture obligent, pour un clin d'œil, Émeraude à dresser les oreilles, mais il a tôt fait de l'oublier, absorbé qu'il est par son attention au langage des mains magiques. « Attends encore un peu ! Pas d'excitation inutile », ordonne le jockey. La sombre, mouvante tribune passe. Quelques dizaines de mètres encore et tous quatre — Émeraude, le petit cheval blanc, l'Anglais, le lad, qui, dressé sur ses étriers courts, se couche sur la crinière, — se confondent en un seul corps, compact, entraîné d'un mouvement rapide, animé d'une volonté unique, d'une même beauté de mouvements puissants, d'un même rythme, vibrant comme une musique. Ta-ta ta-ta ! martèlent en mesure les sabots d'Émeraude. Tra-ta, tra-ta, lui répond, en écho bref, le lad. Encore un tournant et la seconde tribune accourt vers eux à rapide allure. « Je vais forcer encore ? » interroge Émeraude. — « Oui, va ! répondent les mains, mais du calme. »

La seconde tribune passe en vitesse, disparaît dans les cris du public. Émeraude, distrait, s'échauffe, échappe à la sensation des guides, perd pour une seconde la cadence commune, fait quatre bonds capricieux sur la jambe droite. Mais tout aussitôt les guides se raidissent, lui arrachent la bouche, lui tordent l'encolure vers le sol, lui tournent la tête à droite. Il lui devient à présent malaisé de galoper sur le pied droit. Émeraude s'irrite, ne veut pas changer de pied, mais le jockey saisit le moment, met avec un calme impérieux le cheval au trot. Émeraude rentre de nouveau dans la cadence, les mains redeviennent amicalement douces. Émeraude, qui a conscience de sa faute, veut doubler son trot. « Non, non, c'est encore trop tôt, observe, avec bonhomie, le jockey. Nous avons le temps de réparer cela. Ce n'est rien. »

Ils franchissent ainsi en parfait accord et sans à-coups encore un tour et demi. Mais le cheval moreau est, lui aussi, aujourd'hui, en parfaite condition. Tandis qu'Émeraude se désunissait, il a eu le temps de le lâcher de six longueurs ; mais à présent Émeraude regagne le terrain perdu : à l'avant-dernier poteau il se trouve être de trois secondes et quart en avance... « Maintenant, je te permets. Vas-y », ordonne le

jockey. Émeraude couche les oreilles, lance en arrière un unique, rapide coup d'œil. Le visage de l'Anglais est tout enflammé d'une expression tranchante, résolue, tendue vers le but; ses lèvres rasées se crispent en une grimace d'impatience, découvrant ses grandes dents jaunes, fortement serrées. « Donne tout ce que tu peux ! » commandent les guides entre les mains haut levées. — « Encore, encore ! » Et soudain l'Anglais, d'une forte voix vibrante, pousse un cri qui va s'élevant comme le son de la sirène :

— O-hé-hé-hé-hey !

— Là, là, là, là, crie le petit lad d'un ton perçant, sonore, qui épouse la cadence de la course.

Maintenant le sentiment de la cadence atteint sa plus haute tension, se tient comme suspendu à un cheveu ténu, toujours prêt à se rompre. Ta-ta-ta ! martèlent régulièrement sur le sol les sabots d'Émeraude. Trra-trra-trra ! se fait entendre en avant le galop du petit cheval blanc qui entraîne Émeraude à sa suite. A la cadence du trot les souples brancards fléchissent, à la cadence du galop le lad, presque couché sur l'encolure du cheval, s'élève, s'abaisse sur sa selle.

L'air, se ruant à la rencontre, siffle aux oreilles,

chatouille les naseaux, d'où s'échappent de longs, fréquents jets de vapeur. La peau devient brûlante, la respiration plus difficile, Émeraude parcourt le dernier tournant, en s'inclinant de tout le corps à l'intérieur de la piste. La tribune grandit peu à peu, semble vivante, laisse échapper le mugissement d'un millier de voix qui effrayent, émeuvent, réjouissent Émeraude. Au bout de la puissance de son trot, il veut se mettre à galoper, mais les mains étonnantes supplient, ordonnent, apaisent. « Cher petit, ne galope pas ! Surtout ne galope pas !... Là, là, c'est ça, c'est ça. » Émeraude vole comme une flèche le long du poteau, rompt le fil de contrôle sans même s'en apercevoir. Des cris, des rires, des applaudissements dévalent en cascade des tribunes. Les feuillets blancs des programmes, les ombrelles, les cannes, les chapeaux tourbillonnent, miroitent parmi les visages et les mains qui s'agitent. L'Anglais, avec douceur, abandonne les guides. « C'est fini. Merci, ami ! » exprime ce mouvement pour Émeraude qui, contenant avec peine la force acquise de la course, se met au pas. A ce moment le cheval moreau ne fait seulement qu'approcher de son poteau, du côté opposé, — de sept secondes en retard.

L'Anglais, soulevant avec peine ses jambes

engourdies, saute pesamment à bas de son sulky, enlève le siège de velours, se dirige avec lui vers les balances. Les palefreniers accourus couvrent d'une housse l'échine d'Émeraude, et l'emmènent, suivis du murmure de la foule, des sons de la cloche tintant au pavillon des juges. Une écume légère, jaunâtre, s'égoutte de la bouche du cheval sur le sol, sur les mains des palefreniers.

Quelques minutes après, Émeraude, qu'on a déjà dételé, est amené de nouveau au pied des tribunes. Un homme de haute taille vêtu d'un long pardessus et d'un chapeau neuf miroitant, qui visite souvent Émeraude à l'écurie, lui flatte l'encolure, lui présente sur la paume un morceau de sucre.

L'Anglais se tient là aussi parmi la foule ; il sourit, grimace, découvre ses longues dents. On enlève la housse du dos d'Émeraude, on le campe devant une caisse montée sur un trépied, couverte d'une étoffe noire, sous laquelle se dissimule, occupé on ne sait à quoi, un monsieur vêtu de gris.

Mais les spectateurs se ruent hors des tribunes en une masse sombre qui s'égaille. Ils cernent de toutes parts le cheval, crient, agitent les bras, penchent l'un vers l'autre leurs visages

empourprés, aux yeux étincelants. Ils sont mécontents de quelque chose, désignent les pieds, la tête, les flancs d'Émeraude, lui ébouriffent le poil sur le côté gauche de la croupe à l'endroit où s'étale la marque, glapissent tous ensemble : « Cheval truqué, trotteur falsifié, supercherie, canaillerie, rendez l'argent ! » Émeraude s'inquiète, secoue les oreilles. « Qu'ont-ils donc ? pense-t-il, surpris. J'ai pourtant fait une bien belle course ! » Instantanément la figure de l'Anglais frappe ses regards. Toujours si calme d'habitude, ferme, légèrement moqueuse, la colère maintenant l'enflamme. Puis tout à coup d'une voix haute, gutturale, l'Anglais crie quelque chose, fait un geste rapide du bras ; le bruit sec d'un soufflet déchire le tapage général.







VI



N ramena Émeraude à l'écurie ; trois heures après on lui donna l'avoine, et le soir, quand on le fit boire auprès du puits, il vit, derrière le mur s'élever le grand disque jaune de la lune qui lui inspirait une sombre terreur.

Alors commencèrent des jours tristes.

Plus d'exercices, plus d'entraînement, plus de courses ; mais journallement on l'emmenait dans la cour : des inconnus, en grand nombre, l'examinaient, le tâtaient de toutes les manières, lui plongeaient les doigts dans la bouche, lui raclaient le poil à la pierre ponce, sans cesser de s'invectiver entre eux.

Certain soir, tard, on le fit sortir de l'écurie, on le mena longtemps par de longues rues pavées, désertes, bordées de maisons aux fenêtres éclairées. Ensuite ce fut la gare, le wagon sombre tout secoué, la fatigue, les jambes qui tremblent d'un trajet si prolongé, le sifflet des locomotives, le tintamarre des rails, l'odeur suffocante de la fumée, la triste lumière du falot brûlant. A une station on le débarqua ; longtemps, longtemps, on le conduisit par un chemin inconnu, au milieu de vastes champs dénudés par l'automne, pour l'amener enfin dans une écurie, où on l'enferma à part, loin des autres chevaux.

D'abord il se rappelait les courses, son Anglais, Vassili, Nazaire, Oniéguine, et les voyait souvent en songe ; mais avec le temps il oublia tout cela. On le dérobaît évidemment à quelqu'un ; tout son jeune, admirable corps languissait, se morfondait, se dégradait dans l'inaction. Constamment il survenait des figures nouvelles qui, de nouveau, piétinaient autour d'Émeraude, le tâtaient, le tiraillaient, s'injuriaient avec colère.

Parfois, d'aventure, Émeraude apercevait à travers la porte ouverte d'autres chevaux passant et courant en liberté ; alors il criait

vers eux son indignation, ses plaintes. Mais aussitôt on fermait la porte, et, de nouveau, le temps traînait dans la solitude, l'ennui.

Le chef, dans cette écurie, était un homme toujours endormi, aux petits yeux noirs, aux fines moustaches noires, sur un visage gras. Bien qu'il parût indifférent au sort d'Émeraude, celui-ci éprouvait à son égard une inexplicable terreur.

Or, un beau jour, de grand matin, alors que tous les palefreniers dormaient, cet homme entra doucement, sans le moindre bruit, s'approcha d'Émeraude sur la pointe du pied, lui versa lui-même l'avoine dans la mangeoire et se retira. Émeraude s'étonna un peu de la chose, puis docile, se mit à manger. L'avoine était sucrée, légèrement amère, âcre au goût. « C'est étrange, — pensa Émeraude, — jamais je n'ai goûté à pareille avoine. »

Et tout à coup il ressentit une légère douleur au ventre. Elle cessa, pour revenir plus forte qu'auparavant, augmenta de minute en minute, devint intolérable. Émeraude gémit sourdement. Des roues de feu tournoyèrent devant ses yeux, une faiblesse subite lui mit tout le corps en sueur, ses jambes tremblèrent, fléchirent, il se sentit tout mou, s'effondra sur le sol. Il essaya

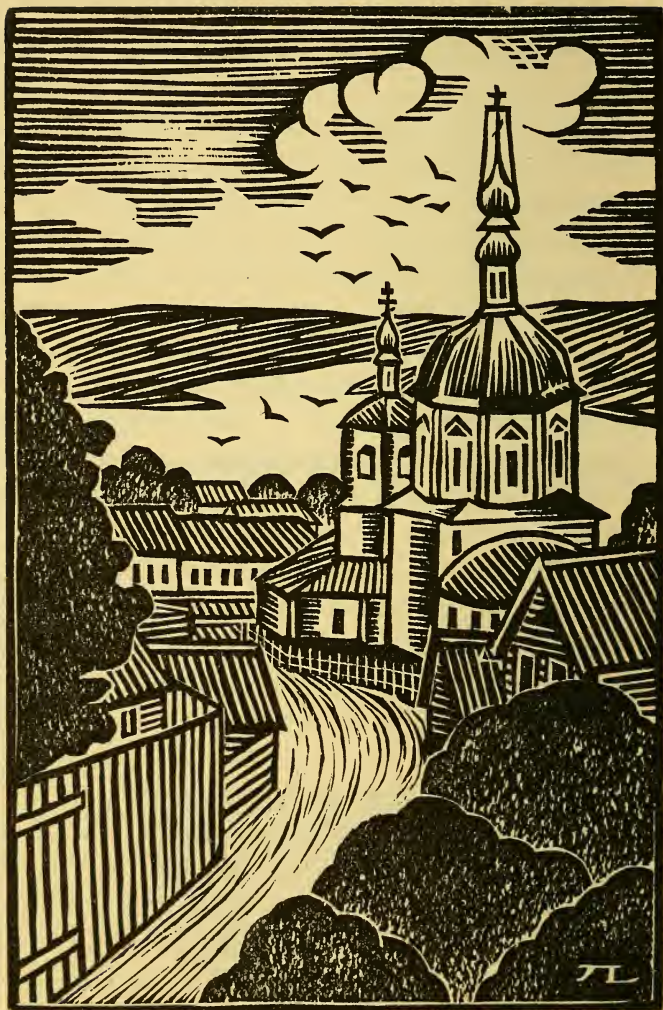
encore de se relever, ne put se dresser que sur ses jambes de devant, retomba de nouveau sur le flanc. Un tintonnement se mit à tourbillonner dans sa tête ; l'Anglais passait, découvrait ses longues dents chevalines, Oniéguine courait devant lui, dressait son jabot de chameau, hennissait avec bruit. Une force entraînait Émeraude, dans une course impétueuse, sans merci, vers un abîme ténébreux, glacé. Il ne pouvait déjà plus se mouvoir.

Des crampes lui crispèrent les jambes, le cou, lui tordirent l'échine. Tout le cuir du cheval, secoué d'un tremblement menu, rapide, se couvrit d'une écume à l'odeur âcre et forte.

La lumière jaune, tremblante, du falot lui brûla une seconde les yeux, s'éteignit en même temps que sa vue. Son oreille perçut encore un brutal juron, mais il ne sentit plus qu'on heurtait son flanc du talon. Ensuite tout disparut — pour toujours.



COMMENT JE DEVINS ACTEUR





ETTE histoire triste et amusante, plutôt triste qu'amusante, me fut contée naguère par un de mes amis, qui en avait vu, comme on dit, de toutes les couleurs, mais n'avait nullement perdu, sous le fouet du sort, ni sa bonté

de cœur ni sa lucidité d'esprit. Seule l'histoire en question eut sur lui une bizarre répercussion : il cessa pour toujours de fréquenter les théâtres, et ne s'y laisse plus jamais entraîner, si instamment qu'on puisse l'en prier.

Je tâcherai de vous redire le récit de mon

ami, mais je crains bien de ne pas réussir à en conserver la forme simple, sans apprêt, la douce et triste ironie.

I



Hi bien, voilà. Représentez-vous une vilaine petite ville de la Russie méridionale. Au beau milieu, une espèce d'énorme trou où les paysans des environs, dans la boue jusqu'à la ceinture, vendent, à charretées pleines, pommes de terre et concombres : c'est le *Bazar*. Sur un des côtés de cette place : l'église et, bien entendu, la rue de l'Église ; sur un autre, le Jardin de Ville ; sur le troisième, les *Rangées*, lourde bâtisse de style Nicolas I^{er}, dont le plâtre jaune s'effrite, dont le toit et les corniches servent de perchoirs à des nuées de pigeons ; sur le quatrième côté enfin, s'ouvre la Grande-Rue avec la succursale de je ne sais plus quelle banque, le bureau de poste, une étude de notaire, une boutique de coiffeur : « Théodore, de Moscou. » Un régiment d'infanterie tenait garnison dans un faubourg, un régiment de dragons dans le

centre. Un théâtre d'été s'élevait au Jardin de Ville. Et c'était tout.

Il faut ajouter d'ailleurs que la ville elle-même, sa mairie, son école professionnelle, son jardin public, son théâtre et jusqu'au pavé de sa Grande-Rue, tout cela n'existait que grâce aux largesses d'un millionnaire du cru, le célèbre raffineur Kharitonienko.

II



COMMENT je tombai dans cette ville, c'est une bien longue histoire. Je vous la résumerai en quelques mots. Je devais rencontrer là un mien ami, un franc et véritable ami, — Dieu ait son âme ! — mais dont la femme, comme toutes les femmes de nos *véritables* amis, ne pouvait pas me souffrir. Nous possédions chacun quelques milliers de roubles, produit d'un travail acharné : il avait pendant de nombreuses années cumulé les fonctions de pédagogue et d'agent d'assurances, et moi j'avais été, un an durant, favorisé aux cartes par la fortune. Un beau jour on nous signala une

spéculation très avantageuse sur les moutons du Midi ; nous résolûmes de risquer notre capital. Je partis le premier ; mon ami devait me rejoindre au bout de deux ou trois jours. Meticuleux comme un Allemand et connaissant depuis longtemps mon étourderie, il s'était chargé de garder notre pécule — d'ailleurs enveloppé en deux paquets à part.

Ici commence la série de mes mésaventures. Au buffet de Kharkov, tandis que j'avalais une tranche d'esturgeon sauce mayonnaise, un filou me déroba mon portefeuille. J'arrive à S... — la petite ville en question — avec quelques roubles dans mon porte-monnaie et une valise anglaise en cuir fauve, d'aspect imposant, de contenu fort modeste. Je descends à l'hôtel — Hôtel de Pétersbourg, s'entend — et me mets à envoyer télégramme sur télégramme. Silence de mort ! Oui, c'est bien le mot, un silence de mort, parce que — caprice étrange du sort — à l'heure même où l'on me volait mon portefeuille, mon ami et associé mourait subitement dans un fiacre, emporté par une embolie. Tous ses effets, tout son argent furent mis sous scellés ; et, pour je ne sais quelle stupide raison, la police fit traîner l'affaire pendant six semaines. J'ignore si l'inconsolable veuve savait son mari dépositaire

de mon argent ; en tout cas elle reçut tous mes télégrammes, tous sans exception, et s'entêta dans un silence obstiné, — vengeance de femme mesquine, stupide, jalouse. Au reste ces télégrammes me rendirent par la suite un grand service. Après la levée des scellés, l'avoué de la veuve les découvrit par hasard, sermonna sa cliente et prit sur lui de m'envoyer cinq cents roubles. Aussi bien n'étaient-ce pas des télégrammes, mais de furieuses lamentations, de tragiques vociférations en vingt ou trente mots.

III



INSI donc me voici depuis dix jours à l'Hôtel de Pétersbourg. Mes vociférations ont complètement épuisé mon porte-monnaie. Mon logeur, Petit-Russien hirsute, lugubre, à facies d'assassin, ne croit plus un seul mot de mes assertions. J'ai beau les appuyer de lettres et de documents, il détourne la tête dans un reniflement de mépris.

Enfin, un beau matin, il ne me resta plus en

poche qu'une misérable pièce de vingt kopeks * toute rongée de vert-de-gris. Ce matin-là, l'hôtelier me déclara grossièrement qu'il en avait assez de m'héberger gratis, qu'il allait porter plainte à M. le Commissaire. Je compris à son ton qu'il était décidé à tout.

Je sortis de l'hôtel, vagabondai toute la journée par la ville. Je me rappelle être entré chez un expéditeur, dans d'autres bureaux encore, pour demander un emploi. Bien entendu on me refusait d'emblée. Parfois je m'asseyais sur l'un des bancs verts disposés le long du trottoir de la Grande-Rue entre de hauts peupliers pyramidaux.

La faim me donnait des vertiges, des nausées. Cependant l'idée du suicide ne me vint pas une seconde à l'esprit. Que de fois, au cours de mon existence mouvementée, m'étais-je trouvé dans une situation désespérée ! Et chaque fois, au bout d'un an, d'un mois, de dix minutes même, tout changeait soudain, la vie recommençait à couler belle et joyeuse... Ce jour-là aussi, en rôdant dans cette ville accablée de chaleur et d'ennui, je me disais simplement à moi-même : « Eh bien ! cher Pavel Andréiévitich, nous voilà dans de beaux draps ! »

J'avais faim. Pourtant un pressentiment obscur

me faisait garder mes vingt kopeks. Le crépuscule tombait, lorsque j'aperçus sur une palissade une affiche rouge. Je m'approchai machinalement et lus qu'on donnait ce soir-là au Jardin de Ville : *Uriel Acosta*, tragédie de Gützkow*, avec le concours de... Suivaient les noms des acteurs.

Deux d'entre eux étaient imprimés en grosses lettres noires : Mme Androssova, des théâtres de Saint-Pétersbourg, et M. Lara-Larski, du théâtre de Kharkov. Venaient ensuite en caractères moins grands : Mmes Vologodskaïa, Medviédéva, Strounina-Dolskaïa, MM. Timoféiev-Soumskoï, Akimenko, Samoïlenko, Niéloubov-Olguine, Doukhovskoï. Enfin, en tout petits caractères : Pétrov, Serguéiev, Sidorov, Grigoriev, Nicolaïev, etc. Régisseur : M. Samoïlenko. Directeur-administrateur : M. Valérianov.

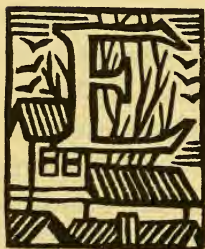
Une inspiration subite, désespérée, m'illumina tout à coup. Je traversai la rue, me précipitai chez le coiffeur Théodore « de Moscou », où, pour mes derniers vingt kopeks, je me fis couper la barbiche et les moustaches. Grand Dieu ! Quelle figure maussade, funèbre me regardait maintenant dans la glace ! Je n'en croyais pas mes yeux. Au lieu d'un jeune homme de trente ans, pas très beau, mais cependant passable, il y avait là, en face de moi, une serviette nouée autour

du cou, un vieux « m'as-tu vu » de province, portant sur sa face glabre les traces de tous les vices, et visiblement ivre, par-dessus le marché.

— Vous allez jouer dans notre théâtre ? me demanda le garçon coiffeur en secouant la serviette.

— Oui, répondis-je avec fierté. — Et je lui tendis mes vingt kopeks !

IV



EN route pour le Jardin de Ville, je me disais :

— Tout a ses bons et ses mauvais côtés. Ils me prendront tout de suite pour un vieux cabot. Dans les petits théâtres d'été comme celui-ci, il n'y a jamais trop d'acteurs. Je n'aurai pas de prétentions exagérées pour commencer : cinquante... disons quarante roubles par mois. Ensuite nous verrons. Je vais demander un petit acompte : vingt roubles... non, c'est trop : dix roubles... J'enverrai illico un télégramme déchirant à mon ami... Sur le restant, je m'arrangerai

pour vivre jusqu'à son arrivée. S'ils veulent me mettre à l'épreuve — eh bien, je leur dirai quelque chose... le monologue du moine Pimène, par exemple*.

Et je commençai à déclamer à haute voix, sur un ton solennel, sépulcral :

Encore une dernière légende...

Un passant, effrayé, se jeta de côté. Je toussai, un peu déconcerté. Cependant j'approchais du Jardin de Ville. Une musique militaire y jouait ; les jeunes beautés de l'endroit, grêles, têtes nues, affublées de robes roses et bleues, arpentaient les sentiers en traînant les pieds ; et derrière elles, la main dans l'ouverture du gilet, la casquette blanche posée de travers, s'avançaient en riant sans façon les clercs de notaire, les employés du télégraphe et de l'accise.

La porte était large ouverte. J'entrai. Quelqu'un m'invita à prendre un billet à la caisse, mais je répliquai en demandant sur un ton dégagé l'administrateur du théâtre, M. Valérianov. On me désigna aussitôt deux jeunes gens rasés, assis sur un banc près de l'entrée. Je m'approchai d'eux, m'arrêtai à deux pas.

Plongés dans un colloque animé, ils ne s'aperçurent point de ma présence, ce qui me donna

le loisir de bien les examiner. L'un d'eux, coiffé d'un panama léger, vêtu d'un complet de flanelle claire à raies bleues, affichait le faux air de noblesse et le fier profil du jeune premier ; il jouait légèrement avec une badine. L'autre, costumé de gris, avait les jambes et les bras d'une longueur extraordinaire ; les jambes semblaient commencer au milieu de la poitrine et les bras devaient, lorsqu'il était debout, descendre au-dessous des genoux ; de la sorte il formait, assis, une assez bizarre ligne brisée, qu'on pourrait pourtant facilement figurer au moyen d'un mètre pliant. Sa tête était toute petite, ses yeux noirs et vifs, son visage picoté de taches de rousseur.

Je toussotai modestement. Ils se tournèrent tous deux vers moi.

— Pourrais-je voir M. Valérianov ? demandai-je d'une voix mielleuse.

— C'est moi, répondit le grêlé. Que désirez-vous ?

— Voyez-vous, j'aurais voulu... — je sentis un chatouillement dans le gosier —... j'aurais voulu vous offrir mes services, en qualité de... de second comique ou... ou encore... de troisième rôle...

Le jeune premier se leva, s'éloigna en sifflotant et en brandillant sa canne.

— Où avez-vous joué auparavant ? demanda M. Valérianov.

Jamais encore je n'étais monté sur les planches. Une fois seulement j'avais tenu un rôle de domestique dans un spectacle d'amateurs. Je fis pourtant un effort incroyable d'imagination et répondis :

— A vrai dire je n'ai jamais été engagé dans une compagnie aussi sérieuse que la vôtre. Mais j'ai fait partie de plusieurs petites troupes du Midi... Marinitch, par exemple... Sokolovski... d'autres encore, aussi vite dissoutes que formées.

— Dites-moi, vous ne buvez pas ? m'interrompit soudain M. Valérianov.

— Non, répliquai-je sans broncher. Quelquefois avant le dîner, ou bien en société, j'avale un ou deux petits verres, mais je ne dépasse jamais la mesure.

M. Valérianov regarda le sable, en clignant ses yeux noirs, réfléchit un instant, conclut :

— Eh bien, soit... je vous engage. Vous toucherez en attendant vingt-cinq roubles par mois et puis nous verrons. Il se peut qu'on ait besoin de vous dès ce soir. Allez sur la scène, demandez le régisseur adjoint M. Doukhovskoï. Il vous présentera au régisseur.

En me dirigeant vers la scène je songeai : Pourquoi ne m'a-t-il pas demandé mon nom de théâtre ? Il a sans doute oublié. A moins qu'il n'ait deviné tout simplement que je n'en ai point ? A tout hasard, je me choisis aussitôt un joli pseudonyme, simple et pas trop criard : Ossinine.

V



J'EU S tôt fait de trouver Doukhovskoï, un frétilant gamin à facies de voleur et d'ivrogne. Il me présenta au régisseur Samoïlenko. Le régisseur jouait ce soir-là un rôle héroïque ; maquillé en jeune premier, il arborait une cuirasse dorée et des bottes à l'écuyère. Je distinguai pourtant à travers cette carapace un corps grassouillet, un visage tout rond avec deux petits yeux perçants et des lèvres plissées en un éternel sourire moutonnier. Il me reçut d'un air hautain, sans me tendre la main. Je voulais déjà me retirer, lorsqu'il me dit :

— Attendez... comment vous appelez-vous ?
Je n'ai pas bien entendu votre nom...

— Vassiliev, affirma Doukhovskoï, prévenant.

Confus, je voulus rectifier l'erreur, mais il était déjà trop tard.

— Eh bien, Vassiliev, écoutez... Ne vous en allez pas ce soir... Doukhovskoï, dites au costumier de donner un manteau à Vassiliev.

C'est ainsi que d'Ossinine, je devins Vassiliev, et Vassiliev je restai tout le temps de ma vie d'acteur, à côté de Pétrov, Ivanov, Nicolaïev, Grigoriev, Sidorov, et autres. Acteur inexpérimenté, je fus une semaine entière à deviner que, parmi tous ces noms magnifiques, le mien seul couvrait une personne de chair et d'os.

Le costumier, maigre, boiteux individu, m'endossa une sorte de long suaire en calicot noir qu'il boutonna du haut en bas. Puis ce fut le tour du grimeur. Je reconnus en lui le garçon de chez Théodore qui venait de me raser : nous nous sourîmes amicalement. Il me coiffa d'une perruque noire à accroche-cœur. Doukhovskoï accourut dans la loge, cria : « Vassiliev, maquillez-vous donc ! » Je plongeai mon doigt dans un pot de fard, mais mon voisin de gauche, homme sévère au front de penseur, m'arrêta aussitôt :

— Ne touchez pas à mes fards. Voilà la boîte à tout le monde.

J'aperçus une grande boîte avec des compartiments remplis de couleurs sales et mélangées. Je perdais la tête. Doukhovskoï avait beau crier : « Maquillez-vous ! », je ne savais comment m'y prendre. Courageusement je traçai une ligne blanche tout le long de mon nez et devins aussitôt semblable à un clown. Je marquai ensuite d'épouvantables sourcils et des bleus sous les yeux. Puis je me dis : « Que pourrais-je bien me faire encore ? » Je clignai les yeux et décrivis deux rides verticales entre les sourcils. Je ressemblais maintenant à un chef indien.

— Vassiliev, en scène ! cria-t-on d'en haut.

Je quittai la loge, grimpai sur la scène, m'approchai de la porte pratiquée dans la toile du fond. Doukhovskoï m'attendait.

— Vous allez tout de suite faire votre entrée. Ah ! diable, quel air vous avez !... Lorsqu'on dira : *Non, il reviendra*, — allez-y. Vous entrerez en disant : ... Ici un nom propre qui m'échappe... *Un tel prie de le recevoir*... — et vous vous retirerez. Compris ?

— Oui.

— *Non, il reviendra!* entendis-je préférer sur

la scène, où repoussant Doukhovskoï je me précipitai aussitôt. « Sapristi, comment diantre s'appelle cet individu?... » Une seconde de silence, puis une autre... La salle me paraît un gouffre noir mouvant. Droit devant moi j'aperçois, éclairés par la lumière éclatante de la rampe, des visages inconnus, grossièrement maquillés. Tous me regardent avec insistance. Doukhovskoï murmure quelque chose derrière moi, mais je n'y comprends rien du tout. Alors, tout d'un coup, je laisse échapper sur un ton de reproche solennel :

— *Oui, il est revenu.*

Samoïlenko passe en ouragan près de moi dans sa cuirasse dorée. Dieu soit loué ! Je me sauve dans les coulisses...

On m'employa encore deux fois ce soir-là. Dans la scène où Acosta, après une virulente tirade contre la routine juive, s'affaisse épuisé, je devais le soulever et l'entraîner, avec l'aide d'un pompier affublé d'un linceul noir pareil au mien. Qui sait, c'était peut-être lui que le public prenait pour Sidorov ? Le rôle d'Uriel Acosta était tenu par l'acteur que j'avais aperçu en compagnie de Valérianov, le célèbre artiste de Kharkov, Lara-Larski en personne. Nous le saisismes avec une maladresse insigne — il était

lourd et musclé — mais heureusement ne le laissâmes pas tomber. Il se contenta de nous dire tout bas : « Que le diable vous emporte, lourdauds que vous êtes ! » Nous parvînmes à lui faire passer sans accident la porte étroite du temple antique, mais la toile de fond, heurtée par nous, se balançâ longtemps avant de reprendre son équilibre.

La troisième fois, j'assistai sans mot dire au jugement d'Acosta. Ici se place un petit incident qui ne vaut peut-être pas la peine d'être mentionné. Quand tout le monde se leva à l'entrée de Ben-Akiba, je commis l'étourderie de rester assis. Quelqu'un me pinça au-dessus du coude et chuchota :

— Mais vous êtes fou ! C'est Ben-Akiba. Il faut vous lever !

Je m'empressai de me lever. Mais, j'en prends Dieu à témoin, je ne me croyais pas en présence de Ben-Akiba : je pensais que c'était tout simplement un petit vieux sans importance !

La pièce terminée, Samoïlenko me dit :

— Vassiliev, n'oubliez pas, demain à onze heures, répétition !

Je regagnai mon hôtel, mais, en reconnaissant ma voix, le patron me ferma la porte au nez. Je passai la nuit sur un des bancs verts entre les

peupliers. J'avais suffisamment chaud et je voyais la gloire en rêve. Cependant la fraîcheur du matin et les affres de la faim me réveillèrent d'assez bonne heure.

VI



J'ARRIVAI au théâtre à dix heures et demie précises. Il n'y avait encore personne. Seuls les garçons du restaurant déambulaient, à demi éveillés, par les allées du jardin. Dans une tonnelle enfouie sous la vigne vierge, une table dressée semblait attendre quelqu'un.

J'appris par la suite que l'administrateur du théâtre, M. Valérianov, et l'ancienne actrice Boulatova-Tchernogorskaïa, une dame de soixante-cinq ans qui entretenait à la fois le théâtre et l'administrateur, déjeunaient ici tous les matins en plein air. Sur une nappe propre, brillante, deux couverts étaient mis et, dans une assiette, s'amoncelaient des tranches de pain.

J'arrive à l'endroit le plus délicat de mon

récit. Pour la première et la dernière fois de ma vie, je commis un vol. Jetant de tous côtés un rapide coup d'œil circonspect, je bondis dans la tonnelle et fis main basse sur quelques morceaux de pain. Il était si frais, si beau ! Mais, en sortant, je me heurtai au garçon. Je ne sais d'où il sortait : sans doute ne l'avais-je pas aperçu derrière la tonnelle. Il portait un huilier. Il me jeta un regard sévère, aperçut le pain que je tenais, demanda tout bas :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Un brûlant, un méprisant orgueil m'envahit. Je le regardai droit dans les yeux et lui répondis :

— Ça veut dire que... depuis avant-hier, à quatre heures, je n'ai rien mangé du tout...

Il fit brusquement demi-tour, prit sa course sans mot dire. Je mis le pain dans ma poche et attendis. Une joyeuse anxiété m'excitait. « Parfait ! me disais-je. Le patron va s'amener, ameuter les garçons, faire venir la police. Quel joli tapage, quelle belle rixe cela va faire !... Oh, quel plaisir j'aurai à leur casser plats et assiettes sur la tête, à les mordre jusqu'au sang ! »

Mais voici que mon garçon revient tout seul. Il s'approche de moi, sans me regarder. Je me

détourne aussi. Soudain il tire de dessous son tablier une grosse tranche de viande froide, salée, qu'il me fourre dans la main en murmurant d'une voix suppliante :

— S'il vous plaît... je vous en prie... mangez.

Je saisis brutalement la viande qu'il me tendait, et m'enfuis au plus profond des coulisses. Là, assis parmi toutes sortes de vieux accessoires, je déchirai la viande à belles dents en versant de chaudes larmes de bonheur.

Par la suite, je voyais ce garçon souvent, presque tous les jours. Il s'appelait Serge. Lorsqu'il n'y avait pas de clients, il me lançait de loin des regards caressants, dévoués, suppliants. Mais, bien que je fusse parfois affamé comme loup en hiver, je ne voulais gâter, ni à lui ni à moi, le souvenir de notre première douce émotion.

C'était un petit homme, gras, chauve, avec de longues moustaches noires et deux bons yeux en forme de demi-cercles étroits, rayonnants. Toujours pressé, il semblait ne se reposer jamais. Lorsque j'eus enfin reçu mon argent et que cette engeance sablait mon champagne et me flattait à qui mieux mieux, comme je regrettai ton absence, cher Serge si drôle, si touchant ! Je n'aurais jamais osé, bien entendu, lui proposer

de l'argent : est-ce que pareille tendresse s'évalue en monnaie courante ? Mais j'aurais tant aimé à lui laisser une bagatelle en souvenir... ou bien offrir quelque chose à sa femme, à ses gosses. Il en avait toute une ribambelle qui accouraient parfois le chercher, le matin, bruyants, affairés, comme de petits moineaux.

Mais une huitaine de jours avant mon étonnante métamorphose, Serge fut remercié et je sus même pourquoi. On avait servi au capitaine de cavalerie von Bradke un bifteck cuit autrement qu'il ne l'aimait. Il s'écria :

— Quelle saleté me sers-tu là, s'pèce d'abruti ? Tu ne sais donc pas que je les aime saignants ?

Serge osa insinuer que le cuisinier était seul coupable, et qu'il allait tout de suite en apporter un autre. Il ajouta même timidement :

— Que monsieur m'excuse !

Cette phrase acheva d'exaspérer l'officier. Il lança à la tête de Serge le bifteck brûlant, et rouge de rage, se prit à hurler :

— Comment : *monsieur* ? C'est ainsi que tu te permets de m'appeler ? Tu ne sais donc pas qui je suis ? Le capitaine de cavalerie de Sa Majesté l'Empereur !... Patron ! Qu'on appelle ici le patron !... Ivan Loukianyitch, je ne veux pas que cette espèce d'idiot reste ici un jour de

plus ! Qu'il file au plus vite ! Sans ça, vous ne me reverrez plus dans votre gargote.

Le capitaine von Bradke, fêtard renommé, ne regardait pas à la dépense ; aussi congédia-t-on Serge le jour même. Le patron passa la soirée à apaiser la colère de l'officier. En venant prendre l'air au jardin pendant les entr'actes, j'entendais une voix indignée s'élever d'une tonnelle.

— Non, mais quelle canaille ! *Monsieur...* S'il n'y avait pas eu de dames, je lui aurais appris à m'appeler : *Monsieur !...*

VII



PENDANT les acteurs arrivèrent peu à peu et, à midi et demi, la répétition commença. On étudiait une pièce intitulée : *Le Monde Nouveau*, niaise et grossière adaptation du *Quo Vadis?* de Sienkiewicz. Doukhovskoï me remit une feuille lithographiée contenant mes répliques. Je devais jouer un centurion de la cohorte de Marc le Magnifique. Ce rôle renfermait de nobles, majestueuses

paroles, telles que : *Tes ordres sont strictement exécutés, ô Marc le Magnifique!* ou bien : *Elle t'attendra au pied de la statue de Pompée, ô Marc le Magnifique!...* Il me plut, et je m'apprêtais déjà à créer un type de vieux soudard farouche et dévoué...

Mais, bizarre aventure, à mesure que la répétition avançait, je dus inopinément me doubler, me multiplier. Ainsi, par exemple, la matrone Véronique termine une phrase. Samoïlenko, qui suivait la pièce sur le manuscrit, bat des mains et crie :

— *Entre un esclave.*

Personne n'entre.

— Eh bien! messieurs, et l'esclave? Doukhovskoï, regardez donc qui joue l'esclave.

Doukhovskoï compulse ses feuilles. L'esclave n'y figure pas.

— Eh bien, il n'y a qu'à le supprimer! conseille indolemment Boïev, le raisonneur au front de penseur, dont je me suis permis hier de toucher la boîte à fards.

Mais Marc le Magnifique (Lara-Larski) s'emporte soudain :

— Ah non, permettez!... J'ai là une entrée qui ne laisse pas de produire de l'effet... Je ne joue pas cette scène sans l'esclave.

Samoïlenko parcourt la scène des yeux ; son regard s'arrête sur moi.

— Eh bien, voyons... Vassiliev, vous êtes occupé dans cet acte ?

Je regarde sur ma feuille.

— Oui. A la fin de l'acte.

— Bon, vous allez prendre encore ce rôle-là : l'esclave de Véronique. Lisez-le sur la brochure. — Il bat des mains. — Un peu de silence, messieurs. *Entre un esclave.*

— *Ma noble maîtresse...*

— Plus haut, voyons, plus haut ! On ne vous entend même pas au premier rang !

Quelques minutes plus tard on ne peut pas trouver l'esclave de la divine Lygie et c'est encore moi qui prends ce rôle. Ensuite un intendant vient à manquer. Toujours moi. De sorte qu'à la fin de la répétition j'avais cinq rôles supplémentaires à jouer (sans compter le centurion).

D'abord ça n'allait pas. J'entre, je prononce mes premières paroles :

— *O Marc le Magnifique !...*

Ici Samoïlenko écarte les jambes, se penche en avant, se fait un cornet de ses mains :

— Quoi ? que marmottez-vous là ? je n'entends rien.

— *O Marc le Magnifique...*

— Pardon ! On n'entend rien du tout. Plus haut, voyons ! — Il vient tout près de moi. — Voilà comment il faut dire ça... Et d'une voix de gorge bêlante, qui porte dans tout le jardin, il braille :

— *O Marc le Magnifique, tes ordres...* Voilà comment il faut dire. Rappelez-vous, jeune homme, cet immortel aphorisme d'un grand artiste russe : *Sur la scène on ne parle pas, on prononce ; on ne marche pas, on s'avance...* (Il regarde à tour de lui d'un air de suffisance.) Répétez.

Je répétai, mais alors tous, à tour de rôle, jusqu'à la fin de la représentation, se mirent à me faire la leçon : Lara-Larski, d'un air détaché, dédaigneux, et le père noble Gontcharov, vieux bonhomme bouffi dont les joues flasques sillonnées de veines rouges pendaient plus bas que le menton, et le raisonneur Boïev, et le jocrisse Akimenko avec son faux air candide... Je ressemblais à un cheval fourbu, fumant, autour duquel se presse une foule de badauds donneurs de conseils, ou encore à un enfant délicat, transplanté de sa famille dans un milieu d'écoliers avertis, fripons, sans pitié.

Pendant cette répétition, je m'acquis un

ennemi mesquin mais impitoyable, qui, par la suite, empoisonna chaque journée de mon existence. Voici comment la chose advint :

Je venais de commencer une de mes perpétuelles répliques : *O Marc le Magnifique!* lorsque Samoïlenko se précipita sur moi.

— Permettez, mon cher, permettez ! Ce n'est pas du tout ça ! mais pas du tout, du tout ! Voyons, vous savez bien à qui vous parlez ? A Marc le Magnifique en personne ! Eh bien, ignorez-vous donc comment, dans la Rome antique, les subalternes s'adressaient à leurs chefs ? Regardez-moi : voici le geste qu'il faut faire !

Il avança la jambe d'un demi-pas, plia son buste à angle droit, laissa pendre le bras, la main pliée en forme de canot.

— Vous avez vu ? Vous comprenez, n'est-ce pas ? Eh bien, répétez.

Je répétais, mais le geste me parut si laid, si absurde que je hasardai une timide objection :

— Excusez-moi... mais il me semble que le maintien militaire évite en général toute position inclinée... D'ailleurs... tenez, on dit là qu'il porte une cuirasse, et vous conviendrez qu'en cuirasse...

— Voulez-vous bien vous taire ! s'écria

Samoïlenko pourpre de colère. Quand le régisseur vous prescrirait de vous tenir debout sur une seule jambe et de tirer la langue, vous n'en seriez pas moins obligé d'obéir sans souffler mot. Ayez l'obligeance de répéter.

Je répétais. Ce fut encore plus hideux. Mais cette fois Lara-Larski intervint.

— Laisse donc, Boris, dit-il négligemment à Samoïlenko, tu vois bien qu'il n'arrivera pas à s'en tirer. D'abord tu n'ignores pas que l'histoire ne nous apprend rien de précis à ce sujet. Une question contestée, quoi !

Samoïlenko me laissa tranquille avec son geste classique. Mais depuis lors il ne laissa jamais passer l'occasion de m'attraper, de me blesser, de m'offusquer. Il relevait chacune de mes bévues. Il me haïssait à un tel point qu'il devait sans doute rêver de moi toutes les nuits. Et quant à moi, voyez-vous, il s'est écoulé depuis lors une dizaine d'années, mais chaque fois que je me rappelle cet individu, je sens une rage sourde m'oppresser la poitrine et la gorge. Du reste, avant mon départ... mais non..., ça, je vous le raconterai plus tard, pour ne pas gâter la bonne ordonnance de mon récit.

Vers la fin de la répétition, un grand monsieur maigre, à long nez, grosses moustaches,

chapeau melon, fit son apparition sur la scène. Il chancelait, se heurtait aux portants ; ses yeux avaient tout à fait l'air de deux boutons en plomb. Chacun le regardait avec dégoût, mais nul ne lui fit d'observations.

— Qui est-ce ? demandai-je tout bas à Doukhovskoï.

— Un ivrogne ! répondit-il, dédaigneux. Nié-loubov-Olguine, notre décorateur... Il a du talent... Il joue aussi quelquefois quand il n'est pas saoul, ce qui lui arrive rarement... Impossible de le remplacer : il ne prend pas cher et brosse les décors très rapidement !

VIII



La répétition était terminée. On partait. Je rattrapai Valérianov dans une allée et, réussissant difficilement à suivre ses grandes enjambées, lui dis :

— Victor Victorovitch, je voudrais vous demander un peu d'argent... Un tout petit peu...

Il s'arrêta stupéfait, ahuri.

— Comment, de l'argent? Mais quel argent? Pour qui? Pourquoi?

Je me mis en devoir de lui expliquer ma situation; sans me laisser achever, il se détourna avec impatience et reprit sa marche. Pourtant il s'arrêta tout à coup, m'appela :

— Écoutez... comment diable... ah! oui, Vassiliev... Allez dire à votre logeur de venir me trouver. Je resterai à la caisse encore une demi-heure. J'arrangerai cette affaire.

Je n'y allai pas — j'y courus! Le Petit-Russien m'écouta avec une sombre méfiance, mais endossa pourtant un veston marron et s'achemina lentement vers le théâtre. Je l'attendis. Il revint au bout d'un quart d'heure, le visage semblable à un nuage gros d'orage. Il froissait dans sa main droite un paquet de contremarques rouges, qu'il me fourra sous le nez, en me disant d'une voix d'enterrement :

— Vous voyez! Voilà! En place de sous, il m'a donné des bouts de papier! Que diable voulez-vous que j'en fasse?

Je demeurai tout interdit. Cependant ces bouts de papier me furent quand même d'une grande utilité. Après s'être longtemps fait prier, l'hôtelier consentit à un partage : il garda en gage ma belle valise anglaise en cuir

fauve et me remit mon linge, mon passeport, et — ce qui me tenait le plus à cœur — mes carnets de notes. En guise d'adieu, il me demanda :

— Alors, toi aussi, tu vas faire le pitre ?

— Oui, moi aussi ! confirmai-je avec dignité.

— Prends garde à toi, alors ! Dès que je t'aperçois, je crie : « Et mes vingt roubles, où sont-ils ?... »

Trois jours de suite, je n'osai importuner Valérianov et je couchai sur mon banc vert, un paquet de linge sous la tête. Grâce à Dieu, les deux premières nuits furent belles, je sentais même une chaleur sèche monter des dalles du trottoir échauffées tout le jour par l'ardeur du soleil. Mais la troisième nuit, une petite pluie fine se mit à tomber ; je dus m'abriter sous un auvent, et restai éveillé jusqu'au matin. A huit heures on ouvrit les portes du Jardin de Ville. Je me faufilai sur la scène, m'affalai sur un vieux rideau, m'endormis béatement. Deux heures plus tard, Samoïlenko me découvrit et, dans une longue, virulente semonce, me signifia qu'un théâtre était un temple de l'Art, et non pas un dortoir, un boudoir, un asile de nuit. Je me résolus alors à rejoindre encore une fois l'administrateur pendant sa promenade

au jardin, et j'implorai de lui quelque argent, lui représentant que je ne savais pas où coucher.

— Permettez, dit-il en écartant les bras dans un geste d'indifférence. Que voulez-vous que ça me fasse? Vous n'êtes pas un gosse et je ne suis pas votre nourrice.

Je me tus. Il regarda en clignotant le sable ensoleillé de l'allée et dit, hésitant :

— A moins que vous ne couchiez au théâtre. J'en ai déjà touché un mot au gardien, mais il a peur, cet imbécile.

Je le remerciai.

— Seulement, n'est-ce pas, si vous voulez fumer, sortez dans le jardin.

Depuis ce moment, je fus assuré d'avoir, la nuit, un toit au-dessus de ma tête. Dans la journée je faisais parfois trois kilomètres pour laver à la rivière mon linge que je laissais sécher sur des branches. Ce linge me fut d'un grand secours. De temps à autre je vendais au marché une chemise ou quelque autre pièce. Les vingt ou trente kopeks que j'en tirais me permettaient de manger pendant deux jours. Les circonstances prenaient décidément une tournure favorable. Une fois même, dans une minute de bonne humeur, Valérianov se laissa arracher un rouble.

Ausitôt j'expédiai à mon ami un télégramme ainsi conçu :

« Meurs de faim, envoie mandat télégraphique S. Théâtre Léontovitch. »

IX



la deuxième répétition, — c'était déjà la générale — on me colloqua encore deux rôles : un vieillard chrétien et Tigellin. Je les acceptai sans sourciller.

Notre acteur tragique, Timoféiev-Soumskoï, daigna assister à cette répétition. C'était un homme déjà âgé, large d'épaules, haut de deux mètres, frisé, roux, grêlé, roulant les yeux, vrai type de boucher ou plutôt de bourreau. Il avait la voix démesurément grosse et jouait en hurlant, à l'ancienne mode.

Il ignorait son rôle (il jouait Néron) et ne le lisait sur son cahier qu'à grand'peine, au moyen de fortes lunettes de vieillard. Lorsqu'on lui disait :

— Fédote Pamfilytch, si vous vouliez apprendre votre rôle, ne fût-ce qu'un tout petit peu!

Il répondait sur un ton de basse creuse :

— M'en fiche! Ça marchera. Je suivrai le souffleur. C'en'est pas la première fois. Cet idiot de public n'y comprend rien...

Il ne venait pas à bout de mon nom. Il se refusait à prononcer *Tigellin*, m'appelait tantôt *Teligel*, tantôt *Tinegil*. Chaque fois qu'on le reprenait, il mugissait :

— M'en fiche! Des bêtises, pas la peine de salir sa cervelle!

S'il tombait sur un passage assez difficile renfermant plusieurs mots étrangers, il marquait un Z dans son cahier, et déclarait :

— Supprimé.

D'ailleurs tout le monde supprimait. Le long rôle de Tigellin fut réduit à une seule réplique.

Néron demande :

— *Tigellin! Dans quel état se trouvent les lions?*

Je réponds à genoux :

— *Divin César! Jamais Rome n'en a vu de semblables. Ils sont affamés et féroces.*

Et c'est tout.

Le soir de la première, la salle était comble. A l'extérieur, autour de la barrière, se pressait, noire et dense, une foule de spectateurs non payants. Je me sentais ému.

O dieux immortels! Comme mes camarades

jouaient mal ! Ils paraissaient tous s'être donné pour règle l'axiome de Timoféiev : « Cet idiot de public n'y comprend rien. » Chacun de leurs mots, de leurs gestes vétustes, surannés, avait sans doute assommé des dizaines de générations. Il me sembla toute la soirée que ces serviteurs de l'Art n'avaient à leur disposition que deux dizaines d'intonations apprises par cœur et une trentaine d'attitudes stéréotypées, dans le genre de celle que Samoïlenko s'était infructueusement efforcé de me faire apprendre. Et je me demandais comment, de chute en chute, tous ces gens-là en étaient venus à perdre la pudeur de leur visage, de leur voix, de leur corps, de leurs mouvements !

Timoféiev-Soumskoï fut vraiment incomparable. Penché sur le côté droit du trône, ce qui amenait sa jambe gauche jusqu'au milieu de la scène, coiffé d'une grotesque couronne posée de travers, il roulait les yeux dans la direction du souffleur, rugissait au point de faire glapir d'enthousiasme les gamins accolés à la barrière. Il avait, bien entendu, oublié mon nom, et me cria tout simplement, sur un ton de marchand russe gourmandant un garçon de bains :

— *Téliantin ! Amène-moi mes lions et mes tigres. Et plus vite que ça !*

J'avalai humblement ma réplique et me retirai.

Marc le Magnifique — Lara-Larski — était le pire de tous, car il se montrait plus cynique, plus effréné, plus trivial, plus infatué que les autres. Il braillait les passages pathétiques, caramélisait les scènes de tendresse, et, sous ses tirades impérieuses de patricien romain, laissait transparaître un capitaine de pompiers.

Par contre Androssova était vraiment exquise. Tout ravissait en elle : son visage inspiré, ses belles mains, sa voix souple, mélodieuse et jusqu'aux longs cheveux onduleux que, dans la dernière scène, elle laissait flotter sur son dos. Son jeu simple, naturel, ravissait comme le chant d'un oiseau.

A travers de petits trous pratiqués dans les décors, je suivais tous ses mouvements avec une réelle jouissance esthétique, qui parfois me faisait monter des larmes aux yeux. J'étais loin de me douter que, quelques minutes plus tard, elle me troublerait encore d'une autre manière, qui n'aurait plus rien de théâtral.

Je jouais tant de personnages dans cette pièce-là que, vraiment, la direction aurait pu sur le programme joindre aux noms de Pétrov, Grigoriev, Ivanov, Vassiliev, ceux de Dmitriev et d'Alexandrov. Au premier acte, je parus d'abord

en vieillard vêtu d'une blouse blanche, coiffé d'un capuchon ; puis je me débarrassai de cet accoutrement dans la coulisse et revins aussitôt en centurion casqué, cuirassé, jambes nues ; ensuite je disparus une fois de plus pour réapparaître en vieillard chrétien. Au deuxième acte, je fis un centurion et un esclave ; au troisième, deux autres esclaves. Au quatrième, je repris mon rôle de centurion et jouai par-dessus le marché deux rôles d'esclaves. Au cinquième acte, je représentai un intendant et encore un autre esclave. Ensuite je fus Tigellin et, tout à la fin, un guerrier silencieux désignant d'un geste impérieux le chemin de l'arène à Lygie et à Marc.

Ce nigaud d'Akimenko lui-même finit par me frapper sur l'épaule en disant d'un air placide :

— Sapristi, mais vous êtes un véritable transformiste !

Cette louange ne fut point gagnée facilement. J'étais tellement fourbu que je me tenais à peine sur mes jambes.

Le spectacle était terminé. Le gardien soufflait les lampes. Je faisais les cent pas sur la scène, attendant que les acteurs dégrimés me laissassent la possibilité de m'étendre sur mon vieux canapé. Je rêvais au morceau de foie

grillé que j'avais suspendu dans un coin entre le magasin des accessoires et la loge des figurants. (Depuis que les rats m'avaient volé une tranche de lard, je suspendais mes victuailles au moyen d'une ficelle.) Tout à coup je m'entendis interpeller :

— Au revoir, Vassiliev !

Je me retournai. Androssova me tendait la main. Son beau visage exprimait la lassitude.

Il faut vous dire que de toute la troupe — à part le menu fretin : Doukhovskoï et Niéloubov-Olguine — elle était la seule qui daignât me donner la main. Je me rappelle encore sa poignée de main : franche, tendre, forte, un vrai *shake-hands* de femme et de camarade.

Je serrai sa main tendue. Elle me fixa avec attention et dit :

— Écoutez, n'êtes-vous pas malade ? Vous avez mauvaise mine. Et elle ajouta plus bas : Vous avez peut-être besoin d'argent ? hein... un petit prêt...

— Oh non, non, je vous remercie ! l'interrompis-je, très sincère. Et soudain, obéissant au souvenir inconscient de ma récente extase, je m'exclamai avec flamme :

— Comme vous étiez délicieuse ce soir !

La sincérité inaccoutumée de ce compliment la

surprit. Elle rougit de joie, baissa les yeux, sourit :

— Je suis ravie de vous avoir fait plaisir.

Je lui baisai la main avec respect. Mais au même moment une voix de femme cria d'en bas :

— Androssova, où êtes-vous donc ? Venez, on vous attend pour souper.

— Au revoir, Vassiliev, dit-elle simplement, doucement. Puis elle secoua la tête et, prête à partir, murmura tout bas :

— Ah, pauvre que vous êtes !...

Oh non, je ne me sentais pas pauvre du tout à ce moment-là. Il me semblait que si, en s'en allant, elle eût effleuré mon front des lèvres, je serais mort de bonheur.

X



BIENTOT je me familiarisai avec toute la troupe. Je dois avouer que, jusque-là, je n'avais jamais eu une bien haute opinion des acteurs provinciaux. Pourtant, grâce à Ostrovski*, mon imagination était peuplée par des Nestchaslivtsev, aux manières rudes mais à

l'âme tendre et généreuse, par des Arcade, bouffons d'allure, mais dévoués à leur façon à l'art et à l'amitié... Et il me fut pénible de voir la scène occupée tout bonnement par d'effrontés coquins.

Ces faux bonshommes sans cœur ni conscience, s'enviant les uns les autres, n'avaient pas le moindre respect pour la beauté et la puissance de l'Art. Ignorants au dernier point, indifférents à tout, menteurs sans vergogne, hypocrites aux sanglots factices, aux larmes faciles, esclaves incorrigibles toujours prêts à ramper devant le premier supérieur ou mécène venu... De véritables goujats !

Par contre les traditions théâtrales étaient observées sans la moindre défaillance. Il y eut autrefois un certain Mitrofanov-Koslovski qui avait accoutumé de se signer avant d'entrer en scène : ce tic se répandit. Chacun de nos principaux acteurs faisait un signe de croix avant de paraître sur la scène, tout en regardant à la dérobée si on le voyait, car dans ce cas, on se disait sans doute : « Quel original, comme il est superstitieux ! »

Un de ces prostitués de l'Art, doué d'une voix de bouc et de grosses cuisses, battit un jour le costumier et un autre jour le grimeur. Cela fut

également adopté. Je voyais souvent Lara-Larski se précipiter sur la scène en criant d'une voix éraillée, l'écume aux lèvres, les yeux injectés de sang :

— Qu'il s'amène seulement, ce costumier de malheur ! Je l'assomme !

Et lorsqu'il l'avait vraiment frappé et redoutait dans le fond de l'âme une réplique vigoureuse, il étendait les bras en arrière, tremblait, glapissait :

— Tenez-moi ! Tenez-moi ! Sans ça je sens que je vais faire un malheur !

Mais aussi avec quelle conviction il parlait de l'Art ! Je me rappelle une journée de juin claire, verte. La répétition n'est pas encore commencée. Sur la scène il fait sombre et frais. Il n'y a encore là parmi les vedettes que Lara-Larski et sa « femme de théâtre », Medviédéva. Quelques jeunes filles, quelques collégiens sont assis au parterre. Lara-Larski arpente la scène, le visage soucieux. Il doit être en train d'étudier un nouveau type bien profond. Tout à coup sa femme s'adresse à lui :

— Sacha, si tu voulais siffler cet air d'hier, tu sais, celui des *Pailles* !

Il s'arrête, la toise des pieds à la tête, glisse

vers le parterre un regard en coulisse, prononce d'une moelleuse voix de baryton :

— Siffler ? Sur la scène ? Ha-ha-ha ! (Il rit d'un rire amer et théâtral.) Que dis-tu là... ? Ignores-tu donc qu'une scène est un temple, un autel, où nous déposons nos meilleures pensées, nos meilleures aspirations ? Et tu parles d'y siffler !... Ha-ha-ha !...

Pourtant, sur cet autel, les don Juans de la ville et les hobereaux oisifs des environs se conduisaient dans les loges des actrices comme dans les cabinets particuliers d'une maison publique. Sur ce point-là nous n'étions pas très susceptibles. Combien de fois cette scène s'est-elle répétée : une lumière brille au fond d'une tonnelle, on entend un rire de femme, un cliquetis d'éperons et de verres, tandis que dans l'obscurité le « mari de théâtre » se promène comme une sentinelle près de l'entrée, attendant qu'on l'invite. Et le garçon, apportant un saumon au gratin sur un plateau élevé à la hauteur de sa tête, le pousse du coude, s'excuse sèchement :

— Attention, monsieur !

Et si on l'invite, monsieur fait le pitre, avale de la *vodka* mélangée de bière et de vinaigre, raconte des anecdotes grivoises en jargon juif.

Néanmoins c'est avec ardeur et fierté qu'ils parlaient de leur art. Timoféiev-Soumskoï tint plus d'une fois de longues palabres sur le « geste classique de sortie » désormais perdu.

— On a perdu le geste de la tragédie classique, affirmait-il d'un ton lugubre. Comment sortait-on de scène autrefois ? Voici : (Timoféiev se redressant de toute sa hauteur, levait sa main droite dont tous les doigts étaient repliés, sauf l'index dressé en forme de crochet.) — Vous voyez ? (Il s'éloignait vers la porte à petits pas de ses énormes jambes...) Voilà ce qu'on appelait le « geste classique de sortie ». Et maintenant ? On s'en va tout bonnement, les mains dans les poches.

Quelquefois ils aimaient aussi le nouveau, l'original. Lara-Larski, par exemple, racontait ainsi sa peu banale interprétation du rôle de Khlietakov, dans le *Réviseur* de Gogol*.

— Permettez, permettez. Voilà comment je joue la scène avec le maire. Il me dit que la chambre est un peu sombre. Et moi de répondre : « Oui, si on veut lire quelque chose, *Maxime Gorki*, par exemple, c'est impossible. Il fait trop sombre ! » Et chaque fois on applaudit.

C'était plaisir quelquefois d'entendre des

vieux, par exemple Timoféiev-Soumskoï et Gontcharov, s'entretenir lorsqu'ils étaient légèrement éméchés :

— Oui, frère Fédotouchka, les acteurs d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'autrefois. No-on, ce n'est pas la même chose!

— Tu parles d'or, ma vieille. Ce n'est plus la même chose. Te rappelles-tu Tcharski, Loubski?

— On a perdu les bonnes traditions.

— Oui, c'est vrai. Nous étions quand même des prêtres de l'Art, tous les deux, tandis que ceux-là... E-eh! Encore une tournée, vieux frère?

— Et Ivanov-Kozelski, tu te le rappelles, frère Fédotouchka?

— Laisse donc, tu radotes... Allons, ton verre!... Ceux d'aujourd'hui ne valent rien.

— Rien!

— Rie-e-en!

Et parmi ces sots, ces fats, ces ignorants, ces débauchés, ces aigrefins, ces alphonses, seule Androssova servait l'Art de toute sa pureté, de toute sa tendresse, de toute sa bonté, de tout son talent. Maintenant que j'ai vieilli, je comprends qu'elle n'apercevait pas ce borbier : la corolle d'une fleur ne sent

pas que les racines plongent dans la fange d'un marais.

XI



N montait tout le temps de nouvelles pièces. Pour de petits drames, de petites comédies, on se contentait d'une seule répétition. Pour la *Mort d'Ivan le Terrible* et le *Monde Nouveau*, il en fallut deux. *Ismaël*, œuvre de M. Boukharine, en exigea exceptionnellement trois, grâce au grand nombre de figurants — une quarantaine — recrutés parmi la garnison, les gendarmes, les pompiers.

Un incident stupide, grotesque m'a laissé un souvenir très vivace de la *Mort d'Ivan le Terrible**. Le rôle d'Ivan incombait à Timoféiev-Soumskoï. Avec son large vêtement de brocart et son bonnet conique en poil de chien, il ressemblait à un obélisque mouvant. Afin de se donner un air aussi farouche que possible, il avançait tout le temps la mâchoire inférieure, laissait pendre sa lèvre épaisse, roulait les yeux, rugissait de son mieux.

Bien entendu, il ignorait le premier mot de son rôle, forgeait des vers si effroyables que les cheveux se dressaient sur la tête des acteurs les plus accoutumés à l'opinion que « cet idiot de public n'y comprenait rien ». Il se distingua tout spécialement dans la scène où Ivan, dans un accès de repentir, se jette à genoux et se confesse devant les boïars.

Arrivé au vers : *Tel un chien galeux...* (il va sans dire qu'il ne quittait pas des yeux le trou du souffleur), arrivé là, il prononce un : *Tel* qui retentit dans toute la salle, et se tait soudain.

— *Tel un chien galeux*, chuchote le souffleur.

— *Pel!* rugit Timoféiev.

— *Tel un chien...*

— *Kel!*

— *Tel un chien galeux...*

Il finit pourtant par s'y retrouver. D'ailleurs il ne perdit pas une minute son flegme, son imperturbabilité. Mais moi — je me trouvais à ce moment-là près du trône — je fus saisi de cet irrésistible et maladif accès de rire, qui s'empare toujours de vous lorsqu'on fait effort pour garder son sérieux. Je compris aussitôt que le mieux était de me dissimuler derrière le haut dossier du trône, afin d'y rire à mon aise. Je me

retourne avec une démarche solennelle de boïar, je m'achemine derrière le trône, et j'y vois... deux actrices, Volkova et Bogoutcharskaïa, pressées l'une contre l'autre, agitées d'un rire convulsif, silencieux. Impuissant à me maîtriser davantage, je me sauvai dans les coulisses et m'y roulai sur le canapé, sur *mon* canapé... Samoïlenko, qui épiait toujours avidement mes moindres mouvements, ne manqua pas de m'infliger une amende de cinq roubles !

Ce spectacle fut d'ailleurs riche en incidents. J'ai oublié de vous dire qu'il y avait parmi nous un acteur nommé Romanov, jeune homme fort beau, de haute taille, de noble prestance, qui jouait des rôles peu importants mais exigeant une stature majestueuse. Malheureusement il était myope, au point de porter un lorgnon d'un modèle commandé exprès pour lui. Sur la scène, privé de son pince-nez, il se heurtait toujours à quelque objet, renversait les colonnes, les vases, les chaises, s'empêtrait dans les tapis, tombait. Il était depuis longtemps fameux pour la chute qu'il avait faite — dans une autre ville et dans une autre troupe — en jouant le Chevalier aux armes vertes de la *Princesse lointaine* : embarrassé dans sa cuirasse de tôle, il avait roulé jusqu'à la rampe en faisant, tel un

énorme samovar, un effroyable tapage. Cependant, dans la *Mort d'Ivan le Terrible*, Romanov se surpassa lui-même. Il se précipita avec une telle fougue dans la maison de Chouïski, où étaient réunis les conspirateurs, qu'il renversa la longue banquette sur laquelle étaient assis les boïars.

Ces boïars — recrutés parmi les jeunes Juifs Karaïtes employés à la manufacture des tabacs — étaient vraiment délicieux. C'est moi qui les fis entrer en scène. Bien que je sois de petite taille, le plus haut d'entre eux ne m'arrivait qu'à l'épaule. En outre, une moitié de ces nobles boïars portait des costumes caucasiens à soutaches, tandis que l'autre moitié était parée de caftans loués à la maîtrise de l'église. Ajoutez à cela des visages de gamins à barbes noires postiches, des yeux noirs et brillants, des bouches entr'ouvertes d'extase, des mouvements gauches, timides. Notre entrée solennelle fut accueillie par un éclat de rire unanime...

Grâce aux changements fréquents de répertoire, nous faisons de belles salles. Les officiers et les propriétaires fonciers des environs fréquentaient le théâtre à cause des actrices. Outre cela on envoyait tous les jours un coupon de

loge à Kharitonienko. Il ne venait que très rarement, deux fois au plus par saison, mais envoyait chaque fois cent roubles. En un mot les recettes étaient bonnes et si l'on ne payait pas leurs appointements aux acteurs de second plan, c'est que Valérianov obéissait au même calcul que ce cocher de fiacre qui laissait pendre un bouchon de foin devant les naseaux de sa rosse affamée pour la faire courir plus vite.

XII



UNE fois — je ne me rappelle plus pourquoi — il n'y avait pas de spectacle. Il faisait mauvais temps. A dix heures du soir, déjà couché sur mon canapé, j'écoutais dans l'obscurité la pluie tambouriner sur la toiture en bois.

Tout à coup un bruit de pas, de chaises renversées s'éleva dans les coulisses. J'allumai un bout de bougie et me dirigeai vers l'endroit d'où venait le tapage. J'aperçus cet ivrogne de Niéloubov-Olguine qui se débattait dans

le passage pratiqué entre les décors et le mur de fond. Nullement effrayé à ma vue, il se contenta de me demander avec une sereine surprise :

— Que diable faites-vous là ?

Je lui expliquai en deux mots la chose. Les mains enfoncées dans les poches du pantalon, hochant son long nez, il se balançait tantôt sur les talons, tantôt sur la pointe des pieds. Soudain il perdit l'équilibre, se retint pourtant, fit quelques pas en avant :

— Et pourquoi pas chez moi ?

— Nous nous connaissons si peu...

— Ça ne fait rien.

— Allons.

Il me prit le bras et nous allâmes chez lui. Depuis lors et jusqu'à ma dernière journée d'acteur, je partageai la minuscule chambrette mi-obscurité qu'il louait chez un commissaire de police en disponibilité. Cet ivrogne, ce faiseur d'esclandre se révéla un excellent camarade, un être doux, charmant. Mais son âme souffrait d'une inguérissable blessure portée par une main de femme. Je ne suis d'ailleurs jamais arrivé à comprendre en quoi consistait son roman manqué. A ses heures d'ivresse, il tirait de sa malle le portrait d'une femme,

d'aspect un peu provincial, ni jolie ni laide légèrement strabite, au petit nez retroussé, provocant. Il embrassait cette photo, la serrait contre son cœur, pour aussitôt la jeter par terre et cracher sur elle. Je n'ai jamais compris non plus lequel des deux avait lâché l'autre.

Aucun de nous n'avait d'argent. Il devait depuis longtemps à Valérianov une somme assez importante, qu'il avait envoyée à cette femme, et se trouvait actuellement dans un état de servitude que son honnêteté foncière l'empêchait de rompre. De temps à autre il gagnait quelques kopeks chez un peintre d'enseignes, mais en se cachant avec soin de la troupe : songez donc, est-ce que Lara-Larsk eût pu permettre une telle profanation de l'Art!

Notre logeur, le commissaire de police en disponibilité, gros homme rouge, aux fortes moustaches et double menton, était plein de mansuétude. Tous les jours, matin et soir, dès qu'il avait pris son thé, il nous envoyait le samovar rempli à nouveau, la théière avec un restant de thé, du pain noir à volonté. Nous ne connaissions pas la faim.

Après sa méridienne, notre propriétaire

s'asseyait sur son perron, en robe de chambre et la pipe aux dents. Avant d'aller au théâtre, nous prenions place à ses côtés. Notre entretien roulait invariablement sur le même sujet, à savoir les déboires de sa carrière, l'injustice de ses chefs, les intrigues infâmes de ses ennemis. Il nous demandait de l'aider à écrire aux journaux de la capitale une lettre qui démontrât son innocence et fît perdre leur place au gouverneur, au vice-gouverneur, à son successeur, à cette crapule de commissaire du II^e arrondissement qui avait causé tous ses malheurs. Nous lui donnions des conseils, mais il ne faisait que soupirer, se renfrogner, secouer la tête, murmurer :

— Ce n'est pas ça... pas ça, pas ça... Ah ! si je pouvais trouver un homme qui sût écrire. Une plume, voilà ce qu'il me faut ! Je ne regarderais pas à l'argent...

Et il en avait de l'argent, le coquin ! Un jour, entrant à l'improviste dans sa chambre, je le trouvai en train de détacher ses coupons. Il se troubla légèrement, se leva, cacha les valeurs derrière son large dos et sa robe de chambre aux pans écartés. Je suis convaincu que, dans l'exercice de ses fonctions, il s'était maintes fois rendu coupable de concussions, exactions,

abus de pouvoir et autres méfaits du même genre...

Le spectacle terminé, nous passions quelquefois avec Niéloubov une partie de la nuit à errer à travers le jardin. Dans la verdure doucement éclairée, de petites tables étaient partout dressées, des bougies brûlaient sans vaciller sous leurs abat-jour de verre. Hommes et femmes se penchaient les uns vers les autres, échangeaient des sourires significatifs. Le sable criait sous les petits pieds des femmes...

— Il ferait bon trouver un *miché* sérieux, disait quelquefois Niéloubov de sa voix de basse éraillée en me lançant une œillade malicieuse.

Je me sentais tout d'abord gêné. J'avais toujours détesté cet empressement parasitaire de tous les acteurs de province, ces yeux humides et caressants de chiens affamés, ces intonations faussement blasées, cet étalage de connaissances gastronomiques, ces prévenances exagérées, cette impérieuse familiarité avec les garçons. Mais quand je connus mieux Niéloubov, je compris qu'il ne faisait que plaisanter. Cet original était fier à sa manière et on ne peut plus susceptible.

Cependant, un soir que nous sortions les

derniers de notre loge, nous nous heurtâmes sur la scène à un certain Altchiller, le Rothschild de l'endroit, israélite encore jeune mais déjà obèse, d'aspect sensuel, d'allures dégagées, tout couvert de bagues, de chaînes, de breloques. Il s'accrocha à nous.

— Ah! mon Dieu!... voilà une bonne demi-heure que je cours. Dites-moi, je vous en supplie, n'avez-vous pas vu Volkova et Bogoutcharskaïa?

Nous les avons vues en effet partir, aussitôt le spectacle terminé, avec des officiers de dragons, et nous voulûmes bien en prévenir Altchiller. Il se prit la tête à deux mains, se mit à arpenter la scène.

— Mais c'est dégoûtant! Et moi qui ai commandé un souper!... A-t-on jamais vu ça : promettre, donner sa parole, et puis... Voyons, messieurs, comment appelez-vous cette façon d'agir?

Nous nous taisions.

Il fit encore quelques tours sur la scène, puis s'arrêta, hésita, se gratta la tempe, fit avec ses lèvres un petit claquement sec, et soudain décidé, nous dit :

— Messieurs, je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi.

Nous refusâmes.

Mais ce n'était pas si facile que nous le croyions. Il se colla à nous comme de la poix. Il se jetait sur moi, puis sur Niéloubov, nous serrait les mains, nous regardait dans les yeux, nous assurait fébrilement qu'il aimait l'Art. Niéloubov céda le premier.

— Eh ! que diable, allons-y ! Tant pis.

Notre mécène nous installa à l'endroit le plus voyant du restaurant ; il sursautait toutes les deux minutes, allait et venait, pressait le garçon, faisait de grands gestes, et après avoir vidé un petit verre de kummel, se posa en noceur invétéré. Son melon bravement planté de côté, il disait :

— Des concombres peut-être!... Et de la *vodka*, vous n'en prenez pas ? Servez-vous, je vous en prie. Sans façon, sans façon... Que diriez-vous d'un *bœuf à la Stroganov* ? On le prépare à ravir ici. Psst, garçon!...

Le gros morceau de rôti que j'avais avalé m'avait enivré comme un vin capiteux. Mes yeux se fermaient. La véranda, avec ses feux, la fumée bleue des cigarettes et les bribes bariolées des conversations, fuyait quelque part à mes côtés, et j'entendais comme dans un rêve :

— Je vous en prie, messieurs, sans façon...
Que voulez-vous, messieurs, j'aime l'Art!

XIII



PENDANT le dénouement appro-
chait. Le thé au pain noir comme
seule nourriture finit par me
rendre malade. Je devins ner-
veux : souvent, pour ne pas
m'emporter, je quittais les ré-
pétitions, courais me cacher
dans le coin le plus reculé du jardin. De plus,
j'avais depuis longtemps *bazardé* tout mon
linge.

Samoïlenko continuait à me persécuter. Vous savez, il arrive parfois dans les pensionnats qu'un professeur prend subitement en grippe un écolier sans qu'on sache trop pourquoi : pour sa pâleur, ses oreilles saillantes, sa manie de hausser les épaules... et cette haine dure des années entières. Telle était précisément l'attitude de Samoïlenko à mon égard. Il avait déjà réussi à m'infliger un total de quinze roubles d'amendes. Pendant les répétitions, il me parlait

sur un ton de garde-chiourme et parfois, en entendant ses remarques grossières, je baissais les paupières, voyais des cercles enflammés devant mes yeux. Valérianov ne me parlait plus du tout et, dès qu'il m'apercevait, se sauvait avec une rapidité d'autruche. Depuis six semaines qu'il m'avait engagé, j'avais réussi à toucher en tout et pour tout un rouble.

Un matin, je me réveillai avec un grand mal de tête, un goût métallique dans la bouche, une colère lourde, noire, sans raison, dans le cœur. C'est dans cet état que je me rendis à la répétition.

Je ne me rappelle plus quelle pièce nous étudions, mais je me souviens très bien que je tenais en main un gros cahier roulé. Je savais parfaitement mon rôle, — comme toujours d'ailleurs. Il contenait entre autres les mots : « Je l'ai mérité. »

Arrivé à cet endroit :

— Je l'ai mérité, dis-je.

Mais Samoïlenko accourut, glapit :

— Où avez-vous appris la grammaire ? Est-ce qu'on peut dire : *je l'ai mérité*. C'est : *j'ai mérité cela* qu'il faut dire. Quelle ignorance !

Je pâlis et lui tendis mon cahier en disant :

— Si vous voulez compulser le texte...

Mais il s'écria de sa voix de gorge :

— Je m'en moque, de votre texte ! C'est moi qui suis votre texte ! Si vous ne voulez pas travailler, allez au diable !

Je levai les yeux sur lui. Il comprit tout aussitôt, pâlit à son tour, recula de deux pas. Mais il était trop tard. Du lourd cahier que je tenais à la main, je le frappai violemment, brusquement, sur la joue gauche, puis sur la joue droite, et puis de nouveau sur la joue gauche, et encore sur la droite, et encore, et encore. Il ne m'opposa aucune résistance, ne s'inclina même pas pour esquiver les coups, n'essaya pas de s'enfuir ; il se contentait de remuer à chaque coup la tête d'un côté et de l'autre, comme un clown qui joue l'étonnement. D'un geste brutal je lui lançai le cahier en pleine figure et me sauvai dans le jardin. Personne ne m'arrêta...

Et c'est alors que le miracle se produisit. En sortant du jardin, je me heurtai à un garçon de banque. Il cherchait un M. Léontovitch et, apprenant que c'était moi, me remit un mandat de cinq cents roubles.

Une heure plus tard, Niéloubov et moi nous nous trouvions de nouveau au jardin et

commandions un déjeuner fabuleux; deux heures plus tard, la troupe entière sablait avec moi le champagne et me félicitait. Parole d'honneur, c'est Niéloubov — et non pas moi — qui répandit le bruit que j'héritais de soixante mille roubles. Je me gardai bien de nier. Valérianov me jura ses grands dieux que les affaires marchaient mal, très mal, et je lui fis cadeau de cent roubles.

A cinq heures du soir je pris le train. Mon billet payé jusqu'à Moscou, il ne me restait guère plus de soixante-dix roubles en poche, mais je me sentais un véritable César. Quand je montai en wagon, Samoïlenko, qui jusque-là s'était tenu à l'écart, s'approcha de moi :

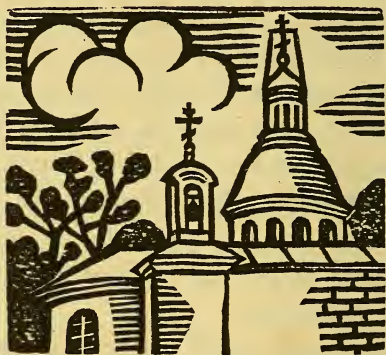
— Pardonnez-moi de m'être emporté, dit-il sur un ton théâtral.

Je serrai la main qu'il me tendait et répondis aimablement :

— Pardon; moi aussi, je me suis laissé emporter.

On cria « hourra » en guise d'adieu. J'échangeai un dernier regard tendre avec Niéloubov. Le train s'ébranla; tout recula, à jamais, sans retour. Et lorsque les dernières chaumières bleues des faubourgs eurent disparu, qu'une steppe jaune, desséchée, lugubre, s'étendit de

toutes parts, une tristesse étrange me serra le cœur. Sans doute, dans ce lieu où j'avais connu l'anxiété, la souffrance, la faim, les humiliations, une parcelle de mon âme était-elle restée pour toujours.





NOTES DU TRADUCTEUR

Page 4 : 5^e ligne.

* En Crimée la saison d'automne donne prétexte à une cure de raisin.

Page 6 : 17^e ligne.

* Nom donné par les marins de la mer Noire au *Trigla hirundo*, trigle hirondelle ou rouget grondin, appelé encore sur certaines côtes de France, corbeau de mer ou *galline*.

Page 29 : 2^e ligne.

* Grand esturgeon (*Acipenser ichtyocolla*).

Page 47 : 26^e ligne.

* Il s'agit de la Zée forgeron ou dorée (*Zeus faber*). Elle porte sur les côtes de France les noms populaires de poisson Saint-Pierre, poisson Saint-Christophe, peis de Notre-Segne, suivant que l'antique légende est attribuée à Jésus-Christ, à saint Pierre ou à saint Christophe.

Page 87 : 7^e ligne.

* Par *Épiphanie*, l'Église d'Orient entend la manifestation de Dieu qui eut lieu lors du baptême de Jésus-Christ dans les eaux du Jourdain.

Page 108 : 12^e ligne.

* Dame Marie, notre Reine (en polonais).

Page 113 : 26^e ligne.

* Commissaire de police de canton.

Page 121 : 20^e ligne.

* *Pan*, vocatif *panie*, en polonais : Monsieur.

Page 186 : 1^{re} ligne.

* Cinquante centimes.

Page 187 : 5^e ligne.

* Ce mélodrame du romantique allemand Gützkow jouit encore d'une grande faveur en Russie.

Page 189 : 4^e ligne.

* Fameux monologue dans le drame de Pouchkine, *Boris Godounov*.

Page 217 : 20^e ligne.

* Ostrovski, le plus grand auteur dramatique russe (1823-1886), a consacré plusieurs pièces : *la Forêt*, *Étoiles et Adorateurs*, *les Innocents coupables*, à l'étude du théâtre provincial. Le tragique Nestchaslivtsev et le comique Arcade Stchastlivtsev, mis en scène dans *la Forêt* (1871), sont des types restés populaires jusqu'à nos jours.

Page 221 : 19^e ligne.

* Dont l'action se passe en 1830 !...

Page 223 : 16^e ligne.

* Drame célèbre d'Alexis Tolstoï (1866), un des chefs-d'œuvre du théâtre en vers russe.

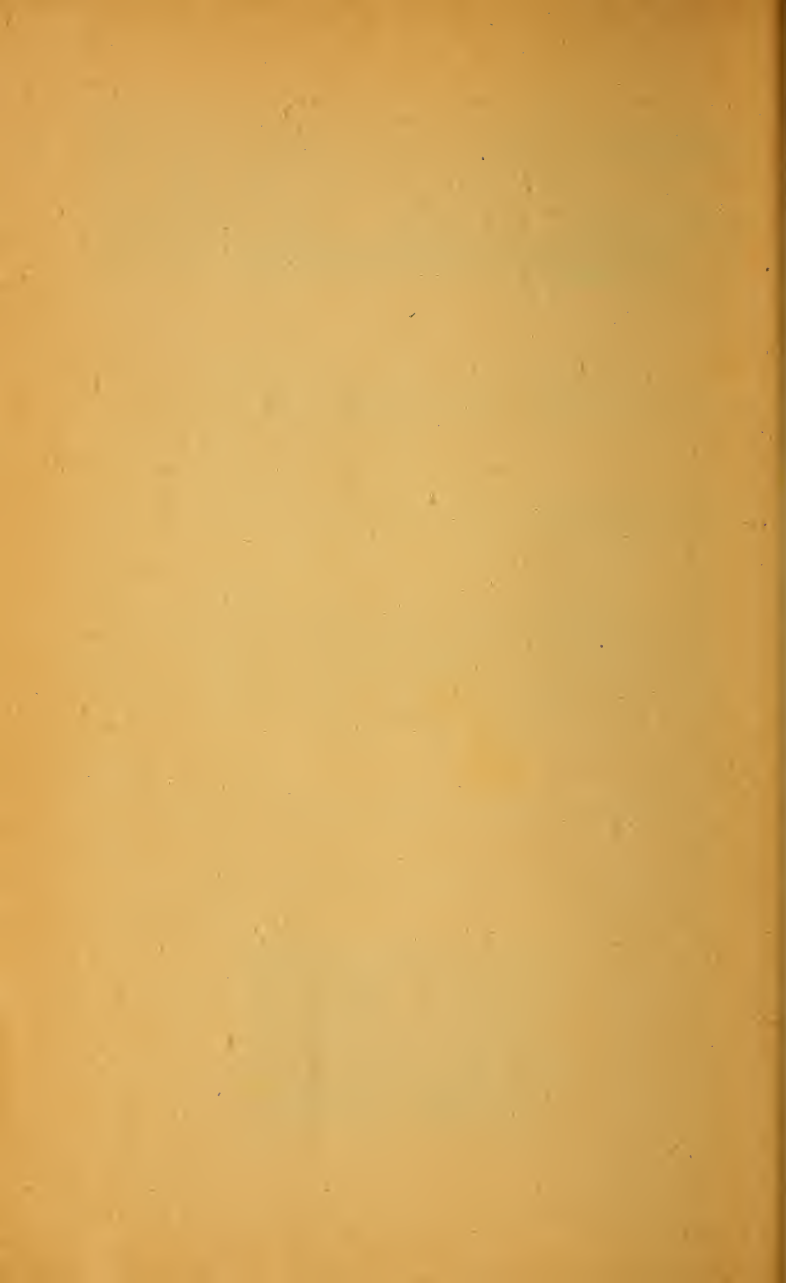




TABLE DES CHAPITRES

Les Lestrygons	1
I. — Le Silence.	3
II. — Les Maquereaux	11
III. — Un Vol	19
IV. — Le Bélouga	29
V. — Le Poisson de Notre-Seigneur.	41
VI. — Le Bora	49
VII. — Les Plongeurs.	59
VIII. — Le Vin enragé	91
La Noce	103
Émeraude.	137
Comment je devins acteur	179
Notes	239





COULOUMA, IMP., ARGENTEUIL

15-10-1924

ÉDITIONS DE L'ÉPI

Éditions et Publications Illustrées

PARIS - 13, RUE DU CROISSANT, 13 - PARIS

ROMANS

Renée Dunan : ÉROS ET PSYCHÉ	12 fr.
— LA CONFESSION CYNIQUE	12 fr.
— MIMI JOCONDE	7,50
— LE PRIX LACOMBYNE	12 fr.
Suzanne de Callias : LE DIALOGUE DES FORÇATS	10 fr.
Jules Rivet : LA DAME AUX BAS BLEUS	10 fr.
Jean de Criteuil : LE ROMAN D'UN PRÊTRE	10 fr.
<i>(L'amour et le sacerdoce)</i>	
Jean Lépine : LE DOUTE	10 fr.
Stéphane Manier : SOUS LE SIGNE DU JAZZ	10 fr.

ESSAIS-ÉTUDES-PAMPHLETS

Ch.-Aug. Bontemps : TON CŒUR ET TA CHAIR	10 fr.
<i>(L'amour et le mariage à travers les âges)</i>	
Ch.-Aug. Bontemps : L'ŒUVRE DE L'HOMME	9 fr.
Renée Dunan : LE SEXE ET LE POIGNARD	12 fr.
<i>(La vie ardente de Jules César)</i>	
Jules Rivet : A L'OMBRE des CROCODILES en FLEURS	10 fr.
Tullio Murri : L'ENFER DU BAGNE	10 fr.
Lionel d'Autrec : L'OUTRAGE AUX MŒURS	10 fr.
Paul Roué : Le procès de Judas	5 fr.
Jean Lépine : La Société des Nations Agonisante	5 fr.

« Les Cahiers Satiriques » de Ch.-Aug. Bontemps

1. Les Majordomes du Ciel	3 fr.
2. Les Serfs du Vatican	3 fr.

Série de 4 Cahiers à paraître dans l'année. Par souscription à 3 ou à 4 numéros, parus ou à paraître, le prix est ramené à 2 fr. 50 l'exemplaire.
Trois numéros 7 fr. 50, quatre numéros 10 fr. net.

Chèque postal : ED. DE L'ÉPI, Paris 929-37.

